

SAS [100] – Les canons de Bagdad

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LES CANONS DE BAGDAD

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



100

LES CANONS DE BAGDAD

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

Photo de la couverture : Michel MOREAU
Arme prêtée par La Girelle, Saint-Tropez

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Gérard de Villiers, 1990.

ISBN : 2-7386-0134-0

ISSN : 0295-7604

CHAPITRE PREMIER

— Le voilà ! Laisse-nous.

La voix de Tarik Hamadi vibrait d'excitation. Un collégien voyant apparaître l'objet de sa flamme ! Un sourire radieux découvrit ses dents très blanches, sous la grosse moustache noire, drue et soigneusement taillée. Son poil était si vivace qu'à peine une heure après s'être rasé, ses joues recommençaient à bleuir. Avec ses cheveux abondants coupés court, son front bas, ses traits épais et énergiques, ses yeux froids, à l'expression facilement cruelle, il exerçait, sur ceux qui l'entouraient, une fascination craintive.

Son compagnon lui ressemblait, en plus jeune et plus fin. Il se leva vivement, traversant la grande pièce ronde aux murs de pierre qui avait jadis servi de salle de conférence à Adolf Hitler. Le « nid d'aigle » du Führer, sa résidence favorite, construit au sommet du Kehlstein, à 1 800 mètres d'altitude, en plein cœur de l'Obersalzberg, les Alpes bavaoises, tout près de l'Autriche et au-dessus de Berchtesgaden, avait été transformé en restaurant-salon de thé et accueillait tous les jours des centaines de touristes, attirés aussi bien par la vue superbe que par une attirance un peu malsaine. Autour de Tarik Hamadi, des dizaines d'Américains et d'Allemands dévalisaient la boutique de souvenirs ou admiraient la grande pièce aux murs de granit gris. Rien n'avait changé depuis 1945. Ni les poutres apparentes du plafond, ni la majestueuse cheminée de marbre rouge offerte par Mussolini. Des fenêtres, on apercevait le superbe panorama de l'Obersalzberg bavaois. Le « nid d'aigle » n'avait jamais été touché par les bombes alliées, ni démoli. Seuls ses occupants avaient changé. Pour 24 marks, les visiteurs prenaient des bus orange, huit cents mètres plus bas, à Intereck, et pouvaient admirer pendant 6 kilomètres et demi un site exceptionnel, avant de déguster une bière ou un goulash à la Kehlstein Haus.

Les bus débarquaient leur chargement en face d'un tunnel de 300 mètres en marbre brut qui menait les visiteurs à un luxueux ascenseur aux banquettes de cuir vert pour parcourir les derniers 124 mètres. Les touristes les plus courageux pouvaient, à la place de l'ascenseur, emprunter un raidillon encore couvert de plaques de neige.

Tarik Hamadi adressa un signe à l'homme qui hésitait au sommet des marches séparant la pièce ronde de la salle à manger. Lui aussi avait le type oriental avec un nez immense et une abondante chevelure poivre et sel. De toute petite taille, il tenait une grosse serviette de cuir à la main. Il aperçut Hamadi et descendit les marches. Tarik Hamadi se leva pour l'accueillir et l'étreignit en se

penchant, car l'autre lui arrivait tout juste à l'épaule.

— Farid ! Je commençais à m'inquiéter. Tout va bien ?

Farid Badr se laissa tomber sur une chaise avec un soupir.

— Tout va bien, mais ce que c'est haut ! Moi qui ai le vertige... Dans le bus, on a l'impression d'être en hélicoptère. Je meurs de faim.

Tarik Hamadi se leva.

— Viens, j'ai réservé une table. Ici, on ne sert pas à manger.

Les deux hommes traversèrent la salle ronde pour en gagner une plus petite carrée, en contrebas, la « Scharitzkehstube », ou salle Eva Braun, plus intime avec ses boiseries de sapin. Elle était presque vide et Tarik Hamadi s'installa près d'une fenêtre d'où on apercevait, à l'ouest, les dernières neiges du mont Watzmann. Une serveuse en costume bavarois vint aussitôt prendre leur commande. Wienerschnitzel, goulash et Apfelstrudel. Les touristes ne venaient pas pour la gastronomie, mais pour humer les souvenirs sataniques du nazisme. Comment imaginer que cette coquette taverne, typiquement bavaroise, ait servi de salle de conférence à Adolf Hitler ?

À peine la serveuse partie, Tarik Hamadi se pencha avidement vers le nouveau venu.

— Tu l'as ?

Farid Badr inclina affirmativement la tête.

— Montre !

— Ici ?

Tarik Hamadi balaya l'objection d'un haussement d'épaules.

— Il n'y a que des touristes. Tu es sûr de ne pas avoir été suivi ?

— J'ai tout fait pour ça à Munich.

— Et avant ?

— Rien d'inquiétant.

Devant le regard insistant de Tarik Hamadi, Farid Badr ouvrit sa serviette et en sortit un sachet en plastique. Il contenait un petit cylindre rouge, à peine plus gros qu'une pellicule photo 24 x 36, d'où émergeait un câble noir dont la section comportait au moins une dizaine de fils très fins. Tarik Hamadi prit l'objet entre ses doigts, comme s'il s'agissait d'un joyau. Puis, il étendit le bras à travers la table et serra l'épaule de Farid Badr à la broyer.

— Bravo. Et les autres ? Combien y en a-t-il ?

— Quarante. Ils arrivent par la voie prévue.

Tarik Hamadi tournait entre ses gros doigts l'étrange objet, sans se décider à le remettre dans son sachet de plastique.

— C'est donc ça un *krytron* ? Comment se fait-il que nous ne sachions pas en fabriquer ?

Farid Badr, qui avait quelques connaissances scientifiques, lui adressa un sourire indulgent.

— Les Britanniques eux-mêmes ne le savent pas. Ceux-ci sont

fabriqués à Wellesley, dans le Massachusetts. C'est de la très, très haute technologie, sous son aspect banal. Pour qu'une réaction nucléaire s'enclenche, il faut apporter une quantité d'énergie initiale. Ce que l'on obtient grâce à une charge d'explosif classique, placée au contact du plutonium. C'est un *krytron* qui la déclenche en produisant une impulsion électrique de haut voltage en un millième de seconde. Seuls quatre pays en fabriquent : les USA, la France, la Chine et Israël.

— Mais comment as-tu fait ? demanda admirativement Tarik Hamadi à son compagnon.

Avant de lui répondre, Farid Badr récupéra délicatement son *krytron* et le remit dans sa serviette.

— Ces *krytrons* sont aussi utilisés dans la technologie des lasers, expliqua-t-il, et dans l'exploration pétrolière. J'ai dû procéder à un petit « montage » pour devenir un acheteur non suspect...

La serveuse apporta le Wienerschnitzel et le goulash. Tarik Hamadi attaqua sa viande avec appétit.

— C'est fantastique, dit-il à mi-voix. Le projet *Osirak* va enfin voir le jour.

À part Farid Badr, seule une poignée d'intimes du président irakien, Saddam Hussein, savaient ce qu'était le projet *Osirak*.

Certains faits étaient bien sûr de notoriété publique. On savait que, depuis des années, l'Irak cherchait à fabriquer des armes nucléaires et leurs vecteurs, afin de posséder l'arme absolue contre Israël, l'ennemi honni. Déjà, en 1981, l'aviation israélienne avait détruit un réacteur « expérimental » à Tammouz, mais les travaux avaient continué, en secret.

Tarik Hamadi mangeait à toute vitesse. Il termina bien avant Farid Badr et se pencha au-dessus de la table.

— La Chine nous a enfin livré des centrifugeuses hypersophistiquées dont nous avons besoin pour séparer les isotopes, dit-il à voix basse. Elles sont installées et fonctionnent. Grâce à tes *krytrons*, nous allons enfin pouvoir assembler et essayer notre premier engin nucléaire.

— Où ? ne put s'empêcher de demander Farid Badr.

— C'est encore un secret, expliqua Tarik Hamadi. En Mauritanie. Ils ont terriblement besoin d'argent. Avec les Africains, si on a de quoi payer, on obtient tout. Cela permettra de procéder aux dernières mises au point avant l'utilisation effective.

— Vous allez en équiper votre missile El Abbas (1) ?

Le visage de l'Irakien se renfroga.

— Non. Pour trois raisons. D'abord, El Abbas ne peut pas porter une charge suffisante. Ensuite, sa précision est très relative. Et, enfin, ces salauds de sionistes possèdent un système de défense anti-missiles très sophistiqué, capable d'arrêter nos engins.

— Mais alors, comment allez-vous faire ? Vos chasseurs bombardiers sont encore plus vulnérables.

L'Irakien regarda la salle vide autour de lui, comme s'il craignait un espion invisible, et, baissant encore le ton, chuchota sa confidence :

Nous avons pratiquement résolu le problème. Grâce à un balisticien de génie qui travaille avec nous depuis des années. Tu n'as jamais entendu parler d'un certain Georges Bear ?

— Jamais.

— Tu le rencontreras peut-être un jour. Il se trouve à Vienne en ce moment et je vais l'y rejoindre. Il a conçu un canon géant.

— Un canon !

Tarik Hamadi montra toutes ses dents, éblouissantes de blancheur, dans un sourire féroce.

— Oui, mais pas n'importe quel canon. Un canon géant au tube de cinquante mètres de long qui peut tirer un projectile d'une tonne à plus de trois cents kilomètres.

— Une charge nucléaire ?

— Oui, ou chimique. Et le système sioniste anti-missiles « Patriot » ne peut pas arrêter un tel projectile. Cela fait plus d'un an que nous travaillons à ce projet. Georges Bear a commandé dans les pays d'Europe les différentes sections de son tube et le mécanisme de recul. Une partie vient d'Autriche, c'est la raison pour laquelle il se trouve à Vienne.

— Vous l'avez déjà assemblé ?

— Sur les cinquante-deux pièces nous en avons déjà quarante-huit. Trois tubes ont déjà été assemblés dans des emplacements secrets, enterrés pour échapper aux bombardements des Sionistes.

Farid Badr avait du mal à dissimuler son scepticisme.

— Tu es sûr que ça va marcher ? Ce n'est pas un rêveur, un fou... ?

— Non. Il avait déjà construit deux exemplaires d'un canon un peu moins puissant. L'un a été installé à La Barbade et a expédié un satellite à 180 kilomètres d'altitude. Et il a conçu, depuis, un canon de 155 à tir rapide très performant, que nous avons utilisé pendant la guerre (2).

— Je voudrais bien en voir tirer un, fit rêveusement Farid Badr.

— Dans quelques semaines, affirma Tarik Hamadi. Il ne reste plus qu'à acheminer la culasse et le mécanisme de recul. Ensuite...

Il laissa sa phrase en suspens, avisant un homme roux qui les observait de la grande salle. Celui-ci fit demi-tour et se perdit dans la foule.

Le ciel était en train de se couvrir et les touristes commençaient à faire la queue devant l'ascenseur. À cette altitude, les changements de temps étaient très brusques.

Mis en alerte par la présence de l'inconnu en costume local, Farid

Badr repoussa son assiette avec un sourire un peu contraint.

— Pourquoi m'avoir donné rendez-vous id ? Je me suis tapé une heure de voiture depuis Munich. On n'aurait pas pu se retrouver au *Vierjahrezeiten* (3) ? C'est plus confortable et plus discret...

Tarik Hamadi eut un sourire féroce.

— Je l'ai fait exprès. Pour nous porter bonheur. C'est ici qu'il y a cinquante ans, le jour de son anniversaire, Adolf Hitler a juré l'élimination des Sionistes. Ce qu'il appelait la solution finale. Il a en partie échoué, mais nous sommes là pour reprendre le flambeau. Grâce à *Osirak*, *Inch Allah*, la Palestine sera bientôt le tombeau des Sionistes et nos frères palestiniens pourront enfin retrouver la terre qui leur a été volée.

Penché en avant, Tarik Hamadi parlait avec une violence contenue. Farid Badr savait qu'il ne s'agissait pas d'une menace à la légère. Occupant un rang très important dans les services secrets irakiens, il était responsable de toutes les opérations clandestines en Europe et ne prenait d'ordres que de deux hommes : le président Saddam Hussein et le général Saadoun Chaker, en charge des activités irakiennes les plus secrètes. Même le fils de Saddam Hussein, Ouadai Hussein, ne savait rien du plan *Osirak*.

— Mais tu vas prendre le risque de détruire Al Qods (4) ? s'inquiéta Farid Badr.

Tarik Hamadi eut un haut-le-corps indigné et faillit s'étrangler avec son Apfelstrudel.

— Jamais. Le musulman qui commettrait, ce crime serait maudit jusqu'à la fin des siècles. Non, notre projet est d'envoyer un projectile nucléaire sur Tel-Aviv, qui est éloigné de quarante kilomètres » de Al Qods ; grâce à la précision du canon inventé par Georges Bear, c'est possible. Sans risque d'erreur. La déflagration tuera quelques dizaines de milliers de Sionistes. Ceux-ci seront ensuite tellement affaiblis et choqués qu'ils accepteront de rendre les terres qu'ils ont volées. Si ce n'était pas le cas, nous les y contraindriions en leur expédiant d'autres bombes. Avec trois projectiles tirés par nos canons, il ne restera d'Israël que des cendres, tout en protégeant notre bien-aimé Al Qods...

Le silence retomba. Mais Farid Badr, en bon Libanais à l'esprit pratique, voulut savoir :

— Et si les Sionistes ripostent ? Ils en ont les moyens.

— Ils n'en auront pas le temps, trancha Tarik Hamadi. Ils ignorent tout de ces merveilleux canons. Même si c'était le cas, nous aurions des milliers de martyrs mais Israël n'existerait plus. La Nation arabe tout entière nous aiderait alors à reconstruire notre pays.

Là, Farid Badr se dit qu'il versait dans le lyrisme oriental. Certes, la plupart des pays arabes approuveraient la « vitrification » d'Israël, mais de là à ce qu'ils aident l'Irak... Saddam Hussein était craint mais

pas vraiment aimé. Quand il n'était pas franchement haï, par ses voisins comme la Syrie, l'Iran, ou l'Arabie Saoudite. L'héroïsme guerrier de Tarik Hamadi venait de sa certitude de diriger l'opération *Osirak* bien à l'abri derrière dix mètres de béton. Le courage n'excluant pas la prudence... En tout cas, Farid Badr avait touché dix millions de dollars via une banque d'Atlanta, pour la fourniture des *krytrons* et se lavait les mains de la suite des événements.

Laissant son Apfelstrudel, Farid Badr consulta sa montre.

Il va falloir redescendre, dit-il. Je retourne à Paris dès ce soir à 20 heures. Tu pourras me rejoindre au *Plaza Athénée*.

Tarik Hamadi aimait bien Paris, parlant français parfaitement. Et il s'y sentait en sécurité pour y traiter cette affaire : grâce à de longues relations commerciales avec l'État français, l'Irak y était plutôt bien traité. Comme à Londres d'ailleurs, où les Services britanniques fermaient les yeux sur bien des choses, par haine de l'Iran. Sans les Anglais, l'Irak n'aurait jamais pu construire l'usine d'obus chimiques dont Saddam Hussein était si fier. L'essai sur sa minorité kurde en rébellion avait été concluant : rien ne survivait à un arrosage bien préparé et c'était d'un prix très abordable. Évidemment, cela n'avait pas l'impact d'une bombe nucléaire. Or, le rêve de Saddam Hussein était clair : il voulait, *définitivement*, effacer Israël de la carte.

L'Irak était l'ennemi héréditaire de l'État hébreu. Peuplé à 80 % de Chiites, ayant sur son territoire la plupart des lieux saints du chiisme, dont le Mausolée de Karbaia, la croisade anti-Sioniste de Saddam Hussein trouvait un écho profond, dans son pays aux habitants encore frustes et illettrés. À leurs yeux, c'était vraiment le Jihad, la guerre sainte. Les Irakiens se moquaient des Palestiniens dont ils n'épousaient la cause que pour des raisons politiques.

État relativement moderne, l'Irak n'était pas intégriste, en dépit de ses Chiites. En son for intérieur, Tarik Hamadi se moquait bien de Al Qods et des incantations religieuses des croyants fanatisés.

La vitrification éventuelle d'Israël était le deuxième volet d'une vaste opération tendant à propulser l'Irak au rang incontesté de puissance dominante du Moyen-Orient. Avant, il fallait remplir les caisses de Saddam Hussein saignées à blanc par la longue guerre avec l'Iran. Il y avait un plan pour cela, encore ultrasecret. Le retour de la Palestine dans le giron arabe avec, en prime, Al Qods ferait passer au second plan l'Arabie Saoudite, gardienne de la Mecque, donnant à l'Irak une autorité morale qui lui manquait.

L'Arabe qui rendrait Al Qods aux croyants serait placé sur un piédestal pour l'éternité...

Tarik Hamadi appela la serveuse et sortit une liasse de marks. Pour le projet *Osirak*, l'argent coulait à flots. Alors qu'il ramassait sa monnaie, un bourdonnement se fit entendre de dessous sa veste.

Il sortit de sa poche intérieure un émetteur-radio miniaturisé, pas plus épais qu'un étui à cigarettes et en étira la petite antenne, avant de le coller à son oreille.

Son visage changea d'expression. Il écouta quelques instants, murmura des mots inaudibles même pour son voisin et rangea l'appareil. Ses yeux noirs ressemblaient à deux morceaux d'anthracite.

— Tu as dû être suivi, dit-il d'une voix altérée à Farid Badr. Mes hommes de protection ont repéré un couple suspect. Des gens de la CIA ou des Sionistes.

* *

*

Les cuisses bronzées de Heidi Ried, largement découvertes par une mini de cuir jaune, attiraient nettement plus l'attention que les cheveux roux de son compagnon, John Mac Kenzie. Les deux jeunes gens, installés à une des tables en plein air de la terrasse du Kehlstein Haus, ne se distinguaient pas des autres touristes profitant des derniers rayons de soleil. La vue était toujours aussi somptueuse, mais l'air commençait à fraîchir avec l'arrivée des nuages. Un gros corbeau au bec jaune vint se poser sur la table du couple, happa un morceau de fromage et s'envola à tire d'aile.

— *Ach ! So gemütlich* ⁽⁵⁾ !

Le couple bavards à côté d'eux en frissonnait d'attendrissement. Les oiseaux n'arrêtaient pas de se servir sans vergogne dans les assiettes des clients. John posa sa main sur celle de Heidi.

— Tu n'as pas froid ?

— Non, ça va. J'espère quand même que ces salauds vont bientôt sortir. Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Il me faut une photo de cet homme, celui qu'a retrouvé Farid, fit John d'une voix égale, sans cesser de sourire, comme s'ils bavardaient légèrement. Nous ignorons qui il est.

— Tu ne peux pas le suivre ?

— Trop dangereux.

Heidi et John travaillaient tous les deux pour la Division des Opérations de la Central Intelligence Agency. John Mac Kenzie à plein temps après une formation chez les Bérêts verts, Heidi Ried comme « stringer », Autrichienne, elle avait été recrutée par la « station » de Vienne. Son job de publiciste à Vienne lui offrait une excellente couverture et personne ne soupçonnait son appartenance à la CIA. Ses deux métiers la passionnaient et elle ne s'était pas encore stabilisée sentimentalement. Sa dernière aventure avait été avec un Italien qui la baisait comme un dieu en l'attachant à un lit de cuivre.

Cela n'avait amusé Heidi que quelques mois. Hyper-féminine,

portant toujours des hauts transparents, à travers lesquels on voyait la dentelle de ses soutiens-gorge, des jupes droites et des escarpins à talons aiguilles, elle fascinait les hommes. Son visage de madone légèrement salope, éclairé par de grands yeux gris, les faisait tomber comme des mouches. John Mac Kenzie sourit en regardant sa poitrine : le froid faisait se dresser la pointe de ses seins moulés par son léger pull.

— Je vais voir où ils en sont, proposa-t-il.

— Non, j'y vais, dit-elle. Tu y as déjà été une fois.

Elle se leva et entra dans la salle passant devant le bar où braillaient quelques ivrognes. Elle traversa la salle à manger et eut un coup au cœur. Personne ! Elle se souvint avec soulagement de la salle Eva Braun... Elle se dirigea alors vers le stand de souvenirs, en passant devant la grande cheminée, y acheta un paquet de cartes postales puis revint sur ses pas. Cette fois, elle aperçut les deux hommes avant de ressortir.

John Mac Kenzie semblait frigorifié quand elle le retrouva, le soleil ayant été définitivement caché par les nuages. Il se leva aussitôt.

— Viens, dit-il. Nous allons faire la queue près de l'ascenseur. Comme ça, on ne peut pas les louper. J'essaierai de les shooter quand ils remonteront dans le car.

* *

*

— Il ne faut pas qu'ils sachent qui tu as rencontré, scanda Tarik Hamadi d'un ton rageur. Sinon, c'est une catastrophe. Ils vont m'identifier et...

Farid Badr remarqua.

— Ils t'ont déjà vu.

Le regard de Tarik Hamadi le cloua à son siège. D'une voix glaciale, l'Irakien laissa tomber.

— Ils n'auront pas le loisir de le répéter.

— Qui t'a prévenu, tout à l'heure ?

Le responsable des services irakiens eut un sourire pâle et plein de cruauté.

— Je ne me déplace jamais seul. Mes hommes sont montés à pied depuis Intereck pour ne pas laisser de traces. Ils ont tout ce qu'il faut pour faire face à cette situation. Ne t'alarme pas. Nous allons attendre un petit peu.

— Pour quoi faire ?

Tarik Hamadi tendit le bras vers le massif montagneux où les nuages s'amoncelaient, descendant rapidement vers le Nid d'aigle.

— Dans un quart d'heure, nous allons être dans la brume. Les

choses seront plus faciles.

— Et s'ils s'en vont avant ?

— J'ai d'autres hommes en bas, à l'arrivée des bus à Intereck. Ils agiront de la façon la plus brutale. Veux-tu un autre café ?

Farid Badr refusa, la gorge nouée par l'angoisse. Tarik Hamadi dissimulait la sienne sous un air triomphant, mais au fond n'en menait pas large. Farid avait raison : il avait été stupide de donner ce rendez-vous à Berchtesgaden par pure sentimentalité, alors qu'un hôtel à Munich eût été plus sûr. Si le président de l'Irak apprenait qu'*Osirak* avait échoué à cause d'une fantaisie de sa part, il serait pendu après avoir eu les yeux arrachés. Anxieusement, il surveillait les nuages qui descendaient du Hoch-Kalter, envahissant peu à peu le terre-plein rocheux qui prolongeait la Kehlstein Haus cernée d'à-pics vertigineux.

Déjà, la grande croix, ornée d'un gigantesque edelweiss à la place du Christ, marquant le point le plus élevé – 1834 mètres – disparaissait dans la brume. Les derniers touristes se hâtaient de regagner le restaurant et l'ascenseur, poursuivis par des nuages effilochés. Quelques gouttes de pluie commençaient à tomber et la baraque de souvenirs fermait ses volets. Il regarda sa montre et repoussa sa chaise. Maintenant, ses hommes devaient être en place.

— Allons-y, dit-il. Suis-moi.

Ils traversèrent la grande salle ronde, déjà pratiquement vide, puis le restaurant. Le couloir et le petit hall en face de l'ascenseur étaient noirs de monde : des touristes faisant patiemment la queue. Tarik Hamadi fendit la foule, se dirigeant vers le restaurant en plein air et le terre-plein. Toutes les tables étaient vides, les derniers oiseaux s'envolaient et les serveuses finissaient de nettoyer. Devant lui, la masse cotonneuse et blanchâtre cachait même la grande croix. L'air était presque froid, bien qu'on soit en juin.

Il descendit les marches de la terrasse et se dirigea vers le terre-plein, sans se retourner, Farid sur ses talons.

Ils furent avalés par le brouillard et disparurent en quelques secondes comme des fantômes.

John Mac Kenzie fut pris à contre-pied. Il avait bien vu Tarik Hamadi et son ami sortir du restaurant et s'était retourné aussitôt. Lorsqu'il fit semblant de gagner les toilettes pour les repérer de nouveau, les deux hommes avaient disparu ! Il lui fallut une seconde pour comprendre qu'au lieu de faire la queue pour prendre l'ascenseur, ils redescendaient à pied ! John se pencha aussitôt à l'oreille de Heidi.

— Reste là, je vais voir où ils sont allés. C'est peut-être une feinte.

Il fendit la foule et sortit du Kehlstein Haus juste à temps pour voir les deux silhouettes se fondre dans la brume recouvrant maintenant le promontoire rocheux. Théoriquement, le sentier pour redescendre se

trouvait derrière le bâtiment à l'opposé, mais il pouvait en exister d'autres. Impossible de prendre le risque. À son tour, il s'enfonça dans les nuages cotonneux et gris. Lorsqu'il se retourna au bout de quelques mètres, il ne pouvait déjà plus apercevoir le Kehlstein. Et les nuages continuaient à s'amonceler...

John Mac Kenzie avançait silencieusement, tendant l'oreille, essayant de percer la brume opaque qui le cernait. Mais peu à peu il perdit le sens des distances et de l'orientation. La grande croix dressée sur son socle de pierre surgit soudain devant lui et il la contourna. Plus trace des deux hommes. Comment deviner le sentier qu'ils avaient choisi dans cette purée de pois ?

Il s'aperçut de son erreur. Même s'ils descendaient à pied, ils reprendraient un des bus orange, au départ de l'ascenseur ; il suffisait donc de les y attendre. Dans ce brouillard, il risquait tout simplement de tourner en rond et de les perdre.

Deux silhouettes surgirent soudain de la brume droit devant lui. Il les prit d'abord pour des touristes retardataires, puis il vit les visages basanés et moustachus, l'expression de leurs yeux, et surtout les jumelles infrarouges qui pendaient au cou de l'un d'eux, permettant de percer le brouillard.

Abaissant son regard, il découvrit que chacun d'eux tenait un poignard, à l'horizontale. Ils avaient des tenues de sport, blousons de nylon, jeans, baskets et un sac attaché à la ceinture. Il voulut reculer, mais aussitôt deux bras puissants se refermèrent autour de son torse, l'immobilisant et le soulevant du sol.

Il voulut se débattre, mais un des deux hommes qui se trouvaient devant lui le contourna et lui prit le bras gauche, le tordant violemment, le droit restant maintenu par son agresseur invisible.

Derrière lui, une voix douce lança en arabe :

— Vas-y, Ibrahim. Sers-le.

CHAPITRE II

Ibrahim Kamel avait commencé sa carrière en cuisinant les prisonniers de guerre iraniens. Son imagination dans les tortures l'avait rapidement propulsé au rang de chef interrogateur. Sa spécialité étant d'enfoncer un tuyau dans l'anus de celui qu'il interrogeait et d'ouvrir une bouteille d'air comprimé... La victime souffrait atrocement et finissait par exploser, intestins et péritoine déchiquetés. Lorsqu'il avait le temps, Ibrahim asseyait sa victime sur un cône d'acier, attachant ensuite à sa taille des poids de plus en plus lourds, de façon à ce qu'il s'empale progressivement, là aussi jusqu'à la mort.

Paysan fruste, il n'avait jamais accordé beaucoup d'importance à la vie humaine. Il obéissait aux ordres aveuglément, quelle qu'en soit l'horreur. Rapidement remarqué par le général Saadoun Chaker, il avait été muté dans les Services et affecté à la liquidation des opposants. Ce qui lui permettait de voyager, de porter une Rolex en or et de consommer quelques belles putes grâce à ses dollars facilement gagnés. En Europe, il était titulaire d'un passeport diplomatique, en tant que représentant de l'OPEP à Vienne, ce qui lui offrait une impunité absolue. Toujours vêtu de chemises en soie, il était devenu extrêmement raffiné, lui qui avait pris son premier bain à l'âge de vingt-cinq ans.

Les deux hommes, qui maintenaient John Mac Kenzie en lui tordant les bras derrière le dos, n'étaient que de vulgaires exécutants.

L'Américain essayait de maîtriser les battements de son cœur. Il n'avait pas pensé à un guet-apens. Sans le brouillard, c'eût été impossible au milieu des touristes. Il affronta le regard de l'Arabe et sut qu'il allait mourir. Une sueur glacée dégouлина dans son dos, collant sa chemise.

— Laissez-moi ! lança-t-il. Vous êtes fous !

Ibrahim Kamel s'approcha et le piqua légèrement de son poignard, juste à hauteur de l'estomac. Il était plus petit que l'Américain, très large avec le front dégarni et le menton fuyant.

— Tais-toi, sale Sioniste !

Remettant son poignard dans sa gaine, il fouilla John Mac Kenzie soigneusement, jetant au fur et à mesure dans un sac en tissu noir ce qu'il trouvait. Lorsqu'il eut terminé, il recula avec un rictus cruel. Tuer impunément, c'était quand même la partie la plus agréable de son job. Il lança un ordre en arabe à ses deux acolytes qui entraînèrent aussitôt John Mac Kenzie.

Ce dernier se débattit de toutes ses forces, sans résultat. Le

brouillard l'empêchait de voir très loin, mais il savait que le précipice était tout près. Un des hommes qui le maintenaient lui assena une violente manchette sur la nuque et il perdit à demi connaissance. Lorsqu'il récupéra, il se trouvait sur un rocher plat surplombant la vallée par un à-pic de cent mètres. Les nuages n'étaient pas encore descendus jusque-là et il pouvait apercevoir dans le lointain la tache bleue du Konigsee. Il se dit qu'il avait une chance minuscule de s'en sortir avec quelques fractures, malgré les rochers coupants.

Ibrahim Kamel surgit de nouveau devant lui, arborant un mauvais sourire. Quelques instants, il fit miroiter la lame de son poignard devant les yeux de John Mac Kenzie. Puis, d'un geste précis, il en promena le tranchant effilé comme celui d'un rasoir sur la gorge de l'Américain. Ce dernier ne ressentit d'abord qu'une sensation de brûlure et pensa que l'Irakien s'était contenté de lui faire une estafilade sans gravité. Mais, une fraction de seconde plus tard, un voile noir passa devant ses yeux. Il eut l'impression d'étouffer et le sang jaillit de ses deux carotides, à l'horizontale. Il voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge, à part un horrible gargouillement. Pourtant, il était encore vivant lorsqu'il bascula dans le vide, poussé par Ibrahim Kamel.

Ce dernier regarda le corps tourner puis s'écraser sur les rochers acérés, avant de disparaître dans la végétation. Satisfait, il se détourna et partit en courant vers la grande croix à l'Edelweis où l'attendaient Farid Badr et Tarik Hamadi. Ce dernier le remercia d'un sourire et prit le sac noir contenant les affaires de l'agent de la CIA.

— La fille maintenant, ordonna-t-il simplement.

— Mahmoud est derrière elle, répondit Ibrahim Kamel. Il a l'ordre d'agir dès que c'est possible.

— Vas-y toi-même Ibrahim, dit Tarik Hamadi. Nous allons redescendre par le sentier et nous nous retrouverons à Intereck.

Il laissa les trois tueurs prendre un peu d'avance puis s'ébranla à son tour, escorté par Farid Badr. Ce dernier n'avait pas vu mourir l'agent de la CIA, mais le calme de Tarik Hamadi ne le trompait pas : tout danger était écarté de ce côté-là. Le Libanais se dit qu'il garderait toute sa vie, dans ses oreilles, le souvenir du gargouillement atroce perçu faiblement, celui d'un homme qu'on égorge. Il l'avait entendu une fois au Liban lorsqu'un milicien avait exécuté un traître à trois mètres de lui.

* *

*

Heidi Ried était oppressée et ce n'était pas l'altitude. Elle avait déjà laissé passer devant elle des dizaines de touristes et ils n'étaient plus

que quelques-uns à attendre l'ascenseur. Sans cesse, elle tournait la tête vers la porte donnant sur le terre-plein. N'apercevant que la masse grise du brouillard, son angoisse augmentait à chaque seconde. Ni Farid Badr et son compagnon, ni John Mac Kenzie n'avaient réapparu. Par contre, elle avait remarqué un homme au teint très mat, vêtu d'un anorak bleu qui fumait en face de la porte des toilettes et qui, lui aussi, laissait partir les ascenseurs. Plusieurs fois, elle avait aperçu son regard posé sur elle, et ce n'était pas pour admirer ses cuisses.

C'étaient les yeux d'un tueur.

Heidi Ried hésitait sur la conduite à tenir. Une petite voix lui disait qu'il était arrivé quelque chose à John Mac Kenzie et elle en avait l'estomac retourné. La peur commençait insidieusement à s'infiltrer en elle. Jusque-là, elle s'était sentie protégée par la foule, mais, après le départ de l'ascenseur, il ne resterait plus qu'elle et les serveurs dans la Kehlstein Haus et cet étrange basané. À cause du temps, les touristes avaient écourté leur excursion. Tandis qu'elle réfléchissait, deux événements se produisirent en même temps.

D'abord, la porte de la cabine s'ouvrit, découvrit les parois de bronze et la grande banquette de cuir vert. Ensuite, trois hommes surgirent du brouillard et échangèrent quelques mots avec celui qui fumait une cigarette en face des toilettes. Tous avaient le type moyen-oriental prononcé. L'un d'eux, trapu et chauve, fixa la jeune femme avec insistance. Heidi Ried sentit ses jambes se dérober sous elle. Les quatre hommes se glissèrent dans la queue, l'entourant sournoisement, l'isolant des autres touristes. Poussée par l'instinct de conservation, elle joua des coudes et se glissa la première dans la cabine vert et or, s'abritant derrière un couple d'Américains. Le cœur battant la chamade, elle attendit que les portes se referment.

Où était John Mac Kenzie ?

Elle se raccrocha à l'idée qu'il devait suivre Farid Badr et l'homme qu'il avait retrouvé. Elle n'avait plus qu'à regagner Intereck, là où ils avaient garé leur voiture, et à y attendre l'Américain. L'ascenseur commença à descendre. Elle tourna la tête et croisa le regard de l'un de ses quatre suiveurs, posé sur elle. Il le détourna immédiatement, mais ce fut comme un coup de couteau... Lorsque la porte de l'ascenseur s'ouvrit, Heidi Ried se rua dans le long couloir humide creusé dans le roc, collée à son couple d'Américains.

Sans se retourner.

Elle émergea à l'air libre et se dirigea vers les gens qui faisaient la queue devant les trois derniers bus orange redescendant à Intereck. Heidi attendit sagement son tour et tendit son ticket. Le chauffeur du bus l'examina et le lui rendit :

— *Fräulein*, vous avez tamponné votre ticket pour un retour à cinq heures. Ce bus part à quatre heures. Vous ne pourrez monter que s'il y

a une place libre. Attendez ici.

Heidi Ried se rangea de côté, comptant les gens qui montaient. Celui qui l'avait observée monta dans le bus. Quelques instants plus tard, le chauffeur se tourna vers elle, désolé.

— Il n'y a plus de place, il faut attendre le prochain !

Pour éviter la pagaille, chaque touriste devait faire tamponner son ticket en arrivant au parking et noter l'heure de retour prévue. Organisation allemande. Heidi Ried recula, paniquée, laissant les trois bus démarrer sous son nez. Elle demeura seule sur l'esplanade. L'angoisse lui noua brutalement la gorge. Elle avait froid et peur. Tous ses suiveurs avaient disparu, vraisemblablement ils s'étaient répartis dans les trois bus. L'idée d'attendre là plus d'une demi-heure avec le brouillard qui descendait lentement lui était insupportable. Elle regarda la route étroite qui descendait vers la vallée. Il n'y avait que six kilomètres et demi. Trois quarts d'heure de marche. Cela valait mieux que d'attendre seule sur ce parking désert et glacial.

* *

*

La vue était sublime mais Heidi Ried n'en profitait pas, marchant vite, glissant parfois sur une plaque de neige. Cela faisait dix minutes qu'elle avait quitté l'esplanade, franchissant le premier des cinq tunnels qui coupaient l'itinéraire. Pas un chat ! La circulation, en dehors des bus orange, était interdite, et rares étaient les touristes sportifs qui redescendaient à pied. Avec sa mini de cuir jaune et ses chaussures vernies, Heidi se sentait parfaitement déplacée dans ce paysage de sapins.

Un bruit de branches brisées et de pierres qui roulaient lui fit lever la tête vers la paroi surplombant la route à sa gauche.

Elle eut l'impression que son cœur s'arrêtait. Trois hommes dévalaient vers elle, courant souplement sur le terrain en pente. Ceux qu'elle avait vus au Kelhstein Haus ! Le premier sauta sur la route devant elle, lui coupant le chemin. Les deux autres arrivaient derrière elle, courant sans un bruit. Heidi s'arrêta et poussa un cri étouffé, paralysée de terreur. Elle n'avait pas repris son sang-froid lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur. Tout de suite, l'un d'eux la frappa brutalement au visage, lui faisant éclater la lèvre inférieure, redoublant aussitôt à la tempe. Étourdie, Heidi Ried se laissa entraîner le long d'un sentier partant de la route jusqu'à une plate-forme d'observation. À travers les larmes, elle aperçut très loin, en bas, le Königsee, et les montagnes qui l'entouraient.

Ses agresseurs la poussèrent contre la rambarde en pierre, en lui tordant les poignets. Elle hurla.

— Laissez-moi ! Je me plaindrai à la police !

Stupide ! On ne la voyait même pas de la route ! À cette heure, il n'y avait plus âme qui vive dans le massif de l'Obersalzberg. Elle n'avait de secours à espérer de personne... Le chauve trapu s'approcha d'elle, lui saisit les cheveux, qu'il noua en torsade dans sa main et, rejetant sa tête en arrière, lui cracha en plein visage !

— Ton ami sioniste est mort ! lança-t-il. Et il va t'arriver la même chose. Sauf si tu réponds à mes questions. Qui es-tu ?

Heidi Ried tenta de reprendre son sang-froid.

— Je suis autrichienne, je fais du tourisme, balbutia-t-elle, je ne comprends pas. Qui êtes-vous ?

Une gifle l'assomma à moitié.

— Je t'ai dit de répondre à mes questions, pas de mentir, glapit Ibrahim Kamel. Qui t'a fait venir ici ? Qui suivais-tu ?

La jeune Autrichienne demeura muette. De terreur. Elle vit soudain le poignard jaillir dans la main de l'Arabe et sentit la pointe lui piquer le ventre juste au-dessus du nombril.

— Je vais t'enfoncer ça, menaça l'Irakien. Assez lentement pour que tu aies le temps de changer d'avis.

Joignant le geste à la parole, il pesa sur le manche et Heidi Ried sentit une violente douleur lui déchirer l'abdomen. Son cri se répercuta au-dessus de la vallée jusqu'à ce qu'une main brutale la bâillonne. Un liquide chaud coulait le long de son ventre, atteignant l'aîne.

— Tu veux parler ? susurra Ibrahim Kamel à son oreille, en lui tordant la pointe d'un sein.

C'était la première fois qu'il se livrait à son sport favori sur une étrangère et il en était furieusement excité. D'autant que cette fille était somptueuse. Tout à fait les call-girls à cinq cents dollars la nuit qu'il s'offrait de temps en temps.

Comme Heidi Ried ne répondait pas tout de suite, il enfonça le poignard de quelques millimètres de plus. Cette fois, la jeune femme craqua. Quand elle parvint à maîtriser ses sanglots et ses cris, elle se mit à répondre docilement à toutes les questions. Quelque chose s'était brisé en elle, une sorte de lassitude résignée l'avait envahie. Tant qu'elle parlait, le poignard ne s'enfonçait plus dans sa chair. Les deux acolytes d'Ibrahim Kamel l'avait lâchée, s'écartant un peu. Arriva le moment où l'Irakien n'eut plus rien à demander. Il leva les yeux, regardant, par-dessus l'épaule de la jeune femme, les pentes recouvertes de sapins d'Obersalzberg. Le rebord de cet observatoire délimitait un à-pic rocailleux avec quelques sapins au fond. Il n'avait qu'à enfoncer le poignard d'un coup sec, tourner pour sectionner l'artère fémorale et pousser le corps dans le vide.

Son regard redescendit, croisant celui de la jeune femme,

s'attardant sur la bouche tuméfiée, le regard humide où une sorte de supplication demeurerait au fond des yeux gris, comme un abandon de femelle.

Brutalement son ventre s'embrasa. Au lieu d'enfoncer le poignard, il le retira. Son regard rivé dans celui d'Heidi Ried, il glissa les deux mains sous la mini de cuir jaune, saisissant l'élastique du slip. Il le tira vers le bas, le faisant rouler le long des cuisses musclées, puis plus bas jusqu'à ce qu'il tombe à terre. En équilibre sur le rebord de pierre, Heidi Ried dut s'appuyer des deux mains pour ne pas tomber en arrière. Elle remonta involontairement ses genoux, découvrant le haut de ses cuisses à Ibrahim Kamel.

Celui-ci sentit le sang lui monter à la tête. Avec un grognement heureux, il se rapprocha encore plus, saisit Heidi sous les genoux, l'attirant vers lui. Puis, ses mains remontèrent le long des cuisses charnues, palpant, serrant, repoussant le cuir jaune de la mini. Jusqu'à ce qu'elle soit enroulée autour des hanches. Heidi se laissait faire, assommée de douleur et de terreur. Le sang continuait à couler de sa blessure au ventre et les coups reçus à la tête l'élançaient douloureusement. Quand le pantalon d'Ibrahim commença à se frotter contre son sexe découvert, elle tenta vaguement de lui échapper mais, pour cela, il lui fallait se laisser tomber en arrière dans le vide.

Or, elle n'avait aucune envie de mourir. Confusément, elle se dit que si elle se laissait violer, son bourreau lui laisserait la vie sauve... Ce dernier la tenait maintenant aux hanches, se frottant à elle de plus en plus fort. Il écarta une main et se mit à malaxer un sein ferme, à travers le pull. Discrètement, ses deux complices s'étaient éloignés pour fumer une cigarette. On n'entendait plus que le souffle court de l'Irakien et celui, plus léger, de la jeune femme. Elle cria lorsqu'il lui pinça un sein.

Ibrahim Kamel n'en pouvait plus. Maintenant la jeune femme en équilibre d'une seule main, il descendit rapidement le zip de son pantalon. L'extrémité rougeâtre d'un sexe épais passait le nez au-dessus du slip. L'Irakien baissa celui-ci et son membre bondit comme un ressort, se détachant de son ventre, raide, gorgé de sang, d'une longueur inhabituelle. Il ne pouvait pas impressionner sa victime : Heidi Ried avait fermé les yeux.

Tout son corps eut un sursaut lorsque l'Irakien la pénétra brutalement d'un seul coup de reins qui le projeta en avant. Elle hurla. Sa muqueuse sèche ne laissait pas entrer le sexe massif. Son cri se transforma en une longue plainte quand Ibrahim Kamel se propulsa une nouvelle fois en elle, relevant en même temps ses cuisses à la verticale pour l'attirer à lui. Le pantalon sur les chevilles, le slip à mi-cuisses, il était ridicule, mais ne s'en souciait guère. Heidi Ried avait l'impression que son ventre éclatait... Les dents serrées, l'Irakien allait

et venait, élargissant les parois élastiques d'un mouvement rotatif, regardant fasciné, son gros sexe disparaître au milieu des poils blonds.

Maintenant, la tête d'Heidi pendait au-dessus du vide. La douleur avait fait place à quelque chose de plus diffus, de plus sournois. Ce viol la laissait indifférente, comme s'il s'agissait d'une autre.

Ibrahim Kamel avait l'impression d'être le maître du monde, en train de labourer à son gré cette esclave sexuelle. Il aurait voulu prolonger indéfiniment ses délices. Hélas, trop excité par la muqueuse resserrée, il ne put se contenir longtemps. Avec des râles qui se terminèrent par un cri rauque, il explosa au fond du ventre de la jeune femme, projetant une semence épaisse le plus loin possible. Heidi Ried ne réagit pas. Ibrahim retira son sexe encore raide et se rajusta en quelques secondes. Heidi demeura inerte, la tête dans le vide et les jambes reposant de l'autre côté. Ibrahim se retourna.

— Mahmoud ! Selim !

Les deux hommes accoururent aussitôt savourant d'avance leur gâterie.

— Amusez-vous aussi ! proposa l'Irakien, grand seigneur.

Ils ne se le firent pas dire deux fois. À tour de rôle, ils prirent Heidi de la même façon que leur chef, tandis qu'Ibrahim fumait une cigarette. Tarik Hamadi, son chef, serait content, il avait parfaitement rempli sa mission... Un cri rauque, presque d'agonie lui fit tourner la tête vers la scène du viol. Ses deux complices avaient retourné Heidi sur le ventre, l'allongeant dans le sens de la rambarde. Mahmoud était penché au-dessus d'elle et on voyait une partie de son sexe émerger des fesses de la jeune femme qu'il était en train de sodomiser.

Fugitivement, Ibrahim éprouva un regret. Il aurait dû la prendre de cette façon aussi, mais c'était trop tard. Agacé, il lança.

— Il faut partir. Dépêchez-vous.

Même sans son injonction, Mahmoud aurait atteint le plaisir. Il fut secoué d'un bref spasme et se redressa, demandant respectueusement.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Finissez-la ! jeta Ibrahim Kamel.

Mahmoud retourna la jeune femme. Elle était inanimée, des larmes inondant son visage. Il leva le bras et, de toutes ses forces, abattit le tranchant de sa main sur la gorge d'Heidi Ried.

La jeune femme eut un bref sursaut, émettant le bruit d'un soufflet qui se vide. L'Irakien frappa de nouveau, achevant de lui broyer le larynx. Cette fois, elle ne bougea plus. Par précaution, il souleva une de ses paupières. La prunelle était fixe. Elle était morte. Ibrahim Kamel s'approcha. Il regarda le cadavre quelques instants, puis, du pied, le poussa dans le vide et le suivit des yeux tandis qu'il dévalait la pente raide. Un sapin arrêta le corps beaucoup plus bas, là où il était presque invisible du promontoire. Ibrahim regarda sa montre. Leur

petit intermède avait quand même pris vingt-cinq minutes. Il dirait que l'interrogatoire avait traîné. Et puis, Tarik Hamadi s'en moquait. Les deux espions sionistes étaient éliminés.

C'était le principal.

— On descend, annonça-t-il.

Ils regagnèrent la route déserte et se mirent à descendre à la file indienne. Pas âme qui vive. Avant d'arriver à Intereck, où ils avaient rendez-vous avec Tarik, ils bifurqueraient pour récupérer leur voiture garée dans un discret parking.

CHAPITRE III

Il n'y avait pas grand monde à la sortie de l'église de Kahlenberg, le long du Danube, au nord de Vienne. Quelques femmes en noir, un homme très digne aux yeux rouges – le père de Heidi Ried –, une poignée d'amis, deux photographes de presse et plusieurs vieilles femmes dont les enterrements étaient la seule distraction. Respectueux, un groupe de touristes attendait la fin de la cérémonie, Leica en bandoulière, pour visiter l'église. Leurs regards curieux s'étaient braqués sur Malko et Alexandra lorsqu'ils étaient descendus de la Rolls bleue pour se joindre au cortège. Par contre personne n'avait prêté attention à un homme de haute taille, distingué, grisonnant, très oxfordien, qui avait fait déposer une énorme couronne sans inscription sur le cercueil.

Comment les habitants de ce charmant faubourg viennois auraient-ils pu deviner qu'il s'agissait de Jack Ferguson, le chef de station de la Central Intelligence Agency à Vienne ?

Officiellement, Heidi Ried était morte d'une chute accidentelle dans le massif de l'Obersalzberg. Sa famille ignorait qu'elle avait été violée. À la demande du BND(6), la police bavaroise avait été extrêmement discrète. D'ailleurs, personne ne s'était préoccupé de cette affaire dans la presse. Le corps de John Mac Kenzie avait été renvoyé aux États-Unis dans un cercueil plombé. Là aussi, la presse allemande avait accepté la version de la chute provoquée par le brouillard. Cependant, les vêtements et les corps des deux victimes avaient été examinés par les meilleurs spécialistes du BKA, la police criminelle allemande, qui avait transmis ses observations au BND, qui les avait remis à la CIA.

Malko regarda le cercueil disparaître dans le fourgon et la porte claquer. Les fleurs débordaient de partout. Il se sentait triste. Jadis, il avait eu une brève et agréable aventure avec Heidi Ried. Jack Ferguson passa près de lui et dit à voix basse.

— Rendez-vous dans mon bureau. Dans une demi-heure.

Une voiture de fonction l'attendait un peu plus loin. Le petit groupe se dispersait. Seule la famille allait au cimetière. Elko Krisantem attendait au volant de la Silver Spirit. Il se retourna vers Malko.

— Où allons-nous, *Sie Hoheit* ?

— Nous déposons la comtesse Alexandra au *Sacher* et nous filons ensuite à l'ambassade américaine.

Alexandra eut un mouvement d'humeur.

— Je croyais que tu m'accompagnais faire du shopping ?

— Je suis désolé, dit Malko. Jack veut me voir immédiatement.

— Jack ! Jack ! Ce n'est pas lui qui écarte les cuisses quand tu as

envie de baiser, remarqua Alexandra avec une charmante verdeur.

Elle était superbe dans un tailleur de cuir vert extra-court qui révélait le triangle blanc de son slip, dès qu'elle s'asseyait. Elle avait négligé de mettre un chemisier. Aussi, dès que les pans de sa veste s'écartaient un peu, Elko Krisantem se trouvait au bord de l'infarctus.

— Si tu en as envie maintenant, proposa Malko à voix basse, glissant une main entre ses cuisses tièdes, je peux retarder mon rendez-vous de quelques minutes...

Ses doigts avaient remonté jusqu'au renflement du pubis. Le regard d'Alexandra se brouilla et son bassin glissa imperceptiblement. Elle adorait se faire prendre dans les endroits les plus inattendus. Depuis sa brève aventure avec la princesse Mathilda von Grünsig, Malko lui avait été d'une fidélité exemplaire et ils étaient de nouveau en pleine lune de miel.

La voiture s'arrêta devant l'hôtel *Sacher*. Alexandra pivota pour descendre, révélant volontairement le haut de ses cuisses au portier et se pencha vers Malko.

— Après ton rendez-vous, tu m'emmèneras visiter la crypte impériale de Stephan Kirche.

* *

*

— C'est moi qui ai transmis les coordonnées du rendez-vous avec John Mac Kenzie à Heidi Ried, expliqua Malko. À l'hôtel *Geiger*, à Berchtesgaden. Je ne savais rien de plus. Elle devait y retrouver John. Ils avaient déjà travaillé ensemble et ils se connaissaient.

— La rencontre a bien eu lieu, confirma Jack Ferguson. John était arrivé de Munich le matin même. Il suivait un certain Farid Badr. Un Libanais porteur d'un passeport jordanien qui arrivait de New York. Il avait couché au *Vierjahrezeiten*, à Munich, loué une voiture et pris la route.

Malko était seul avec le chef de la CIA, dans son bureau, dominant le parc d'attractions du Prater, en bordure du Danube. La climatisation bruissait doucement et les bruits de la capitale autrichienne ne parvenaient pas jusqu'à eux. L'Américain avait ôté sa veste, découvrant des bretelles rouges et une chemise rayée assortie. Le tout très britannique. Toutes les trois minutes, il se resservait du café. À plusieurs reprises, sa secrétaire était venue lui apporter des messages urgents de Langley. Vienne était une des stations les plus importantes de la *company*.

— Qui est ce Farid Badr ? interrogea Malko.

— Un homme d'affaires libanais établi à New York. Très riche. Sa famille possède des immeubles à Beyrouth. Lui a une grosse affaire

d'import-export. Il travaille avec tout le monde. Surtout dans l'électronique haut de gamme. Il a montré son nez à l'époque de l'Irangate. Il essayait de se procurer des cartes du programme électronique pour les Phantoms iraniens cloués au sol.

— Il n'a pas eu d'ennuis ?

Le chef de station secoua négativement la tête.

— Non. Il a laissé tomber à temps.

— Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— C'est le FBI qui nous a signalé une affaire suspecte. Badr s'est mis en cheville avec la seule usine des USA qui fabrique des *krytrons* et leur a passé une commande, en se faisant passer pour un industriel normal.

— Qu'est-ce que c'est qu'un *krytron* ?

L'Américain eut un geste vague.

— Un bidule électronique hi-tech. Une sorte d'interrupteur qu'on utilise dans différentes technologies de pointe, avec les lasers, par exemple. Seulement, c'est aussi une sorte d'allumette atomique ! Indispensable pour la mise à feu d'un engin nucléaire. Très peu de pays savent les fabriquer. Leur exportation est formellement interdite. Le FBI, qui surveille de très près les commandes de *krytrons*, s'est mis en branle dès qu'il a vu le nom de Farid Badr apparaître. Il a laissé faire la livraison, après accord avec la Maison-Blanche et nous, afin de savoir à qui ils étaient destinés. Toute l'opération étant, bien sûr, sous haute surveillance. Badr est parti de New York avec un exemplaire et doit en réceptionner quarante autres à Paris dans quelques jours. Ils sont escortés par vos vieux amis, Chris Jones et Milton Brabeck. Plus quelques gars du FBI.

— Il construit une bombe atomique, ce Badr.

L'Américain ne se dérida pas, se contentant de préciser.

— C'est un intermédiaire qui dispose de capitaux énormes. Nous n'avons pas encore réussi à démonter ses circuits de financement qui passent par des sociétés « off-shore », une chaîne de paradis fiscaux et une banque d'Atlanta. C'est quasiment impossible. Mais il a déjà reçu trois millions de dollars sur son compte depuis le début de l'opération *krytrons*.

— Pour qui roule-t-il ?

— C'est *la* question ! reconnut le chef de station. Dans le passé, Farid Badr a traité avec les Iraniens.

— Ils ne construisent pas d'armes nucléaires.

— Non. Le shah avait bien commencé à s'intéresser à la question, en collaboration avec l'Afrique du Sud, mais, depuis, les mollahs ont eu d'autres chats à fouetter. Mais plusieurs pays du Tiers Monde cherchent frénétiquement à se doter de l'arme nucléaire. La Libye, bien sûr, l'Inde, l'Afrique du Sud, l'Argentine, l'Irak et le Pakistan.

Sans parler d'Israël qui l'a déjà secrètement mais ne veut pas le reconnaître.

» Le principe de fabrication de l'arme atomique est connu, mais sa réalisation demande un faisceau de moyens haute technologie que très peu de pays possèdent. Ils sont donc obligés de faire des acrobaties pour se procurer, outre le carburant nucléaire, les éléments qu'ils sont incapables de fabriquer. Comme l'exportation de ces composants est absolument interdite, ils ont recours à des circuits tortueux pour tenter de se les procurer. Ce qui me fait penser aux Iraniens. Ceux-ci sont très liés aux Pakistanais, intégristes comme eux. Ils ont pu vouloir leur donner un coup de main...

» Les Pakistanais, d'après nos informations, en sont au stade final de la construction de la bombe A. Dont ils rêvent évidemment de se servir contre l'Inde, leur voisin et ennemi juré.

Malko avala une gorgée de café tiède et fadasse. Une des choses que les Américains ne savaient pas faire, le café. Ce qu'on lui racontait, c'était de l'espionnage technologique. Or, il y avait eu deux morts. Ce qui n'était pas courant.

— Que s'est-il passé à Berchtesgaden ? demanda-t-il.

Jack Ferguson eut un geste d'impuissance.

— Nous n'en savons rien. John Mac Kenzie n'a pas repris contact avec nous après son départ de Munich. Lorsqu'on a retrouvé son cadavre, toutes ses affaires manquaient. Même chose pour Heidi Ried. La police allemande nous a transmis un rapport détaillé. Il a été égorgé avant d'être jeté dans le vide. Avec une arme très tranchante, style rasoir. Quant à Heidi, elle a eu le larynx fracturé par un professionnel des sports de combat. Elle a aussi été violée par trois hommes. Le rapport scientifique du BKA est formel.

— John Mac Kenzie était armé ?

— Non. Il s'agissait d'une simple filature...

— Apparemment, ils ont vu quelque chose qu'il ne fallait pas voir : le ou les commanditaires de Farid Badr... Personne n'a rien remarqué à Berchtesgaden ?

— Il y a deux mille touristes par jour. Le personnel de la Kehlstein Haus a remarqué plusieurs hommes de type moyen-oriental, mais rien de concret sur le meurtre. Sans l'hélicoptère de la police bavaroise, on ne retrouvait même pas les corps.

— La police bavaroise n'a rien trouvé sur eux ?

— Aucune trace dans les hôtels de Berchtesgaden ou de la région. Nous avons juste un début de piste.

— Lequel ?

Au lieu de lui répondre, Jack Ferguson tira une photo de son dossier et la tendit à Malko.

— Ça vous dit quelque chose ?

Malko examina le document. Un décor de bar avec une superbe créature juchée sur un tabouret. Des cheveux descendant presque jusqu'aux reins, d'immenses yeux noirs et une bouche charnue, pulpeuse, d'une sensualité à donner la chair de poule à un homme normal. Les jambes n'en finissaient pas, découvertes par une robe très courte. Elle souriait d'un sourire carnassier et fascinant qui ne s'adressait pas à l'homme qui la tenait par les épaules.

— C'est le bar de l'hôtel *Bristol* à Vienne, dit Malko. Et il s'agit d'une certaine Pamela Balzer.

— Vous la connaissez ?

Malko eut un sourire entendu.

— Qui ne la connaît pas à Vienne ! Elle est arrivée il y a deux ans, de Londres, avec une réputation sulfureuse. Elle s'appelait encore Pamela Singh. Une Indienne d'une beauté rare, avec un corps de déesse tantrique. On a prétendu qu'elle se massait tous les matins avec une huile aphrodisiaque, mais c'est vraiment inutile. Elle a épousé un certain Kurt Balzer, dont elle a divorcé six mois plus tard en conservant son nom. Elle a un appartement sur le Schuberttring et on la voit dans toutes les soirées. Souvent avec des hommes différents. J'ai dû danser deux ou trois fois avec elle.

L'Américain lui jeta un regard plein de suspicion.

— Vous ne l'avez pas...

Malko sourit. Angélique.

— Cette dame bien que ravissante n'est pas dans mes moyens... Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— La police autrichienne affirme que c'est une call-girl de haut vol.

» Elle pourrait être mêlée à notre affaire. Le poste frontalier de Market-Schellenberg entre Berchtesgaden et Salzburg a remarqué, le jour du meurtre, une voiture immatriculée à Vienne, qui rentrait en Autriche avec trois hommes à bord. Ce qui l'a frappé, c'est que le conducteur – de type moyen-oriental – lui a tendu un passeport diplomatique alors que la voiture avait une plaque normale. Une Volvo 480, de couleur noire. Les trois premiers chiffres sont 529... Or Pamela Balzer possède une voiture de même type, même couleur, dont le numéro d'immatriculation est V 529 664...

— C'est un peu mince, remarqua Malko.

— Bien sûr, reconnut l'Américain. Seulement, la police viennoise a procédé à une enquête rapide chez le concessionnaire Volvo d'ici. Il n'a vendu que six voitures de ce type immatriculées à Vienne. Aucun des autres numéros ne correspond...

— Elle a interrogé Pamela Balzer ?

— Oui, sous prétexte d'un accident de la circulation avec une voiture qui se serait enfuie. Elle prétend que sa voiture n'a pas quitté son parking. Invérifiable. Dans le quart d'heure qui a suivi cette

demande, le chef de la police a reçu un coup de téléphone très poli du cabinet du Premier ministre s'inquiétant des « misères » qu'on faisait à Pamela Balzer...

— Elle a la cuisse très éclectique, confirma Malko. Je pense qu'en deux ans, elle a couché avec tout ce qui compte à Vienne et en Haute-Autriche. Mais je ne vois pas pourquoi elle serait mêlée à ce double meurtre.

— Moi non plus, avoua l'Américain, mais c'est la seule piste que nous ayons. Aussi, j'ai pensé que vous seriez mieux à même que la police d'approcher cette personne.

— Si c'est comme client, dit Malko en souriant, les comptables de Langley vont s'évanouir.

Décidément l'Américain n'avait pas le sens de l'humour.

— *God damn it !* jura-t-il, je ne finance pas vos mauvais instincts. Nous avons perdu deux *agents* et nous sommes dans la merde. Aucune piste. Tout ce beau monde s'est évanoui. Farid Badr, le Libanais, a disparu. À mon avis il est déjà à Téhéran.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

De nouveau, le chef de station fouilla dans son dossier et en sortit un rapport de la police des frontières autrichiennes, avec la photocopie d'une page de passeport, qu'il tendit à Malko.

— Le soir de l'incident de Berchtesgaden, expliqua-t-il, un homme, répondant au signalement de Farid Badr, a embarqué à Schwechat, sur le vol de Larnaca, à Chypre, porteur de ce passeport. Les Autrichiens photocopient tous les passeports orientaux, par précaution. Ils nous ont communiqué celui-ci et nous l'avons passé dans l'ordinateur. Le résultat confirme ce que nous pensons.

— C'est-à-dire... ?

— Ce passeport fait partie d'un lot de passeports vierges iraniens, mis à la disposition des Hezbollahs pour des opérations terroristes.

— Comment avez-vous découvert cela ?

— Une fuite volontaire d'un diplomate iranien qui estime que cela peut nuire à l'image de son pays...

Malko regarda la Grande Roue du Prater qui commençait à tourner. Avec l'été, le parc d'attractions viennois, coincé entre le Danube et son canal, ne désemplissait pas. Tous les indices énumérés par l'Américain concordaient. Mais cela ne leur donnait aucune piste. Il remarqua.

— Quelqu'un va bien récupérer le lot de *krytrons* qui arrivent des États-Unis ? Cela permettra de reprendre la piste.

L'Américain acheva son café et alluma une Marlboro.

— C'était l'intention initiale, mais, après ce qui est arrivé, nous ne voulons plus jouer avec le feu. On va arrêter le réceptionniste sans aller plus loin. Il y a de fortes chances pour qu'il ne parle pas.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit Malko. Si cette Pamela

Balzer est mêlée à l'histoire, elle est déjà sur ses gardes et je n'en tirerai rien.

— Essayez quand même. Je vous ouvre un crédit de mille dollars sur le budget de la Station, ajouta généreusement l'Américain.

Malko le regarda ironiquement.

— Cela me donnera tout juste le droit de lui baiser la main.

* *

*

Le bar de l'hôtel *Bristol* était toujours peu fréquenté avant le déjeuner. Le visage du barman s'éclaira en voyant Malko.

— *Ach ! Sie Hoheit !* Cela fait plaisir de vous voir. Vous faites enfin une infidélité au *Sacherl* ! Est-ce que je peux vous offrir une *Stolichnaya* ? En guise de bienvenue ?

— Avec plaisir, dit Malko en se hissant sur un tabouret.

Il attendit que la vodka glacée soit devant lui pour demander :

— Avez-vous aperçu Pamela Balzer ces temps-ci ?

La surprise du barman fit peine à voir. Il adressa un regard de reproche à Malko avant de lui glisser, par-dessus le bar, avec une gentillesse respectueuse :

— *Sie Hoheit !* Ce n'est pas une femme pour vous ! Si vous saviez les gens qu'elle fréquente.

— Quelles gens ? Je l'ai pourtant vue dans des soirées très élégantes.

Le barman eut un geste apitoyé.

— C'est à cause de ce jeune duc de Wittemberg. Il est absolument fou d'elle et il la traîne partout. Comme c'est une des plus grandes familles de ce pays et que sa fortune n'a pas été entamée par son train de vie, on n'ose pas lui en faire la remarque. Elle le mène par le bout du nez... Il lui a offert une émeraude qui vaut, paraît-il, deux millions de shillings. Et elle a presque dix ans de plus que lui...

— Elle ne sort qu'avec ce garçon ?

— Vous plaisantez, *Sie Hoheit !* Il y a quatre jours, elle était à cette table, avec un Arabe noir comme du charbon et un drôle de type presque chauve, un étranger. Il lui triturait les cuisses comme un malade. J'ai cru qu'il allait se jeter sur elle dans ce bar.

— Qui était-ce ?

Le barman secoua la tête.

— Je l'ignore, *Sie Hoheit*. Aucun des deux n'était à l'hôtel. Il me semble avoir déjà vu le plus grand à deux ou trois reprises, mais je ne sais rien de lui.

Malko but une gorgée de vodka. Quatre jours, c'était la veille du meurtre de Berchtesgaden.

— Vous êtes sûr de la date ?

— Absolument. Je me souviens même que Frau Balzer a redemandé de la glace avec son Cointreau et que l'Arabe a commandé une bouteille entière de Johnny Walker, carte noire.

— Décrivez-moi cet Arabe.

— Grand, athlétique, une énorme moustache, les cheveux courts, l'air d'une brute. Une grosse chevalière à la main gauche, en or. C'est lui qui a payé, avec un billet de 10 000 shillings.

Malko enregistra. Cela ne l'avancait guère. Au moment où il glissait de son tabouret, le barman ajouta d'un ton confidentiel.

— En plus, je la vois souvent avec des gens de l'OPEP, des Arabes qui viennent traîner ici tous les soirs. Ce n'est pas brillant.

Malko remercia le barman et se retrouva sous le soleil. Il allait falloir un montage d'enfer pour aborder Pamela Balzer. Mais, d'abord, il devait s'assurer que la CIA ne se mettait pas le doigt dans l'œil. Si elle n'était pour rien dans le double meurtre, inutile de se casser la tête. Il regagna le *Sacher* à pied. Elko Krisantem sortit de sa Rolls, garée devant l'hôtel et vint au-devant de lui.

— Monsieur Ferguson, de l'ambassade américaine, vous a téléphoné. Il faut le rappeler d'urgence.

Malko monta dans la Rolls et composa la ligne directe du chef de Station. Jack Ferguson semblait très excité.

— Venez vite, dit-il. J'ai une information importante. Je ne veux pas en parler au téléphone.

* *

*

— J'avais mis un « stringer » sur le coup, expliqua l'Américain. Il a farfouillé pour une enquête d'environnement et découvert que la fameuse Volvo 480 a été à la révision *la veille* de l'incident de Berchtesgaden.

— Et alors ?

— Alors, fit triomphalement l'Américain, on a noté le kilométrage au garage ! Il suffit de le comparer à celui du compteur aujourd'hui... Pamela Balzer ne se sert de sa voiture que durant ses week-ends. Nous avons vérifié qu'elle n'a pas bougé de Vienne ces jours-ci.

— Où est sa voiture ?

— Dans son parking. Gardé. Ou devant chez elle.

Malko réfléchit rapidement.

— Bien, je vais m'en occuper.

* *

De la contre-allée du Schuberttring, Malko surveillait, sans problème, l'entrée du garage souterrain de Pamela Balzer. Depuis une demi-heure déjà.

Grâce à quelques judicieux coups de fil, il avait appris qu'elle devait déjeuner avec son fiancé au *Palais Schwartzenberg*. Il était une heure. Elle n'allait pas tarder...

Le museau noir de la Volvo 480 surgit doucement de l'entrée souterraine et il aperçut, derrière le volant, le profil inoubliable de Pamela Balzer, avec la masse de ses cheveux noirs tombant sur ses épaules. Elle tourna à droite, accélérant aussitôt.

— Allons-y Elko ! lança Malko.

La Rolls décolla du trottoir et se mit à suivre la Volvo à distance respectueuse. Pamela Balzer conduisait sec et ils eurent du mal à ne pas la perdre. Elle stoppa Schwartzenbergplatz, en face du vieux palais transformé en restaurant.

— Faites ce que je vous ai dit, ordonna Malko.

Le Turc ralentit, laissant le temps à la jeune femme de garer sa voiture. Au moment précis où, encore à l'intérieur, elle ouvrait toute grande la portière, il lança la Rolls.

Dix secondes plus tard, le pare-chocs avant de la Silver Spirit arrachait pratiquement la portière entrouverte de la Volvo, la rabattant contre l'aile dans un horrible bruit de ferraille.

Malko sauta en voltige de la Rolls stoppée cinq mètres plus loin et courut vers la jeune femme debout à côté de sa voiture, contemplant les dégâts. Pamela Balzer portait un tailleur en piqué blanc très élégant, dont la jupe déjà courte était relevée sur le côté gauche, découvrant jusqu'à l'aîne une cuisse gainée de noir. Comme ses yeux qui jetaient des éclairs.

— Votre chauffeur est un imbécile ! écuma Pamela Balzer. Où avait-il la tête ? En plus, il avait largement la place de passer. Je suis en retard pour déjeuner ! Je ne peux pas laisser cette voiture dans cet état.

Malko réussit à attraper sa main droite pour la baiser. Son regard d'or aurait fait fondre une banquise.

— *Sehr Genige Fräulein*(7), dit-il avec son plus bel accent viennois, je suis totalement désolé. Je vais le licencier. Mais, avant, laissez-moi me faire le plaisir de vous conduire où vous le désirez.

— Je vais en face. Mais ma voiture !

— Tout est de ma faute ! Je vais m'en occuper, la faire remorquer dans votre garage. Bien entendu, ne prévenez même pas votre assurance, je prends tout à ma charge...

Devant des paroles aussi conciliantes, Pamela Balzer commença à

se calmer et son regard s'adoucit un peu. Elle était vraiment superbe, pulpeuse à souhait, avec sa grande bouche bien dessinée et ses prunelles sombres d'Orientale. Le tailleur accentuait la minceur de sa taille, et s'ouvrait sur un bustier en dentelles mauves qui offrait ses seins comme sur un plateau. Le duc de Wittenberg avait bon goût.

Elko Krisantem, debout à côté de la Spirit, attendait, le regard baissé, celui d'un chien battu.

— *Dumkoft !* lança Malko pour faire bonne mesure. Vous avez gâché la journée de cette adorable jeune femme. Essayez de vous racheter en conduisant cette voiture au garage de son choix.

Pamela Balzer observait Malko avec un sourire de commande, les sourcils froncés.

— Il me semble vous avoir déjà rencontré...

Malko s'inclina légèrement.

— Je suis le prince Malko Linge. Nous nous sommes croisés dans quelques dîners et j'avais déjà été impressionné par votre beauté.

Elle sourit, flattée, et lui jeta un regard interrogateur.

— Vous êtes certain de pouvoir vous débrouiller ?

— Je ne veux même pas que vous y pensiez, dit Malko. Allez vite retrouver l'heureux homme qui a l'honneur de vous inviter à déjeuner.

D'après sa tenue, elle n'allait pas s'arrêter aux plaisirs de l'estomac...

Il attendit qu'elle ait pénétré dans le *Palais Schwartzberg* pour examiner la Volvo accidentée. L'étiquette de vidange était collée sur le montant de la portière avant, celle qui était à moitié arrachée. Malko lut le kilométrage : 10 456. Il s'assit derrière le volant et regarda le compteur : 10 987. Plus de quatre cents kilomètres.

Pamela Balzer avait menti. C'était bien sa voiture qui avait transporté les assassins de John Mac Kenzie et Heidi Ried.

CHAPITRE IV

— Il faut absolument identifier les deux hommes qui se trouvaient avec Pamela Balzer au *Bristol*, martela Jack Ferguson.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, remarqua Malko, mais j'ai peut-être une piste.

— Laquelle ?

Malko sortit un bout de papier de sa poche et le tendit au chef de station.

— J'ai trouvé ce numéro de téléphone dans la boîte à gants de la Volvo.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai appelé. Il s'agit de la délégation irakienne à l'OPEP.

— Les Irakiens !

L'Américain semblait stupéfait. Il secoua la tête.

— Il n'y a probablement aucun rapport. Cette fille fréquente beaucoup de gens.

Malko, lui, n'était pas étonné.

— Ce double meurtre brutal est bien dans la façon des Irakiens, remarqua-t-il. On n'a jamais vu les Iraniens se livrer à ce genre d'action en Europe où ils n'ont pas de réseaux de soutien.

— Les Iraniens sont aussi à l'OPEP, corrigea Jack Ferguson, tête. Le passeport de Farid Badr constitue un indice supplémentaire. De toute façon, il faut monter une opération sur cette Pamela Balzer. Vous vous en sentez capable ?

— Ça va être difficile, remarqua Malko. Bien sûr, le contact est établi, mais je doute qu'elle se confie sur l'oreiller, même si je paie de ma personne. Il faut trouver une astuce.

— Un brillant chef de mission comme vous devrait y arriver, commenta Jack Ferguson. J'espère que vous n'avez pas trop abîmé sa voiture.

— Le pare-chocs de ma Rolls risque de vous coûter plus cher que sa portière, commenta sobrement Malko.

— C'est le « Caucasiens » (8) qu'il faut identifier, lança l'Américain, celui qui était au bar du *Bristol*. Il faudrait que le barman en fasse un portrait-robot...

— Que vous ferez placarder, un peu partout en Europe, ironisa Malko. Vous ignorez même sa nationalité. Le meilleur moyen est encore de séduire Pamela et de la faire parler. Je rentre à Liezen car, ce soir, je reçois quelques amis. De toute façon, je ne peux pas la brusquer ou elle va se douter de quelque chose.

Jack Ferguson le regarda, plein de gravité.

- John et Heidi sont morts, dit-il. J'ai envie de les venger.
— Moi aussi, dit Malko. Tout autant que vous.

* *

*

La nuit n'avait pas porté conseil à Malko. Après avoir récupéré Alexandra au *Sacher*, ployant sous le poids de ses emplettes, il avait regagné Liezen et dîné simplement avec deux couples d'amis. Chevreuil et *Sachertorte*. Ensuite, Alexandra, en guêpière blanche, s'était amusée avec les glaces de leur chambre... Il venait de terminer son petit déjeuner et ouvrait distraitement son courrier, cherchant comment il pourrait lire dans le cœur de la pulpeuse Pamela Balzer. Il eut soudain une idée. Une seule personne pouvait lui venir en aide.

Mandy la Salope !

Entre eux, c'était une vieille histoire, mais pas vraiment une histoire d'amour. Il avait, quelques années plus tôt, arraché Mandy Brown aux griffes de « Russian Louis » Siegel, un gangster de Honolulu, en lui procurant son premier orgasme sur une couche de trois millions de dollars en billets de cent, et elle lui en avait gardé une reconnaissance éternelle. Depuis, Malko avait fait appel deux ou trois fois à elle, dans des circonstances difficiles où Mandy, plus salope et pulpeuse que Dalila, avait fait merveille.

Sa spécialité, c'était les Arabes qu'elle rendait fous de son corps tout en courbes, rompu à toutes les perversités. Elle avait failli être une Reine de Saba(9), avait mené un émir au bourreau (10) et avait failli être kidnappée pour de bon par un des frères du sultan de Brunei(11). À chaque aventure son pécule s'arrondissait. Elle s'était même offert comme légitime époux un lord authentique, à peine pédéraste, qui se contentait de la fouetter de temps en temps quand il avait bien sodomisé sa jument préférée. Tous les fantasmes sont honorables... Malko ouvrit son livre d'adresses et composa un numéro à Londres...

Une voix à faire bander un ayatollah en décomposition susurra aussitôt dans l'appareil.

— Bonjour ! Mandy Brown est absente, mais elle ne va pas tarder à revenir. *Please*, laissez-moi votre nom et quelques mots gentils...

On aurait dit la voix d'un Escort Service. Malko laissa son nom, demandant à être rappelé. Mandy le faisait toujours... Il avait à peine raccroché qu'Alexandra pénétra dans la bibliothèque. Maquillée, les cheveux relevés avec de fines nattes encadrant son visage sensuel, les yeux ombrés de rose, ce qui en faisait ressortir le vert. Mais surtout, c'est sa tenue qui époustoufla Malko : une robe longue, marron glacé, décolletée en carré, très ajustée à la taille, s'évasant ensuite en un

large cercle froufrouant. Un vrai tableau Renaissance. Elle s'arrêta devant Malko, puis tournoya sur elle-même, ce qui lui permit de remarquer que le tissu, avant de s'évaser, moulait étroitement la cambrure de sa superbe croupe dans laquelle il se déversait depuis tant d'années.

— Tu aimes ?

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Malko, stupéfait par cette apparition matinale.

— Tiens, regarde !

Elle lui tendit un carton d'invitation qu'il lut. Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge était convié à une grande soirée costumée dans le château des Saint-Brice, à Amboise, en France, afin de commémorer le cinq centième anniversaire de la venue de Léonard de Vinci en ces lieux. Festivités et bals étaient prévus. Tous les invités *devaient* être costumés. Il leva les yeux. Alexandra le fixait, l'air coquin.

— *J'ai l'impression d'être une autre femme, dit-elle, soudain émoustillée.*

Quelque chose brûlait dans ses yeux et ses lèvres semblaient d'un coup avoir gonflé. Malko s'approcha, ému à son tour. Son regard plongea dans le décolleté où les seins, poussés en avant par un balconnet pourpre, attiraient la main de l'honnête homme comme le miel attire les mouches. Il les caressa doucement et Alexandra lui adressa un regard trouble.

— Salaud ! fit-elle. Je suis sûre que tu as déjà l'impression de me tromper.

— C'est un peu cela, avoua Malko.

Il pinça la pointe d'un sein et elle gémit. Appuyée à la boiserie, elle le laissa farfouiller sous la grande robe, remonter le long des jambes gainées de bas marron glacé et trouver la peau nue des cuisses. Au-dessus, il n'y avait plus rien... Quand les doigts effleurèrent sa toison, elle murmura à l'oreille de Malko.

— Je ne mettrai rien ce soir-là. Comme ça, si j'ai affaire à un cavalier un peu audacieux, il pourra me baiser debout contre un arbre du parc. Ça doit être délicieux. En plus, tu sais, à cette époque, les hommes portaient des hauts-de-chausses très ajustés. Au moins, on pouvait voir à l'avance ce qu'on allait se mettre dans le corps. Et choisir...

— Salope ! soupira Malko, une main enfouie entre ses cuisses.

Elle était en plein fantasme et le miel coulait d'elle comme de l'eau. Mais il était presque impossible de remonter cette énorme traîne. Le peignoir en velours noir de Malko s'ouvrit, révélant son émoi. Alexandra eut un sourire gourmand.

— Apparemment, tu aimes bien les bals costumés. Mais tu ne vas

pas pouvoir me baiser...

Elle le narguait derrière sa cuirasse. Il la retourna, la plaquant contre la boiserie, cherchant la fermeture de la robe qui descendait très bas sur ses fesses. Alexandra s'amusait à les balancer langoureusement pour l'exciter encore plus. Agacé, il la prit par la main et la traîna jusqu'au grand canapé dessiné spécialement par Claude Dalle pour se fondre dans le mobilier ancien de la bibliothèque, recouvert de soie et de velours frappé, où il la jeta. Comme son visage se trouvait à la bonne hauteur, il écarta son slip et son membre jaillit comme un ressort, lui giflant la bouche.

Alexandra recula vivement, avec un sourire ironique.

— À cette époque, cela ne se faisait pas...

Frustré, Malko la renversa en arrière, fourrageant la corolle marron, jusqu'à ne plus voir le visage d'Alexandra. Bientôt, il eut, en face de lui, deux longues jambes gainées de nylon montant très haut sur les cuisses et le ventre offert avec sa toison blonde. Le temps de tomber à genoux sur la moquette, il plongea dans le sexe de sa maîtresse avec un grognement de soulagement.

Alexandra gémit, humide de rosée, croisant ses longues jambes dans le dos de Malko, étouffant sous les épaisseurs de soie.

Ce dernier se retira. Il avait l'impression de violer une inconnue et cela l'excitait encore davantage. Cette fois, c'est Alexandra qui se retrouva à genoux, accotée au divan, les mains crispées sur la soie écarlate. Malko derrière elle. Il contempla de longues secondes la croupe somptueuse, qui émergeait du fouillis de tissu, toujours aussi ferme, puis, sans hésiter se guida là où il avait envie d'aller. Alexandra poussa un hurlement.

— Non, pas comme ça !

Malko appuyait déjà de toutes ses forces sur l'ouverture de ses reins. Dieu sait s'il l'avait souvent sodomisée, mais, chaque fois, c'était le même éblouissement... Alexandra luttait, serrant ses muscles secrets et il dut peser de tout son poids pour s'engouffrer d'un coup dans l'étroite ouverture. Sans se soucier de la porte ouverte.

— Arrête, tu me déchires, supplia Alexandra.

— Ça t'apprendra, dit Malko, à la Renaissance, peut-être qu'on ne pratiquait pas la fellation, mais les femmes bien nées offraient volontiers leurs fesses à leurs amants.

La tenant solidement aux hanches, il se mit à la défoncer, se jetant sur elle avec violence jusqu'à ce qu'il explose en une seconde sublime. Alexandra se releva, le maquillage détruit, les nattes de travers et rabattit sa longue robe, remettant ses seins en place.

— Tu as intérêt à ne pas me laisser seule, à cette soirée, avertit-elle. Ce que tu viens de me faire m'a beaucoup excitée. Je recommencerais volontiers, même avec plusieurs partenaires.

* *

*

Une légère brume de chaleur enveloppait l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle. Il n'était encore que sept heures trente du matin et le Boeing 747 en provenance de New York venait de se poser pile à l'heure et roulait maintenant vers l'aérogare. Derrière les baies vitrées dominant la piste, un homme en costume clair regardait l'appareil approcher, l'estomac serré. Farid Badr était bien parti de Vienne pour Larnaca modifiant ses plans à la suite de l'incident de Berchtesgaden, mais pour revenir à Paris via Le Caire, sous un nom différent. Évidemment, il ne pouvait modifier ni sa taille, ni son nez. Mais son passeport – faux évidemment – était à toute épreuve...

Il se retourna, cherchant à déceler un danger possible. Son rôle se bornait à une escorte passive. Un de ses complices amenait de New York dans sa valise les quarante *krytrons* qui manquaient. Il se rendrait dans un hôtel retenu à l'avance et, là, Farid Badr en prendrait livraison dans des conditions de sécurité optima. Il savait que les deux agents de la CIA qui les avaient suivis à Berchtesgaden avaient été liquidés et, donc, que les Américains avaient perdu sa trace. D'autre part, il avait pris le maximum de précautions pour que le FBI et la CIA ne puissent « pister » les *krytrons*. Le fait qu'ils aient pu sortir des États-Unis était rassurant... Il regarda le 747 approcher. Encore un peu de patience.

* *

*

L'inspecteur divisionnaire Paul Bouvier de la DST alluma sa troisième gauloise de la journée. L'uniforme d'employé de l'aérogare lui allait parfaitement, bien qu'il soit emprunté. Dessous, il dissimulait un 357 Magnum Manurhin, redoutable revolver. Deux autres de ses collègues, habillés en bagagistes, attendaient avec lui sur le tarmac en dessous du hall d'arrivée. Bouvier et les deux autres étaient chargés de suivre à vue la valise contenant les *krytrons*, jusqu'à ce qu'elle passe sur le tapis roulant. Ensuite une seconde équipe prendrait le relais, rejoignant les gens du FBI qui voyageaient avec le suspect convoyant les détonateurs nucléaires. Sauf contrordre, rien ne devait filtrer de cette surveillance. Il fallait savoir à qui le convoyeur – un Tunisien voyageant sous le nom de Ahmed Farouk – allait les remettre. Cinq voitures et deux motos étaient prévues pour la filature éventuelle. Ils avaient aussi pensé au cas où le suspect reprendrait immédiatement un avion. Deux policiers de la PAF surveillaient les ordinateurs des

différentes compagnies à qui le nom du suspect avait été communiqué. Un astérisque lumineux indiquerait la direction à suivre...

Paul Bouvier bâilla, il avait faim et les croissants du bar étaient infects. Dire qu'on était au pays de la gastronomie...

Enfin, dans une demi-heure, au plus tard, il pourrait se restaurer.

* *

*

Chris Jones s'étira, et jeta un coup d'œil critique à son voisin, Milton Brabeck, en train de renouer une cravate à fleurs d'un goût douteux...

— T'es pas beau quand t'es pas rasé, remarqua-t-il.

Milton Brabeck lui expédia un regard furieux.

— Toi, t'as l'air de sortir d'une essoreuse.

Il regarda avec méfiance par le hublot les bâtiments tristounets en ciment gris.

— Tu crois que l'eau est saine ici ?

Chris Jones haussa les épaules, fataliste.

— Y aura toujours du Coca... Remarque s'ils le fabriquent ici, il est peut-être pollué.

— Il paraît qu'il y a des *Mac Donald* partout, maintenant, avança Milton, plein d'espoir. On ne mourra pas de faim.

À eux deux, Milton et Chris, anciens du Secret Service, et maintenant force de frappe de la CIA, avaient la puissance de feu d'un porte-avions d'escorte et une absence totale de scrupules en ce qui concernait les ennemis des États-Unis. Légèrement à droite de Gengis Khan, ils considéraient tout ce qui n'était pas le Middle West pur et dur comme un pays de perdition. Chris Jones ne traversait New York qu'en se bouchant le nez... Quant au reste du monde, c'était une zone dangereuse, infestée de microbes, de miasmes, de bacilles, de virus où un Américain normal ne devait se risquer qu'avec une combinaison d'astronaute... La moindre gorgée d'eau européenne leur tordait les tripes pour plusieurs jours et le mot « ris de veau » sonnait à leurs oreilles comme une obscénité.

— Les vrais hommes ne mangent pas les intestins, affirmait Chris, péremptoire.

Ce dernier remit discrètement son Beretta 92 automatique dans son holster. Équipé d'un viseur laser, c'était une arme redoutable. Il avait encore un petit Colt « Cobra » accroché à la cheville et des chargeurs un peu partout. Milton Brabeck était resté fidèle à un monstre : le 357 Magnum fabriqué par Colt avec un canon de quatre pouces.

Dieu merci, le commandant de bord n'avait pas été averti qu'ils gardaient leur artillerie avec la complicité des services de sécurité

new-yorkais. Même sans armes, ils étaient encore redoutables, avec des avant-bras comme des jambons de Virginie, et les cent quatre-vingt-dix centimètres de muscles et d'os super-entraînés.

— Tu crois qu'on va enfin pouvoir se payer cet enfoiré ? demanda Chris à voix basse.

Il désignait un Arabe fluet et moustachu en train d'arracher son attaché-case du rack. L'homme qu'ils avaient pris en charge à New York. Si on les avait laissés faire, quelques minutes d'interrogatoire musclé auraient fait gagner bien du temps...

Chris Jones se leva et son crâne heurta le plafond. Terrifiée, sa voisine, une vieille dame, regardait ses mains épaisses comme des battoirs à linge. Il lui adressa un sourire complice.

— *Careful, mam'*(12). Ces « frenchies » sont des cochons...

Elle devait avoir dans les soixante-dix ans et le regarda, ébahie... Les passagers commençaient à sortir. Chris et Milton se dépêchèrent, repoussant dans les travées ceux qui voulaient les éloigner de leur « cible ». Curieusement, personne ne protesta. Au moment d'arriver à la passerelle, Milton tapa dans le dos de Chris et lança devant l'hôtesse.

— Tiens, tu as oublié ton *Penthouse* !

Chris Jones devint rouge comme une pivoine et bredouilla une injure en repoussant le magazine. Dès qu'ils furent engagés dans la passerelle, il interpella Milton d'un ton furibond.

— Tu te rends compte de l'image que tu donnes de moi ! Où as-tu trouvé ce truc ?

— C'est notre enculé qui le lisait, fit suavement Milton Brabeck. Tu devrais le garder pour les planques. Quoique, ici, ce ne sont pas les petites qui manquent.

— Il y a aussi le sida, compléta Chris Jones, sinistre.

Débouchant dans l'aérogare, ils regardèrent autour d'eux, cherchant leurs collègues français pour se faire dédouaner leurs flingues ; détendus. Pour une fois, c'était un boulot peinard avec de belles notes de frais.

* *

*

Le déchargement des bagages du 747 en provenance de New York avait commencé dès que l'appareil s'était immobilisé en face de l'aérogare, avant même que les passagers ne commencent à emprunter le couloir d'accès, collé à la porte avant droite de l'appareil.

L'inspecteur divisionnaire Paul Bouvier, appuyé à un fourgon, regardait les bagagistes sortir les containers de la soute, puis les amener en face du tapis roulant, d'où les valises montaient vers la

salle des bagages. Beaucoup de Noirs et de Maghrébins : ce n'était pas un travail très rémunérateur... Non loin de lui, ses deux collègues, en bagagistes, faisaient semblant de pousser un chariot, tournant autour de l'appareil. Les trois hommes étaient armés et sur leurs gardes. Difficile de communiquer avec le bruit, et leurs walkie-talkies étaient brouillés par les émissions radio de la tour de contrôle.

Les valises commençaient à monter lentement, disparaissant dans la trappe. Les trois policiers avaient reçu une description précise de celle qui les intéressait : une Samsonite bleue avec des roulettes. Le FBI avait discrètement collé dessus, au départ de New York, une bande de plastique rouge en travers afin de faciliter la tâche des policiers français.

Dix minutes s'écoulèrent. Les bagages disparaissaient régulièrement sur le tapis roulant. Paul Bouvier bâilla. Il en avait ras-le-bol de ce genre de tâche passive : c'étaient ses collègues d'en haut qui allaient s'amuser. Soudain, son attention fut attirée par un bagagiste barbu, visiblement nord-africain. Vêtu d'une combinaison blanche, il triait les bagages en regardant leurs étiquettes, afin de mettre de côté ceux qui étaient en correspondance. Un petit tas qui s'amoncelait sur un chariot.

Paul Bouvier se tendit soudain. La Samsonite bleue venait de surgir du chariot. Presque aussitôt, le manutentionnaire s'en empara et la mit à part, avec celles qui repartaient en correspondance. Paul Bouvier recula derrière un pilier et sortit l'antenne de son walkie-talkie : c'était une information capitale à transmettre à ses collègues. Tandis qu'il essayait d'établir la liaison, troublée par des parasites, il surveillait le bagage du coin de l'œil, une voix lui parvint, au milieu des crachotements.

— Ici Papa Leader ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Nom de Dieu !

Paul Bouvier n'en croyait pas ses yeux. Le bagagiste barbu venait de prendre la Samsonite et s'éloignait avec !

— Bouvier, Bouvier ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Le contrôleur en oubliait le code. L'inspecteur divisionnaire cria dans l'appareil :

— Incident ! Incident ! Un bagagiste s'est emparé de l'objet. Demande assistance.

Il écrasa l'antenne pour la faire rentrer, remit l'appareil dans sa poche et se rua en direction du bagagiste. Celui-ci longea le bâtiment de l'aérogare sans se presser, traînant la valise. Spectacle habituel dans un aéroport. Paul Bouvier se retourna, aperçut ses deux collègues qui n'avaient rien remarqué et hurla dans leur direction.

— Venez ! Venez !

Un 727 était en train de se garer et le grondement de ses réacteurs

couvrit largement sa voix. Tout en courant, il se mit à gesticuler. Enfin, les deux hommes l'aperçurent, démarrant aussitôt pour le rejoindre.

Il atteignit le bagagiste trois mètres plus loin, crochant dans son épaule pour le forcer à stopper. L'homme se retourna ; Bouvier aperçut une barbe fournie, deux yeux très noirs, un faciès émacié et dur, des dents qui se chevauchaient.

Hurlant de toute la force de ses poumons, il vociféra, montrant la valise.

— Qu'est-ce que tu fous avec ça ?

Le bagagiste ne répondit pas. D'un violent coup de tête, il brisa le nez de l'inspecteur divisionnaire et se mit à courir avec sa valise. Paul Bouvier assommé, ivre de douleur, demeura quelques instants immobile, le sang dégoulinant de son nez, puis se lança à la poursuite de son agresseur. C'est à peine s'il remarqua un fourgon portant le sigle de la TWA arrêté un peu plus loin, au pied d'une passerelle.

Le bagagiste courait dans sa direction. Un homme émergea soudain de la cabine. Calmement, il visa le policier qui courait avec un gros pistolet prolongé par un silencieux. La dernière vision de Paul Bouvier fut ce petit trou noir et le visage calme et implacable de l'inconnu. Il n'eut même pas le temps de prendre son arme de service. Un choc à la tête. Il s'arrêta, tituba, porta la main à son front mais ne put achever son geste. Un second projectile venait de lui traverser la gorge, lui déchirant la trachée artère. Sa vue se brouilla, il ouvrit la bouche pour crier, vomit un jet de sang et tomba à genoux, puis s'étendit de tout son long sur le ventre.

Le bagagiste avait déjà fait le tour du fourgon et jeté à la volée la Samsonite à l'intérieur.

Il revenait vers l'avant quand les deux autres policiers de la DST surgirent en courant ; ils n'avaient pas entendu les détonations, étouffées par le silencieux et le bruit des réacteurs, mais avaient vu tomber leur collègue. Le premier, un jeune de vingt-quatre ans, arracha son pistolet de son holster tout en courant, tandis que l'autre luttait avec la courroie de sécurité qu'il avait oublié de déboucler. C'était la première fois en sept ans qu'il se servait de son arme. Le premier eut le temps d'appuyer sur la détente avant de recevoir une balle dans l'œil droit. Calme comme au champ de tir, l'inconnu de la fourgonnette visa de nouveau et son second projectile arracha une partie du maxillaire du policier. Ce dernier était déjà mort et tomba en boule à quelques mètres de la camionnette.

— Nom de Dieu de merde, merde, merde, merde.

Le troisième policier de la DST s'était arrêté pour dégager son arme. Horrifié, il vit le tueur l'ajuster soigneusement. Il n'entendit pas la détonation, mais eut l'impression qu'on lui donnait un énorme coup

sur la tête. Il ne sut jamais qu'une balle blindée venait de lui arracher un morceau de boîte crânienne avec un peu de cerveau. Le visage inondé de sang, il tomba en tournant sur lui-même, la main encore crispée sur la crosse de son arme qui n'avait pas servi.

Toujours aussi calme, le tueur rentra dans le fourgon blanc qui démarra aussitôt, s'éloignant en direction des pistes.

* *

*

Farid Badr guettait son complice. Il le vit franchir les guichets de l'immigration, le cœur battant, et se diriger vers les bagages. De la terrasse surélevée où il se trouvait, le Libanais avait une vue excellente. Il commença à observer tous les gens présents, cherchant à détecter une présence policière. Plusieurs personnes attendaient en sa compagnie.

Une femme le bouscula légèrement et il se retourna. La terreur se répandit en lui à la vitesse d'une déflagration nucléaire. Son regard photographia deux mains croisées, levées à la hauteur du visage comme pour prier, ornées de plusieurs bagues. Quelque chose qui ressemblait à un stylo dont on aurait ôté l'embout était serré entre les doigts, avec le trou noir dirigé contre le Libanais. Derrière, il aperçut, un peu flous, deux yeux noirs maquillés de bleu, de minces sourcils et des cheveux noirs.

— Non !

Pouf. La légère détonation se perdit dans le brouhaha. Farid Badr rejeta la tête en arrière, éprouva une douleur fulgurante à l'œil droit et son cerveau, transpercé par le projectile de 6.35, cessa de fonctionner...

La femme décroisa paisiblement les mains, laissant tomber à terre le stylo-pistolet, et se détourna, s'éloignant sans se presser. Personne ne s'aperçut tout de suite que le Libanais était tombé à terre. Lorsqu'un de ses voisins se pencha sur lui, la meurtrière s'était depuis longtemps perdue dans la foule...

* *

*

— *God damn it !*

Chris Jones jura entre ses dents. Des rubans rouges renforcés par un cordon de CRS isolaient la scène du triple meurtre où des marques à la craie détouraient les trois cadavres. Les gens de l'Identité judiciaire travaillaient déjà d'arrache-pied. L'un d'eux se rapprocha du directeur de la PAF (13).

— On a retrouvé les douilles ! précisa-t-il. Du 9mm parabellum, fabriqué en Tchécoslovaquie. Il n'a tiré que six fois, toujours dans la tête. Un sacré professionnel... Ils n'ont pas eu une chance. D'après les témoins, l'arme pourrait être un Skorpio tchèque.

Une voiture avec un gyrophare déboucha en faisant hurler sa sirène et stoppa. Il en sortit le directeur de la Police nationale accompagné de son chef de cabinet. Il alla s'incliner devant les cadavres puis se fit expliquer les événements.

— Le fourgon TWA ? Vous avez fait des recherches ? interrogea-t-il aussitôt.

— On l'a retrouvé, précisa le Commissaire divisionnaire chargé de l'aéroport. À deux kilomètres d'ici, le long du grillage d'enceinte. Abandonné. Il avait été volé ce matin.

— Et ses occupants ?

— Disparus. Des complices les attendaient sûrement de l'autre côté. Personne n'a rien vu.

Le représentant du FBI attaché à l'ambassade américaine à Paris traduisait pour Chris Jones et Milton Brabeck au fur et à mesure. Les visages des trois Américains étaient plutôt sombres. Comme ratage, c'était pas mal. Les quarante *krytrons* étaient dans la nature et trois morts de plus s'ajoutaient aux deux de Berchtesgaden...

— Nous tenons le convoyeur, précisa le représentant de la PAF.

— Qui est-ce ?

— Un Tunisien, dont nous n'avons pas encore la véritable identité. Il voyageait avec un passeport iranien. Le consulat d'Iran prétend qu'il s'agit d'un faux, mais il paraît authentique.

— Vous l'avez interrogé ?

— Succinctement. Il dit ignorer le contenu de la valise. Il pensait qu'il s'agissait de drogue. Il a reçu dix mille dollars pour le transport. Il les a encore en liquide sur lui.

— Que devait-il faire de la valise ?

— La remettre à Farid Badr qui devait le contacter à l'hôtel *Concorde*.

Chris Jones secoua la tête. Farid Badr ne contacterait plus personne. Avec une balle dans la tête, on avait du mal à parler et à bouger.

— Pouvons-nous le voir ? demanda le représentant du FBI.

— Bien sûr.

Le petit convoi officiel remonta l'escalier extérieur menant à la passerelle. On commençait à enlever les trois cadavres des policiers. Milton Brabeck secoua la tête et glissa à l'oreille de Chris Jones.

— Si on avait été en bas, ces trois types seraient encore vivants.

— T'en sais rien ! répliqua le second « gorille ». Ces types avaient tendu un piège vachement sophistiqué. Si ça se trouve, il y avait un

autre gars en couverture qui n'est pas intervenu...

Il n'avait pas fini de parler qu'un CRS arriva en courant, un attaché-case à la main.

— Nous avons trouvé ceci près de l'avion, posé sur le sol, annonçait-il.

Le Divisionnaire regarda l'objet et l'ouvrit, imprudemment d'ailleurs. Le petit groupe resta médusé d'horreur. À l'intérieur, il y avait un pistolet-mitrailleur MP 5 équipé d'un silencieux, fixé par des attaches. L'extrémité du canon correspondait à un trou sur le côté. Un ressort sur la poignée commandait le tir... Un tueur inconnu s'en était débarrassé sans s'en être servi...

— Tu as vu ! soupira Milton. Si on avait été en bas, nous serions à côté des trois autres... On n'aurait même pas eu le temps d'attraper le sida.

Chris Jones ne sourit même pas. Ils atteignirent la terrasse isolée de la foule. Un policier avait fouillé Farid Badr sans rien trouver dans ses poches, sauf une clef du *Concorde*... Il tendit au Directeur général de la Police une sorte de stylo.

— Voilà l'arme du crime.

Le représentant du FBI l'examina aussi. C'était très simple. Un stylo un peu ventru dont on aurait ôté le bout. Il le dévissa et la douille de cuivre apparut. Du 6,35. Il suffisait de tirer une tige et il était armé. En appuyant sur l'agrafe de ce faux stylo, on déclenchait le percuteur. Un seul coup pratiquement sans recul. Tiré à bout portant, cela suffisait. Comme disent les Israéliens, il ne faut pas un obus de 155 pour tuer un homme.

— C'est fabriqué au Pakistan, commenta l'agent du FBI. Aucun numéro, aucune chance de remonter la piste. Il y en a des milliers en circulation.

Le silence retomba. Le commando chargé de récupérer les *krytrons* avait bien travaillé, éliminant toute piste possible. L'homme mort qui se trouvait à leurs pieds détenait le secret de l'opération. Le comparse entre les mains de la police française ne leur en apprendrait pas plus.

Le représentant du FBI tira Chris Jones par la manche.

— Allons à l'ambassade. Je crois qu'on a un certain nombre de télex à envoyer. Ça va gueuler à Whashington.

Les deux « gorilles » le suivirent, la tête basse, persuadés d'avoir démérité. Ils auraient presque préféré être morts.

CHAPITRE V

Le colonel Ephraïm Neguav était blême de rage. Officier de liaison du Mossad attaché à la CIA, il avait été convoqué à Langley à huit heures du matin pour un briefing impromptu, suite aux événements de Roissy. À cause du décalage horaire – il était deux heures du matin à Washington lorsque l'attaque avait eu lieu –, une enquête avait déjà eu le temps d'être lancée, ce qui ne semblait pas le calmer. Il n'y avait que cinq personnes dans le bureau de Jeff Miller, Deputy Director de la *Company*. Lui-même, le Directeur des Opérations, un représentant du FBI et un de la Maison-Blanche.

L'officier israélien tourna le regard froid de ses yeux gris sur le haut fonctionnaire de la CIA et dit d'une voix cinglante.

— Je suis obligé de constater, messieurs, qu'à cause d'une série d'imprudences de vos deux Agences, quarante détonateurs nucléaires sont en possession d'individus liés très vraisemblablement à nos pires ennemis.

Visé, le représentant du FBI protesta aussitôt.

— En aucun cas, il n'y a eu imprudence. La collaboration entre nos services et la police française a été parfaite.

— Il y a eu quatre morts, répliqua l'Israélien. C'était de la folie de laisser partir ces *krytrons*.

— C'était aussi la seule façon de savoir *qui* les voulait, remarqua d'une voix douce le Directeur adjoint de la CIA. Ce qui s'est passé était imprévisible.

— Vous le savez, aujourd'hui, qui les voulait ?

Un ange passa, des bombes accrochées sous les ailes. Le Directeur des Opérations rompit le silence qui commençait à devenir pesant.

— Nous avons identifié deux passeports utilisés par les Services iraniens, remarqua-t-il. Or, l'Iran est encore très loin de pouvoir se doter d'armes nucléaires. Par contre, il est proche du Pakistan. Ce sont les Indiens qui devraient s'inquiéter, pas vous.

L'officier du Mossad faillit grimper au mur.

— Ce n'est pas vous qui allez me dire si nous devons nous inquiéter ou non ! aboya-t-il. Ce n'est pas vous qui risquez de prendre un projectile nucléaire sur votre pays ! Vous ne savez pas que le Pakistan et la Libye coopèrent dans beaucoup de domaines ? Et que la Libye est le pays le plus acharné à nous détruire, avec l'Irak ? Sans parler de la Syrie.

— La Syrie est hors de cause, trancha le représentant de la Maison-Blanche. Nous venons de recevoir des assurances formelles de Damas. Ils ne s'amuseraient pas à ce petit jeu en ce moment.

Depuis quelques mois, Hafez El Assad, le président syrien, lâché financièrement par l'Arabie Saoudite, faisait les yeux doux aux États-Unis pour obtenir des crédits. La Syrie avait même mis en sourdine quelques groupes terroristes qu'elle abritait.

— Tous les Arabes mentent ! écuma l'Israélien. Vous savez très bien que les Syriens sont impliqués dans l'attentat de Lockerbie. Pourquoi vous obstinez-vous à tourner la tête de l'autre côté ?

— Nous n'avons aucune preuve, fit platement le Directeur des Opérations.

Le silence retomba. Tous avaient hâte que ce meeting se termine. Dehors un soleil radieux éclairait les arbres du parc de Langley. Le bureau insonorisé ne laissait filtrer aucun bruit. Un voyant rouge s'alluma sur le bureau de Jeff Miller, qui appuya aussitôt sur l'ouverture de la porte donnant sur le bureau de sa secrétaire. Celle-ci pénétra dans la pièce, salua d'un signe de tête et déposa sur le bureau une chemise rouge vif barrée de la mention « COSMIC. EYES ONLY ».

Jeff Miller l'ouvrit et prit connaissance du message. Lorsqu'il releva la tête, ses traits n'avaient pas bougé, mais sa voix était visiblement altérée.

— Il s'agit d'un message du Ministre de la Défense du Pakistan. En ce moment il est dix-huit heures à Rawalpindi. Il a procédé à une enquête approfondie dans ses Services et apporte une réponse absolument négative à notre question : il n'a en cours aucune opération concernant des *krytrons*.

Le colonel Neguav haussa les épaules et murmura entre ses dents : « bullshit ». Jeff Miller fit comme s'il n'avait pas entendu et enchaîna :

— Je le crois. Les Pakistanais savent que nous suspendrions notre aide économique pour une histoire semblable. Ils n'ignorent pas non plus que nous avons les moyens de savoir s'ils mentent ou non. Donc, je suis certain qu'ils disent la vérité.

Toute l'aide pour l'Afghanistan transitait par le Pakistan et les officiers intégristes commandant les Services pakistanais avaient des contacts étroits avec la CIA. Surtout depuis l'assassinat du Président Zia.

Le silence retomba. Les quatre hommes étaient certains que Jeff Miller ne s'engageait pas à la légère sur un sujet aussi grave. S'il disait être sûr des Pakistanais, c'est qu'il en était sûr. Le colonel Neguav connaissait les règles du jeu. Dès qu'il s'agissait de prolifération nucléaire, les Américains ne plaisantaient pas.

— La police française a-t-elle découvert qui a tué Farid Badr ? demanda-t-il.

— Non, dut avouer Jeff Miller. D'après les témoins, il semble que ce soit une femme de type oriental. Les recherches pour la retrouver ont été vaines.

— Et pourquoi l'a-t-on tué ? insista l'Israélien.

C'est encore Jeff Miller qui répondit :

Ce n'est qu'une hypothèse... Ceux qui se sont emparés de ces *krytrons* ont voulu éliminer toute possibilité de remonter jusqu'à eux. Farid Badr les connaissait. Ils ont pensé qu'il pouvait tomber entre nos mains ou celles des Français et parler. Je ne vois pas d'autre explication. Il n'était pas armé et ne s'attendait pas à être attaqué. Mais cela ne nous donne aucune indication sur les commanditaires de toute cette opération.

Le colonel Neguav eut un soupir excédé.

OK ! admit-il. Ce ne sont pas les Pakistanais. Ni les Syriens. Ni les Iraniens. Il reste le diable, les Libyens ou les Irakiens. C'est encore plus grave. Parce que nous avons affaire à des fous furieux.

Cette fois le silence fut de plomb. Il n'y avait rien à répondre. Les méthodes utilisées supposaient des moyens importants. Donc un grand Service, pas un groupuscule terroriste capable de mettre une bombe dans un avion. Et là, c'était grave. Car cela révélait une faute de tous les services occidentaux, y compris le Mossad. Ceux-ci entretenaient à grands frais une armada d'informateurs destinés justement à leur fournir ce genre de renseignement. Le Directeur Adjoint de la CIA récapitula le mémo, qu'il avait réclamé une heure plus tôt, sur les pays capables de construire une arme nucléaire dans des délais assez brefs. Au premier rang, le Pakistan. Ensuite l'Irak et, très loin derrière, la Libye.

Le colonel israélien consulta son gros chrono, un souvenir de son passé de baroudeur.

Je dois appeler Jérusalem et prévenir mon gouvernement, annonça-t-il. Il s'agit d'une affaire mettant en péril la sécurité de mon pays. Nous allons prendre les choses en main. Je pense que vous ne tarderez pas à recevoir une protestation officielle.

Dès que nous aurons du nouveau, promet Jeff Miller, vous le saurez en même temps que nous.

L'Israélien ne put claquer la porte à cause des épais bourrelets de cuir, mais l'intention y était... Dès qu'il fut parti, les quatre hommes allumèrent chacun une cigarette, avec un ensemble touchant, puis se versèrent du café. La tension était tombée d'un cran. Le représentant du FBI qui rompit le silence se jeta à l'eau.

— Que pensez-vous de la situation, Mister Miller ?

L'homme de la Maison-Blanche répondit à sa place.

— Nous sommes dans un cas de figure extrêmement grave, dit-il. Maintenant qu'Israël n'a plus peur des Soviétiques, ce vieux fou de Shamir est capable de vitrifier *préventivement* ses voisins arabes si nous ne retrouvons pas dare-dare ces fichus *krytrons*.

« Enfin une solution au problème du Moyen-Orient », pensa le

Directeur des Opérations qui était plutôt anti-arabe. Avec ce qu'on savait de Saddam Hussein, Israël n'attendrait pas les événements sans réagir.

La secrétaire entra de nouveau avec des papiers, que Jeff Miller examina rapidement. Il tourna la tête vers le Directeur des Opérations.

— Messieurs Jones et Brabeck demandent des instructions. Leur mission à Paris est terminée...

Un ange passa, drapé dans un suaire. En dépit de leur dévouement, les deux « gorilles » ne pouvaient pas suivre Farid Badr là où il se trouvait maintenant.

— Nous répondrons d'ici une heure, dit le Directeur des Opérations. Il faut être prudent. Il y a déjà six morts dans cette affaire, et nous n'avons aucune idée de l'identité des coupables. Je viens de recevoir un rapport de la Station de Vienne. Il semble que Malko Linge ait commencé à suivre un embryon de piste, une call-girl mêlée à l'incident de Berchtesgaden.

— Cela ne m'étonne pas du prince Malko, remarqua suavement le Directeur Adjoint. Vous m'auriez dit qu'il s'intéressait à un mineur de fond, c'eût été plus étonnant.

— Ne faites pas de mauvais esprit, protesta le Directeur des Opérations. Si nous avons beaucoup de chefs de mission de sa trempe la *Company* se porterait mieux... Étant donné ce qui est déjà arrivé, j'ai bien envie de lui envoyer Jones et Brabeck. Puisqu'ils sont déjà en Europe.

— Accordé ! fit Jeff Miller. Il faut que nous obtenions un résultat. Coûte que coûte. Les Israéliens vont faire jouer leur lobby et ça va être l'horreur...

— Et nous ? protesta le représentant du FBI. On va se faire traîner dans la boue. Dites-moi, les Iraniens ne collaborent bien sûr pas avec l'Irak, mais est-ce qu'il est pensable qu'ils agissent pour le compte des Libyens ?

— Pas impossible, conclut le Directeur des Opérations, mais peu probable. Hélas, nous avons très peu de sources de ce côté. J'ai pourtant activé tous les agents susceptibles de nous apporter un peu de lumière sur cette affaire. On doit me rappeler de Beyrouth aujourd'hui. J'ai alerté aussi le roi du Maroc et surtout les Algériens. Ceux-ci ont déjà répondu : ils ne sont au courant de rien. Si c'étaient les Libyens, je pense qu'ils le sauraient.

Jeff Miller consulta sa montre.

— Messieurs, j'ai un meeting avec des membres du Congrès. Bien entendu, cette affaire doit demeurer secrète le plus longtemps possible. Le président va entrer dans une colère noire si cela sort dans la presse.

Le représentant du FBI secoua la tête avec résignation.

— Vous pouvez faire confiance aux Israéliens ! Ils vont se mettre à couiner dans tous les coins.

Jeff Miller enfournait ses papiers dans sa serviette. Il se tourna vers le Directeur des Opérations.

— Mettez la pression maxima sur la Station de Vienne. Il semble certain que la piste de cette call-girl soit la seule dont nous disposions.

* *

*

Le jeune duc de Wittenberg avait un rire sot et haut perché qui exaspérait Malko. Ce n'était hélas pas le moment de le lui faire remarquer... Installé dans la bibliothèque du château de Liezen, à côté du plateau de son petit déjeuner, Malko bavardait aimablement avec le jeune homme qu'il avait appelé un peu plus tôt. Apparemment, la pulpeuse Pamela Balzer ne lui avait pas parlé du somptueux bouquet de roses envoyé par Malko après l'accident...

La silhouette légèrement voûtée d'Elko Krisantem apparut à la porte de la bibliothèque, faisant signe à son maître que l'heure passait.

Malko devait aller à l'aéroport de Schwechat accueillir Chris Jones et Milton Brabeck qui arrivaient de Paris. Il devait bien ça à une amitié de longue date. Il décida d'abréger.

— Cher ami, proposa-t-il, que diriez-vous de venir passer le prochain week-end à Liezen avec la dame de votre choix ? Ou même plusieurs dames...

Il ne risquait rien : le jeune aristocrate autrichien était désespérément fidèle à Pamela Balzer. Le rire aigrelet du petit duc éclata désagréablement dans le récepteur, vrillant les tympanes de Malko.

— *Ach !* Toujours coquin. Vous savez bien que je suis amoureux. J'aurais accepté avec grand plaisir mais nous allons en France ce week-end.

Ah bon ? À Paris ?

Non, chez les Saint-Brice. Ils organisent un bal costumé. Toute l'Europe y sera. C'est à Amboise, à deux cents kilomètres de Paris. Je vais me déguiser en page...

— Vous serez superbe, affirma Malko très sérieusement. Nous nous y verrons peut-être. J'hésitais encore à m'y rendre, mais puisque vous y allez...

À peine eut-il raccroché que Malko se rua sur la cheminée où s'entassaient les invitations. Il dénicha celle concernant le fameux bal masqué et la relut. Il avait autant envie de se déguiser que de faire du deltaplane... Seulement, les appels de la station de la CIA de Vienne se succédaient, de plus en plus pressants. L'enquête sur la call-girl avait

commencé presque comme une mondanité, mais il réalisait maintenant que Pamela Balzer était l'unique piste permettant de remonter aux meurtriers de Berchtesgaden et aux voleurs de *krytrons*. Seulement, pour avancer, il était obligé de procéder très, très doucement. Tout en sachant que chaque minute comptait.

Il fut interrompu dans ses pensées par l'entrée d'Alexandra. Somptueuse dans son tailleur de cuir rouge.

— Je sors, dit-elle sobrement, puisque tu vas t'amuser avec tes singes miteux...

Elle ne portait pas les « gorilles » dans son cœur.

— Où vas-tu ?

— Déjeuner à Vienne.

— Avec un homme ?

— Tu m'as déjà vue déjeuner avec une femme...

— Dans cette tenue ?

Glissant la main le long de sa cuisse, il venait de se rendre compte qu'elle ne portait rien sous son tailleur. Alexandra lui adressa un sourire provocant.

— Tous les hommes ne sont pas aussi audacieux que toi, *Lieblieh* ! Et même si j'en fais bander quelques-uns, tu devrais être fier. Je te promets de bien me tenir. Enfin presque.

— Tu es une merveilleuse salope !

Il se souvenait d'une fois où elle avait vampé un hobereau en visite à Liezen, avec une grande économie de moyens. Alexandra assise en face de lui, le dominant légèrement, s'était contentée d'ouvrir légèrement les jambes en le regardant droit dans les yeux, lui permettant de se régaler de la vue de ses cuisses, des bas, et de ce qu'il y avait au-dessus. Le malheureux avait mis six mois à s'en remettre et avait envoyé assez de fleurs à Alexandra pour lui permettre d'ouvrir une boutique...

Elko Krisantem apparut à la porte de la bibliothèque.

— Un téléphone pour vous, *Sie Hoheit*.

Malko prit l'écouteur. La voix sucrée et sensuelle de Mandy Brown La Salope lui caressa aussitôt agréablement le tympan.

— Maaalko ! Tu m'as appelée ? Hier matin, j'étais allée jouer au golf ! C'est très amusant et c'est plein d'hommes sportifs, musclés, un régala. Tu joues au golf ?

— Non, dit Malko.

Alexandra se pencha et tapota la touche « haut-parleur » avec un rictus sardonique. Juste à temps pour que la voix langoureuse de Mandy Brown éclate dans la pièce.

— Tu as raison au fond. Moi aussi, je préfère baiser. Surtout avec toi. Tu te souviens à Brunei... Quand j'y pense je suis encore toute trempée. Et à Abu Dhabi, dans la Rolls pendant que ce Khalid se

faisait décapiter. Je crois que je n'ai jamais autant joui de ma vie...

Malko avait l'impression que le ciel lui tombait sur la tête par petits morceaux. Il croisa le regard d'Alexandra : celui d'une panthère prête à déchiqueter sa proie. Il voulut lui ôter la main du téléphone, mais elle lutta silencieusement et finit par enfoncer de toutes ses forces ses dents dans la main de Malko. Celui-ci poussa un cri auquel répondit le roucoulement langoureux de Mandy Brown.

— Tu jouis déjà ! Attends, j'ai à peine eu le temps de me caresser. Tu sais que je suis dans mon grand lit avec des draps de soie rose. Comme ça glisse, j'ai fait coudre des étriers pour s'accrocher les pieds. On baise encore mieux.

— Qui est cette pouffiasse ? hurla Alexandra assez fort pour que Mandy Brown entende.

Un ange passa et s'enfuit à tire-d'aile, le silence se prolongea quelques secondes, puis la jeune Américaine demanda d'une voix dangereusement calme.

— Je n'ai pas entendu le mot « pouffiasse » par hasard ? Tu es avec ta femme de chambre, *honey* ?

Malko crut qu'Alexandra allait arracher le fil du téléphone. Penchée sur le combiné, elle hurla.

— J'ai dit « pouffiasse » et j'aurais pu ajouter pute. Et c'est encore trop gentil.

— *Is that so*(14) ?

Mandy Brown avait même réussi à attraper l'accent d'Oxford. Conservant un calme olympien et vipérin, elle enchaîna aussitôt.

— Malko chéri, ta bonne est vraiment trop vulgaire. Ce n'est pas parce que j'adore avoir ta grosse queue au fond de ma petite chatte qu'elle peut se permettre de me parler sur ce ton.

— Sale petite pute ! hurla Alexandra, en arrachant le fil du téléphone.

Ses yeux flamboyaient. D'un coup d'escarpin bien ajusté, elle pulvérisa un vase chinois de l'époque Ming. Le coup suivant était destiné à écraser les parties vitales de Malko, qui réussit à l'éviter. Le pied de la jeune femme heurta le bois d'un fauteuil Régence et elle recula avec un hurlement de douleur.

— Salaud ! En plus, tu me fais mal !

La mauvaise foi, à ce niveau, méritait largement une médaille d'or.

— Calme-toi ! essaya de plaider Malko, Mandy plaisantait. Elle te faisait marcher. Nous ne...

Plantée en face de lui, Alexandra rugit.

— Eh bien moi, je ne vais pas te faire marcher ! Je vais me faire baiser par tous ceux qui voudront de moi aujourd'hui. Et je déjeune avec cinq hommes qui me font tous la cour.

Elle sortit de la bibliothèque en claquant si fort la porte qu'un vase

de cristal bascula et se brisa. Quelques instants plus tard, Malko entendit le moteur de la Volkswagen démarrer rageusement. La tornade s'éloignait. Contournant les débris de porcelaine, il alla décrocher le téléphone de l'entrée. Mandy Brown était toujours au bout du fil.

— Tu as eu des problèmes avec ta bonne ? demanda-t-elle avec une candeur hypocrite.

— Mandy, fit Malko, je savais que tu étais une horrible salope, mais-là, tu t'es surpassée... Ce n'était pas la bonne, mais Alexandra. Et...

— Elle n'était pas bonne avant de baiser avec toi ?

Sa voix avait la froideur du marbre. Visiblement, elle prenait son pied. Sentant que Malko était de mauvaise humeur, elle demanda d'une voix redevenue merveilleusement douce :

— À propos, pourquoi m'appelais-tu ?

Il y avait un zeste de méfiance dans sa voix. Chaque fois que Malko avait fait appel à elle, c'était pour la plonger dans des histoires plutôt glauques où, sans son don inouï pour la survie, elle aurait laissé sa peau. Alors qu'elle s'en sortait avec quelques millions de dollars. Il n'était évidemment pas question de lui expliquer qu'à travers elle, Malko espérait remonter à des gens qui avaient déjà assassiné six personnes.

— Pour t'emmener à un bal costumé, annonça Malko.

Il avait d'abord projeté d'inviter Mandy Brown à Liezen. Il fallait quelqu'un pour tirer les vers du nez à Pamela. Mandy, une fois briefée, serait parfaite... Maintenant, ça devenait plus compliqué.

Un ange plana longuement dans la pièce.

— Un bal... quoi ? demanda Mandy Brown prise à contre-pied.

— Déguisé, si tu veux.

— Comme le Muppet show ! s'exclama Mandy Brown, ravie.

Elle n'allait jamais au cinéma, ne connaissant que la télé.

— Pas vraiment, dit Malko. C'est en costumes d'époque.

— Quelle époque ?

— Renaissance.

— C'est une époque, ça ?

— Il paraît, et c'est très joli pour les femmes. Tu seras superbe !

— C'est chez toi, avec ta panthère ?

— Non, pas vraiment, corrigea-t-il. Chez des amis en France.

— En France ! s'exclama Mandy. J'y suis jamais allée. Il paraît que c'est plein de vignes et que les mecs te sautent dessus en mangeant des grands morceaux de pain. C'est tous des cochons.

— Mandy, corrigea Malko, tu éveilles chez tous les hommes le goret qui sommeille en eux.

— C'est vrai ?

Elle ronronnait.

— Alors, tu viens ?

Le silence se prolongea tellement qu'il crut la communication interrompue. Jusqu'à ce que Mandy Brown demande d'une voix chargée à ras bord de méfiance.

— Dis-moi, ton bal costumé, ça cache quoi ? La dernière fois, tu m'as fait faire le tour du monde pour me faire rencontrer une bande de dégénérés qui marchaient tout juste sur leurs pattes de derrière.

— Ne sois pas raciste, corrigea gentiment Malko. Le prince Mahmoud a été charmant avec toi.

— C'est vrai, reconnut Mandy, il me défonceait comme un marteau-piqueur avec son énorme truc, mais c'est quand même un chimpanzé. Alors, tu me dis la vérité ? Où est le loup ?

— Il n'y a pas de loup, affirma Malko. J'avais envie de te revoir. Je pensais aller à ce bal avec Alexandra et toi, mais je crois que nous ne serons que tous les deux.

— Tu pensais mal ! coupa sèchement Mandy Brown. Jamais je n'aurais été avec cette bonniche... D'ailleurs ton truc en costume, ça me fait gerber. C'est trop compliqué. Si tu veux me voir, viens à Londres, on baisera tout le week-end.

— Viens, insista Malko ; il y aura toute l'aristocratie européenne, les plus vieilles familles.

— C'est vrai, demanda Mandy d'une toute petite voix, tu ne vas pas m'entraîner encore dans un coup fourré ?

Elle était comme une midinette. Dès qu'on parlait de Bottin mondain, elle fondait. C'était son talon d'Achille.

— Je te présenterai à tous les nobles célibataires du continent, continua Malko.

Mandy Brown émit un gros soupir.

— Bon, tu vas encore me baiser ! De toute façon, j'avais un problème pour le week-end : j'avais promis à deux mecs de le passer avec eux. Comme ça, je me brouille avec les deux. On se rejoint où ?

— À Paris, proposa Malko. Je vais arranger cela.

— C'est chouette de m'inviter. Je vais m'acheter un truc Renaissance. J'espère qu'ils ont ça, ici, soupira Mandy Brown. Je croyais que tu m'avais oubliée.

— On ne peut pas t'oublier, assura Malko. À propos, il y aura quelqu'un que tu connais peut-être, là-bas.

— Ah bon, qui ?

— Une certaine Pamela Balzer.

— Connais pas.

— Tu l'as peut-être rencontrée quand elle s'appelait Pamela Singh...

Mandy Brown eut un rugissement joyeux.

— Pamela ! C'est pas vrai ! Tu la connais ?

— Un peu. Pourquoi ?

— C'est un sacré numéro ! Quand elle a débarqué à Londres, elle avait juste une culotte et pas un rond. Elle se faisait passer pour star du cinéma indien. Elle n'avait jamais tourné que dans des pornos, mais elle avait un cul inouï, une gueule superbe avec ses grands yeux noirs et l'air d'une sainte-nitouche. Plus des dents qui traînaient par terre... En un rien de temps, elle connaissait tout Londres. On s'est rencontrées et elle a voulu me piquer mon mec. Comme j'en avais rien à foutre, ça m'a amusée et nous sommes devenues copines. Mais c'est une dure, qui en a bavé. Elle hait les hommes. Il faut dire qu'elle a dû en avaler des kilomètres de bites...

Parfois, Mandy Brown avait la fraîcheur candide d'un charretier.

— Tu es restée bien avec elle ? Ça ne te gêne pas de la voir. Parce qu'elle est avec un de mes amis.

— Pas du tout ! On aura plein de trucs à se raconter.

Quand Malko raccrocha, il buvait du petit lait. Avec un peu de chance, il allait faire progresser son enquête. Il serait plus facile d'expliquer à Mandy Brown de vive voix ce qu'il attendait vraiment d'elle... Le verrou Pamela Balzer débloqué, ils avaient une chance de progresser rapidement. C'était l'ironie du sort de penser que la plus grande agence de renseignements du monde était suspendue aux humeurs de deux « créatures », et que leur papotage risquait de changer la face du monde.

Il avait juste le temps d'aller récupérer les deux « gorilles » et d'annoncer à Jack Ferguson la bonne nouvelle.

* *

*

— *Sie Hoheit*, je crois qu'il y a une voiture qui nous suit, annonça Elko Krisantem.

La Rolls bleue roulait sur la partie rectiligne de la route qui longe l'aéroport de Schwechat ; à gauche, il y avait le terrain, à droite, des champs de betteraves. Malko se retourna et vit une BMW grise derrière eux. Il y avait deux hommes à bord, et la voiture ne portait pas de plaque à l'avant, ce qui arrivait parfois en Autriche.

— Il y a longtemps qu'ils sont là ? demanda Malko, plus intrigué qu'inquiet.

— Je ne sais pas, avoua le Turc. Je n'avais pas fait attention.

Discrètement, il farfouilla dans le vide-poches central et en sortit son vieux parabellum Astra qui ne quittait jamais la voiture. Bien graissé, il l'entretenait avec amour. Il y avait une balle dans le canon et un chargeur plein.

Elko le coinça entre le siège et le vide-poches, la crosse en l'air. En une fraction de seconde, il pouvait l'attraper.

La voiture se rapprochait. Malko, l'observant, aperçut le clignotant : elle se préparait à les doubler. Rassuré, il se rejeta en arrière et lança à Krisantem :

— Vous êtes trop nerveux, Elko ! Ils ne nous suivaient pas.

La BMW arrivait à leur hauteur. Il y eut soudain une série de claquements secs et la glace arrière gauche de la Rolls vola en éclats sous les impacts de plusieurs projectiles.

Si Malko était resté penché vers Elko Krisantem, il était criblé de balles. Il avança la tête un petit peu et aperçut un homme au visage dissimulé par une cagoule avec un pistolet-mitrailleur Skorpion. Le chauffeur de la BMW ajustait sa vitesse sur celle de la Rolls, de façon à ce que le tireur tienne Malko dans sa ligne de mire. Ce dernier ne disposait d'aucun espace pour reculer. Il sentit sa colonne vertébrale se liquéfier. Le tueur allait lâcher sa rafale d'une seconde à l'autre.

CHAPITRE VI

Le bras d'Elko Krisantem se détendit comme un fouet, prolongé par l'Astra, jaillissant par la glace baissée de la portière avant de la Rolls. Le Turc n'avait pas le temps de viser. Il tira au jugé, vit le pare-brise de l'autre voiture devenir opaque et la BMW disparut de son champ de vision. Dans le rétroviseur, il la regarda zigzaguer pour s'arrêter sur le bas-côté de la route. Impossible de savoir si le chauffeur avait été touché ou si c'était à cause du pare-brise.

— Recule ! cria Malko.

Le Turc enclencha la marche arrière de la Silver Spirit, rempli d'une joie sincère. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était pas servi de son Astra ! Malko aperçut, à travers la lunette arrière, un homme qui bondissait à terre. Encagoulé, un pistolet-mitrailleur au poing. Krisantem le vit en même temps et écrasa le frein. L'Astra n'était pas de taille et Malko avait laissé son pistolet extra-plat à Liezen.

D'autres voitures se rapprochaient dans les deux sens. La BMW effectua un brusque demi-tour, l'homme descendu à terre y remonta et elle repartit dans la direction opposée.

Krisantem tentait, lui aussi, de faire demi-tour. Seulement, la Rolls était plus longue et il dut s'y prendre à deux fois. Lorsqu'il fonça, la BMW avait déjà pas mal d'avance. Pied au plancher, il s'acharna, profitant de la ligne droite...

Lancée à près de deux cents à l'heure, la Silver Spirit tanguait légèrement et un virage se rapprochait. Elko effleura le frein, la BMW allait disparaître. Malko eut le temps de lire une partie de la plaque d'immatriculation : W 432...

— Arrêtez ! dit-il à Elko, c'est inutile.

Sur une route sinueuse, la BMW les sèmerait facilement. De toute façon, avec le numéro, il pourrait faire quelque chose. Il se demandait pourquoi on avait voulu le tuer et ne voyait qu'une seule raison : Pamela Balzer. Se pouvait-il que ses mystérieux adversaires frappent *avant* même qu'il ait « tamponné » la jeune femme ? Avec cet incident, il était trop tard pour aller à Schwechat. Il retrouverait Chris et Milton à l'ambassade américaine.

* *

*

— Chris !

Le « gorille » venait d'ouvrir la porte du bureau du chef de station,

un large sourire sur son visage d'habitude peu expressif. Derrière lui, Malko aperçut la silhouette massive de Milton Brabeck. Comme d'habitude, le « gorille » lui broya les phalanges, lui arrachant un cri. Il avait oublié la chevalière. L'Américain retira vivement sa main.

— C'est vrai, j'oubliais ce putain de truc. Il y a que les gonzesses qui portent des bagues.

Jack Ferguson eut un sourire indulgent.

— Ils n'ont pas changé. Mais ils m'ont dit beaucoup de bien de vous.

Au fond, les deux « gorilles » adoraient Malko. Ce dernier serra avec précaution la main de Milton Brabeck et annonça :

— Elko est en bas, si vous avez envie de le voir.

— Elko ! firent-ils d'une seule voix. Et comment !

Ils étaient déjà hors du bureau. Ils s'étaient tous connus à Istanbul, il y avait bien longtemps et, après des débuts difficiles, leur amitié ne s'était jamais démentie (15).

— À propos, quelle est leur mission ici ? demanda Malko au chef de station dès qu'ils furent seuls.

— Ils n'avaient plus rien à faire à Paris, expliqua Jack Ferguson. La police française n'a pu retrouver aucune trace du commando qui a volé les *krytrons*. Farid Badr mort, il n'y a plus que cette Pamela Balzer qui puisse nous mener à ceux qui tirent les ficelles de cette affaire. Après ce qui est arrivé à Heidi et John, un peu de « baby-sitting » ne vous fera pas de mal.

— Vous ne croyez pas si bien dire, fit Malko. La portière arrière gauche de ma Rolls est fichue.

Il raconta ce qui venait de se passer à côté de Schwechat. Le chef de station l'écoutait pensivement.

— C'est quand même bizarre, conclut-il. Cet attentat ne peut être lié aux *krytrons*, qui sont dans la nature et probablement en sécurité. En vous supprimant, on veut simplement vous empêcher d'entrer en contact avec Pamela Balzer. Or, vous n'avez encore rien fait...

— Cela suppose donc, continua Malko, qu'elle a parlé de l'accrochage de la Volvo avec ma Rolls à ses amis et que ceux-ci ont immédiatement compris. Soit ils me connaissent, soit ils sont très forts...

Jack Ferguson alluma une cigarette.

— Ce n'est pas tout, enchaîna-t-il. J'ai de la peine à croire qu'un Service soit prêt à vous tuer, simplement pour qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à eux. On saura de toute façon un jour qui était le commanditaire de Farid Badr. Je me demande si cette Pamela Balzer n'est pas en possession d'une information capitale qu'elle pourrait nous livrer. Sans même s'en rendre compte.

— Vous devez avoir raison, dit Malko.

L'Américain hocha la tête :

— Dans ce cas, il faut plus que jamais la « tamponner ». Vous ne pouvez pas imaginer la pression que Langley met sur moi... rien que pour ces foutus *krytrons*. Alors, s'il y a autre chose... La Maison-Blanche a l'ambassade d'Israël sur le dos toute la journée. Bien entendu, ils se déchargent sur Langley qui m'appelle pour me demander où j'en suis...

» Alors, où en êtes-vous ?

— Je vais vous le dire, promit Malko, mais auparavant, on pourrait peut-être tenter de retrouver cette BMW. Je possède une partie du numéro.

Jack Ferguson transmet le numéro à sa secrétaire en lui demandant d'appeler leur correspondant dans la police autrichienne. Dès qu'il eut terminé, Malko entreprit de lui raconter son « montage » avec Mandy Brown et le bal costumé. L'Américain ne parut pas goûter le sel de la situation outre mesure. Évidemment, ce n'était pas classique.

— C'est vraiment sérieux votre truc ? interrogea-t-il. Cela me paraît un peu léger.

— Mandy Brown ferait parler un mort, expliqua Malko. Et elle connaît Pamela. Elles ont tourné dans le même milieu à Londres. Elles vont se raconter leurs petites histoires. Parmi ses clients, Pamela en a de dangereux. Ce sont eux qui sont derrière tout cela. Elle va en parler à Mandy. Et vous savez que, par les moyens classiques, nous ne tirerons rien de cette fille. En plus, comme elle choisit bien ses amants, elle a des protections politiques.

— OK, admit Jack Ferguson, j'espère que vous obtiendrez un résultat. Tous nos moyens sont derrière vous.

J'en aurai besoin, dit Malko. Il y a déjà six morts, je n'aimerai pas être le septième. Mais en ce qui concerne les *krytrons*, j'ai l'impression qu'ils sont déjà loin.

— Si nous identifions ceux qui les ont volés, il y aura un moyen de pression diplomatique, dit l'Américain, et cela fera un os à jeter aux *schlomos*...

La secrétaire frappa et déposa sur le bureau un papier. Jack en prit connaissance et leva la tête avec une expression étonnée.

— Il existe une BMW grise, immatriculée W432 850. Elle appartient à la délégation irakienne de l'OPEP...

Malko remarqua suavement.

— C'est la seconde fois que l'on parle de l'OPEP. Bien que vous vous obstiniez à jurer que ce sont les Iraniens...

Je ne comprends plus rien, bougonna le chef de station. Ce n'est peut-être pas la même voiture.

— Elko l'a touchée au pare-brise, remarqua Malko, ça laisse des traces. On pourrait aller vérifier.

Les bâtiments de l'OPEP se trouvaient dans UNO-City(16), sur l'île coincée entre le Vieux Danube et le Nouveau Danube, sorte de canal parallèle au fleuve. En face, sur Wagramerstrasse se trouvait un parking de six étages, réservé aux fonctionnaires de cet organisme, plein d'une centaine de voitures.

Malko, escorté de Chris et de Milton, prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage et ils commencèrent leur exploration.

Regardez, dit Malko, cela va être facile.

Chaque parking était numéroté avec l'immatriculation du véhicule correspondant. Au troisième étage, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient. Malko eut un petit choc au cœur en revoyant la plaque de la BMW grise qui était parquée au milieu des autres véhicules. Il avança dans la travée pour examiner la BMW. Rien, pas la moindre éraflure de peinture.

— Hé ! fit soudain Chris Jones qui regardait l'avant, vous avez vu qu'elle n'a plus de pare-brise, cette tire.

C'était tellement énorme que Malko ne l'avait pas remarqué. Il passa la main à l'intérieur. Effectivement, le pare-brise avait disparu ! Soigneusement enlevé. On distinguait encore quelques morceaux de glace sécurit dans la gaine de caoutchouc. Mais au premier regard, la voiture semblait normale, d'autant que le pare-brise faisait face au mur.

— C'est celle-là ! dit Malko.

Il ouvrit la boîte à gants et en tira les papiers du véhicule. Celui-ci était immatriculé au nom de la Délégation permanente de la République irakienne auprès de l'OPEP. Il remit en place les documents.

— Nous ne trouverons rien de plus ici, fit-il. Mais il faut que vous restiez en planque pour voir qui va s'en servir. Ils ne peuvent pas la laisser dans cet état...

— Ça commence, soupira Chris Jones !

Pour la première fois, ils avaient un indice tangible autre que Pamela Balzer. Milton Brabeck murmura.

— Si ce sont les mêmes qu'à Roissy, il va y avoir du sang sur les murs.

Chris et Milton se garèrent en vue de l'entrée du parking dans Wagramerstrasse et Malko héla un taxi : la chasse était vraiment commencée.

Ibrahim Kamel transpirait dans une cabine de la poste centrale de Vienne. Il avait beau parler arabe en langage codé, son interlocuteur était sûrement sur écoute. Seulement, il n'avait pas le choix. Après avoir décrit son attaque ratée, il attendit l'habituelle bordée de reproches et la subit sans coup férir. Ensuite, il demanda humblement :

— Quels sont les ordres maintenant ?

À l'autre bout du fil, Tarik Hamadi réfléchissait ferme. Jusque-là, grâce à la férocité de ses réactions, la situation était verrouillée. Cependant, la partie européenne de l'opération *Osirak* ne serait bouclée qu'une dizaine de jours plus tard. Durant ce laps de temps, il était encore vulnérable à une contre-attaque de ses ennemis israéliens et américains. Déjà, l'incident de Roissy avait déclenché pas mal de vagues. Il en était fier et avait déjà reçu les félicitations codées du chef de l'État irakien. Ses Services avaient fait d'une pierre trois coups : récupérer – ce qui était le plus important – les *krytrons*, à la barbe des Américains et des Français, éliminer la seule personne qui connaissait le mécanisme de l'affaire et aurait pu parler. Enfin, économiser cinq millions de dollars qui devaient être versés à Farid Badr. Il avait utilisé pour l'éliminer une des exécutrices travaillant pour la cellule la plus secrète de ses services, celle chargée de l'élimination des ennemis personnels de Saddam Hussein. Tout cela l'incitait à une certaine indulgence envers Ibrahim Kamel qui avait merveilleusement organisé l'attaque de Roissy grâce à leur base parisienne.

Celui-ci attendait patiemment la décision de son chef.

— Fais disparaître la voiture, ordonna ce dernier. Tout de suite.

— Et pour elle ?

Elle, c'était Pamela Balzer. Ibrahim Kamel n'en avait rien à faire. Il l'aurait bien sautée, mais c'était la maîtresse occasionnelle de son chef direct. Donc intouchable.

Tarik Hamadi ne répondit pas immédiatement. Pamela Balzer n'avait jusque-là jamais été mêlée à ses opérations. Quand il venait à Vienne, il la « chartait » pour un temps plus ou moins long. Lorsque le général Saadoun Chaker avait séjourné dans la capitale autrichienne, Pamela avait été utilisée avec une de ses copines, car le patron des Services Spéciaux irakiens aimait bien les plaisirs sophistiqués. Il réalisait maintenant avoir commis une imprudence mortelle en la mettant en contact avec Georges Bear, l'autre filière de l'opération *Osirak*. Aujourd'hui, Tarik Hamadi se mordait les doigts de lui avoir offert ce jouet. Car Pamela était la seule personne à savoir qu'il existait un lien étroit entre Georges Bear et Tarik Hamadi. Cette simple information, si elle filtrait, pouvait déclencher une catastrophe.

Donc, Pamela représentait un risque potentiel énorme pour l'opération *Osirak*. D'un autre côté, elle n'avait aucune raison de le trahir. D'autant que le prêt de sa Volvo à Ibrahim la rendait complice d'un meurtre. En plus, Tarik lui envoyait beaucoup de clients. Seulement, elle pouvait, *sans s'en rendre compte*, livrer la précieuse information qu'elle détenait. Puisqu'il savait par Pamela elle-même qu'elle avait été « tamponnée » par un agent notoire de la CIA.

— Alors ? demanda Ibrahim qui transpirait à grosses gouttes dans sa cabine.

Tarik Hamadi prit sa décision en une fraction de seconde.

— Liquide-la, dit-il. Le plus vite possible et discrètement. Ensuite, tu iras te reposer à Bagdad quelque temps. Tu commences à être trop connu par ici.

Ibrahim Kamel remercia chaleureusement. Il aurait préféré aller se reposer à Paris, mais on ne discute pas les ordres de son chef. Il raccrocha et quitta la poste, pensif.

Comment liquider discrètement Pamela Balzer ? Sans se l'avouer, il espérait bien se payer sur la bête avant de la tuer. Comme avec Heidi Ried. C'étaient quand même des moments bien agréables. Il regagna la Ford Escort où l'attendait son ami Selim qu'il mit au courant.

— On va agir ce soir, annonça-t-il. Tu m'accompagneras. Je monterai seul.

Aucun problème, Pamela Balzer le connaissait et il lui transmettait souvent des messages de son chef. Elle ne se méfierait pas. Seul, il pourrait se payer quelques moments agréables avec elle avant de la tuer. Personne n'en saurait jamais rien. Au contraire, cela permettrait de déguiser son exécution en crime de sadique.

* *

*

— Ils ont conduit la voiture dans un garage privé, annonça Chris Jones. Une autre les suivait. Une Ford Escort dont j'ai le numéro.

— Qui conduisait ? demanda Malko.

Un type petit, aussi large que haut, avec une grosse moustache. Plutôt chauve et enfouraillé. Ça se devinait sous sa veste.

Malko nota le numéro. Il était en train de déjeuner au restaurant du *Sacher*. Seul. Se demandant si Alexandra allait mettre ses menaces à exécution.

— Très bien, dit-il. Rejoignez-moi à l'ambassade, après le déjeuner.

* *

*

— Je n'en reviens pas, avoua le chef de station de la CIA. Et je ne suis pas le seul. J'ai envoyé un rapport à Langley concernant l'implication des Services irakiens dans cette affaire et ils me croient tout juste. Pourtant, il n'y a plus aucun doute.

— Vous en savez plus sur eux ?

— Nous sommes en train de chercher. Leur centre nerveux se trouve à Genève. Ils sont très bien implantés à Londres, Paris et Bruxelles, également. Mais leurs réseaux sont discrets : il ne s'agit pas de terrorisme, seulement de marchés d'armes et d'exécutions d'opposants en exil. Ils ont une douzaine de tueurs qui parcourent l'Europe. Nous ignorons malheureusement leur identité.

— Ce sont eux qui ont commis les six meurtres et la tentative contre moi, avança Malko. Et à mon avis, ils s'apprêtent à en commettre un septième.

— Vous ?

— Non. Pamela Balzer.

Jack Ferguson fronça les sourcils.

— Vous croyez vraiment ? Elle travaille avec eux. Pourquoi la liquideraient-ils ?

— Farid Badr aussi travaillait pour eux, fit remarquer Malko. Ils l'ont tout de même liquidé.

— Que suggérez-vous, concernant la menace qui pèserait sur elle ?

— La protéger, répondit Malko. Sans qu'elle s'en doute. De toute façon, elle part après-demain au bal d'Amboise où nous allons aussi. Il peut se produire quelque chose avant. Ensuite, ils ne tenteront plus rien. Chris et Milton peuvent très bien se charger de cette mission. Je sais que demain elle déjeune avec son amant et qu'elle passe ensuite la soirée avec lui. Mais il reste ce soir.

— OK, approuva Jack Ferguson. Donnez vos instructions à Chris et Milton.

La sonnerie sur son bureau se déclencha et il répondit.

— Les voilà, dit-il.

Cinq minutes plus tard, les deux gorilles pénétraient dans le bureau.

— J'ai un nouveau job pour vous, annonça Malko : baby-sitter.

— Pour vous ?

— Non, pour une ravissante créature.

Il leur tendit la photo de Pamela Balzer au bar du Bristol. Avec ses yeux immenses, très écartés, et son nez droit et plat, elle ressemblait vaguement à Jackie Kennedy. Malko expliqua aux deux Américains en quoi consistait leur mission.

— C'est de la protection active ou passive ? demanda Chris.

— Les deux, fit Malko. Si vous la sentez vraiment en danger, vous intervenez. Voilà son adresse. Si elle sort, vous la suivez. Si quelqu'un

de suspect se présente, prévenez-moi. Je serai au *Sacher*, soit au restaurant, soit dans ma chambre.

* *

*

Pamela Balzer était en train de dîner d'une banane et d'une tasse de thé, installée à une superbe table basse composée d'un plateau de verre supporté par deux défenses d'éléphant qu'elle avait commandée à Paris chez Claude Dalle, le décorateur le plus en vogue du moment, lorsque le téléphone sonna. Peu de gens avaient sa ligne et, à cette heure-ci, ce n'était pas un client. Quant à son amant, il était retenu à un dîner de famille. Elle décrocha et fit « allô ».

— Bonsoir, fit la voix d'Ibrahim Kamel. Je vous appelle de la part de Mr Tarik. Il voudrait que je vous dépose quelque chose tout à l'heure. Cela ne vous dérange pas ?

La call-girl n'ouvrait jamais le soir si elle n'était pas prévenue, mais Ibrahim travaillait pour un de ses plus gros clients. Un peu intriguée, elle n'hésita pas à répondre.

— Bien sûr, ne venez pas trop tard, je veux me coucher tôt.

— Je serai là dans une demi-heure, annonça l'Irakien.

* *

*

Malko était en train de terminer son café lorsque le maître d'hôtel l'avertit qu'on le demandait au téléphone. Ce ne pouvait être qu'un des deux « gorilles ». Il se hâta de gagner la cabine capitonnée et prit l'écouteur.

— Allô ?

— C'est Chris !

Le « gorille » semblait très énervé. Depuis deux heures, il planquait Schubert, avec pour seule distraction une minuscule télé Seiko portable, grosse comme trois paquets de cigarettes, posée sur le tableau de bord.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— Un type vient d'entrer dans l'immeuble. Celui qui a conduit la BMW chez le garagiste. Il y en a un autre qui l'attend dehors dans une bagnole. Qu'est-ce qu'on fait ?

Cette visite ne disait rien de bon à Malko.

Le temps d'arriver, les Irakiens auraient dix fois le temps de liquider Pamela. Une intervention directe des deux gorilles risquait de tourner à la confusion. Mais, Pamela Balzer disparue, toute chance de remonter la piste irakienne disparaissait.

- Où êtes-vous ? demanda-t-il.
 - Dans une cabine à trente mètres de l'immeuble.
 - Appelez-moi dans trois minutes.
- Il raccrocha et composa le numéro de Pamela Balzer.

* *

*

Ibrahim Kamel était immobile comme une statue dans l'entrée de l'immeuble, le sas avant les interphones. Essayant de se remettre du choc qu'il venait d'éprouver. Il avait trop d'expérience pour ne pas comprendre que les deux armoires à glace en planque devant l'immeuble étaient soit des policiers, soit des gens comme lui. Tout sauf des amis... Et comment connaissaient-ils ses plans ? C'était diabolique, il n'en avait parlé à personne. Ou bien la call-girl s'était-elle doutée de quelque chose ? Les pensées s'entrechoquaient sous son crâne. À cette heure, impossible de joindre son chef. Le mieux était de différer l'opération, mais cette surveillance ne lui disait rien qui vaille. Si Pamela Balzer tombait entre les mains de la CIA, lui n'avait plus qu'à s'enfuir au bout du monde : il valait encore mieux affronter la police autrichienne... Il tâta machinalement sa poche revolver où il dissimulait son Skorpion, une véritable petite mitrailleuse.

Son outil de travail.

Pour Pamela, il avait pensé utiliser une autre méthode. Plus douce. Et moins bruyante.

Après avoir longuement hésité, il se dit qu'il devait quand même tenter sa chance.

* *

*

Pamela Balzer fut surprise d'entendre une voix inconnue la demander. Elle pensait qu'il s'agissait d'Ibrahim Kamel.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, méfiante.

— Peu importe, répondit l'homme qui lui parlait, la voix déformée par un mouchoir posé sur le récepteur. Je veux juste vous avertir d'un danger. Quelqu'un va venir vous voir dans quelques minutes. Il a l'intention de vous tuer. Ne le laissez pas entrer.

L'inconnu raccrocha avant qu'elle puisse poser une simple question. Au même moment, son interphone couina. Elle alla répondre encore sous le coup de cet étrange coup de fil. Son instinct de fille des rues lui disait qu'il ne s'agissait pas d'une blague. Elle décrocha l'interphone :

— Oui ?

— C'est Ibrahim Kamel.

Pamela laissa s'écouler quelques secondes. Hésitante. Puis, elle prit sa voix la plus douce pour dire.

— Ah, Ibrahim ! Je suis désolée de vous avoir fait venir pour rien. Je me suis déjà couchée, je ne me sens vraiment pas bien et j'attends un médecin. Est-ce que vous pouvez repasser demain ?

— Demain ? Elle sentit le désarroi dans la voix de l'Irakien.

Ce dernier insista gentiment, mais fermement.

— C'est que demain, je serai à l'OPEP, je n'en ai pas pour longtemps...

— De quoi s'agit-il ?

Pris de court, il ne répondit pas tout de suite.

Immédiatement, Pamela Balzer fut certaine que son correspondant mystérieux avait dit la vérité. C'est d'une voix plus cassante qu'elle lança.

— Ibrahim, je ne peux *vraiment* pas vous voir. Demain, si vous voulez. Bonsoir.

Elle raccrocha l'interphone, ferma à double tour, mit sa chaîne et alla chercher dans un secrétaire un petit pistolet Beretta doré à la feuille. Cadeau d'un marchand d'armes qui avait partagé sa vie quelques semaines. C'était un bijou, mais parfaitement capable de tuer un homme. Elle fit monter une balle dans le canon et le posa à côté d'elle. Elle alla ensuite dans la cuisine, fit tomber plusieurs glaçons dans un verre, versa du Cointreau dessus et revint dans la chambre. Au passage elle mit un disque compact des « Gypsies Kings » dans la chaîne Akai et s'allongea, le cœur battant. Ne comprenant pas ce qui lui arrivait. Depuis qu'elle avait quitté le Cachemire, elle avait souvent eu à fuir, pour des raisons diverses, brouillant chaque fois sa piste, se reconstituant un passé. À Vienne, elle avait bien espéré poser son sac.

Pourquoi se retrouvait-elle en danger ?

* *

*

— Cet enfoiré vient de repartir, annonça Chris. Qu'est-ce qu'on fait ? Ils se tirent.

— Laissez faire, dit Malko. Mais restez là.

Il raccrocha et composa de nouveau le numéro de la call-girl. Qui répondit en une fraction de seconde. Pamela était donc vivante. Malko écouta sa respiration quelques secondes et raccrocha. Les autres ne reviendraient pas : elle se méfiait. Maintenant commençait une mortelle lutte contre la montre. Il fallait confesser Pamela Balzer avant que les Irakiens ne la liquident. Car ils allaient sûrement recommencer leur tentative.

CHAPITRE VII

Malko avait beaucoup de mal à faire admettre à Chris Jones que des lunettes de soleil Ray-Ban n'allaient pas avec un jabot de dentelles et un justaucorps... Le « gorille » se regardait dans la glace, furieux et décontenancé. Le déguisement d'époque ne faisait pas partie de la formation du *Secret Service*. Milton Brabeck ricana devant son *alter ego*.

— Je vais faire de chouettes photos de toi. On les épinglera sur le tableau de service à Langley... Quand tu nous emmerderas...

— Ta gueule, fit Chris Jones, résigné. J'attends de voir en quoi tu vas être...

Ils se trouvaient tous chez le plus grand loueur de costumes de Vienne dans Theaterstrasse. Alexandra n'avait réapparu que pour faire ses valises. Ce qui valait peut-être mieux provisoirement : Malko était dans l'obligation absolue de se rendre au bal d'Amboise avec Mandy la Salope. Plus que jamais, il fallait arracher son secret à Pamela Balzer. Personne n'avait plus eu de nouvelles des *krytrons* et Langley continuait à appliquer la pression maxima pour obtenir des résultats.

Pamela Balzer était déjà partie avec Kurt de Wittenberg par la route. Sans que Malko sache ce qui s'était produit exactement la veille au soir. Avait-il été victime de son anxiété ou les Irakiens avaient-ils vraiment voulu tuer Pamela ? Si ces derniers ne faisaient plus confiance à la jeune call-girl, ils n'hésiteraient pas à l'éliminer. Le loueur troubla la réflexion de Malko en lui présentant un superbe costume oriental : un turban doré, une chemise amarante, des pantalons bouffants en fausse panthère, des bottes et une veste de velours noir brodée d'or.

— Soliman le Magnifique, sultan de l'empire ottoman, annonça-t-il.

— Ça me va très bien, dit Malko. Vous n'avez pas un déguisement du même ordre en moins rutilant ?

Le loueur exhuma une tenue de soie jaune avec une large ceinture rouge, un turban et des babouches.

— Voici un jannissaire !

C'était parfait pour Elko Krisantem. Le Turc était du voyage. Avec les Irakiens, deux précautions valaient mieux qu'une. Les essayages reprirent. Finalement, Chris et Milton trouvèrent deux justaucorps en velours noir avec les hauts-de-chausses assortis et de superbes fraises. C'est encore là-dedans qu'ils étaient le moins ridicule... Le problème, c'est qu'ils éclataient dedans...

— Cela ne fait rien, assura le loueur viennois, vous les coudrez sur vous au dernier moment...

Elko Krisantem se regardait dans une glace. Calculant déjà

comment il pourrait dissimuler son Astra dans la large ceinture de son costume. Son turban à aigrette était splendide. Chris et Milton se regardèrent, consternés.

— Si jamais un type veut me photographier, je le tue, annonça Milton Brabeck.

Si la situation n'avait pas été aussi grave, Malko aurait éclaté de rire. Ils emballèrent les costumes et les accessoires puis quittèrent la boutique. Le vol pour Paris quittait Vienne trois heures plus tard. Première tâche : récupérer Mandy Brown à Roissy. Pourvu qu'elle n'ait pas oublié ou changé d'avis. Malko n'avait pas osé la rappeler.

Chris Jones prit Malko à part, avant de monter dans la voiture.

— Vous voulez vraiment qu'on vienne ? souffla-t-il. Il ne se passera rien là-bas.

C'était bien la première fois qu'il renâclait à l'ouvrage. Malko le fixa gravement.

— John Mac Kenzie pensait cela à Berchtesgaden. Les policiers de la DST à Roissy aussi. Nous sommes sur une histoire énorme, dont nous ne savons pratiquement rien. Cette Pamela Balzer est en possession d'une information dont elle ignore, probablement, l'importance. Mais elle est la seule à pouvoir nous la donner. Les autres ne l'oublieront pas.

* *

*

Tarik Hamadi écoutait le récit d'Ibrahim Kamel, de plus en plus perturbé. Ce dernier avait tenté dans la matinée de joindre Pamela Balzer, mais elle l'avait poliment éconduit, lui proposant de passer la voir chez son coiffeur... Évidemment, c'était difficile de l'y liquider... Ensuite, elle partait.

— Elle se doute de quelque chose ? demanda Tarik Hamadi.

— Je n'en sais rien, répondit piteusement Ibrahim. Ça peut être une coïncidence.

— Et l'agent de la CIA ?

— Aucune nouvelle. Il n'est pas dans son château, nous avons téléphoné. Il n'est pas non plus au *Sacher*.

— Bizarre ! conclut Tarik Hamadi.

Cela commençait à faire beaucoup de coïncidences... Les deux hommes qui surveillaient Pamela Balzer appartenaient probablement à la CIA. Mais comment étaient-ils remontés jusqu'à elle ? L'échec d'Ibrahim dans sa liquidation de leur agent avait tout fichu en l'air.

— Elle quitte Vienne ce soir pour trois jours, annonça Ibrahim. Elle va en France pour une grande fête, dans un château, elle me l'a dit. Avec son fiancé.

Une idée jaillit dans le cerveau de Tarik Hamadi. Et pas une idée gaie... Tout devenait clair.

— Téléphonnez immédiatement au château de Liezen, dit-il, et demandez si le prince Linge est déjà parti pour la France. Rappelez-moi aussitôt.

Il raccrocha et attendit. Pas longtemps. La voix d'Ibrahim Kamel était altérée lorsqu'il l'eut de nouveau en ligne.

— On m'a dit qu'il prenait l'avion pour Paris aujourd'hui, annonça-t-il.

Tarik Hamadi sentit le sang se retirer de son visage. C'était la catastrophe, cette fois, plus question de coïncidences.

— Cette chienne va retrouver l'agent de la CIA, dit-il. Débrouillez-vous pour savoir où elle va et liquidez-la, ordonna-t-il. Il faut empêcher qu'elle leur parle. Rappelez-moi dès que c'est fait.

Il raccrocha sans laisser à Ibrahim le temps de répondre.

* *

*

— Holy cow !

Chris Jones échangea un regard avec Milton Brabeck tout aussi stupéfait que lui. Même Malko n'en revenait pas. Une apparition incroyable venait de surgir au milieu des passagers débarquant du vol en provenance de Londres.

Mandy Brown !

Un diadème d'impératrice ceignait ses cheveux blonds, encadrant son visage outrageusement maquillé, en dépit de l'heure matinale. Ses oreilles et son cou étaient ornés d'une parure d'émeraudes qui devait valoir dix mille ans de salaire d'un cadre moyen. Mais c'était surtout sa robe qui était inouïe. Un long fourreau de cuir noir descendant jusqu'au sol qui semblait cousu sur elle. Deux guirlandes de roses rouges en cuir en constituaient le haut, laissant les trois quarts de ses seins à l'air et elle était tellement étroite du bas que Mandy ne pouvait avancer qu'à tout petits pas. Arrivée devant Malko, elle pivota et il découvrit que le cuir noir se resserrait juste en haut des cuisses, moulant une mappemonde sur laquelle on aurait pu poser un verre !

— Tu aimes ? demanda-t-elle. C'est un truc de Jean-Claude Jitrois. Il paraît qu'on s'habillait comme ça à la Renaissance... Le problème, c'est que j'ai du mal à marcher.

Il l'entraîna à l'écart afin d'éviter un viol collectif. Les Britanniques qui débarquaient du vol avaient les yeux hors de la tête. Ils commençaient leurs vacances avant même d'avoir touché le sol français.

Accrochée à son bras, Mandy lui glissa à l'oreille :

— Si tu veux me sauter, faudra attendre que je l'enlève. J'ai rien dessous, sauf mes bas.

Elle prit sa main et la posa sur le cuir en haut des cuisses et il sentit effectivement les serpents des jarretelles. Mandy la Salope avait le sens de l'érotisme. Chris Jones et Milton Brabeck sentaient leur univers basculer. Elle leur sourit, coquine.

— Vous êtes pas déguisés, vous ?

— Viens ! dit Malko.

Elko Krisantem attendait au volant d'une Mercedes 600 de location. Il y avait quand même trois heures de route jusqu'à Amboise. Ils gagnèrent le parking où les « gorilles » récupérèrent la voiture de protection bourrée de costumes et d'armes.

Ils étaient arrivés de Vienne la veille au soir et avaient couché à Paris. En repassant au château de Liezen, Malko avait trouvé un mot très sec d'Alexandra l'avertissant qu'elle partait quelques jours chez des amis. Sans préciser lesquels, évidemment... Comme elle avait vidé la commode où elle entassait ses dessous, le pire était à craindre. À tout hasard, il avait laissé le numéro du château d'Amboise, au cas improbable où elle aurait un regret...

Malko s'installa à l'arrière de la Mercedes avec Mandy Brown qui se tenait très droite à cause du diadème. Elle expédia à Malko une œillade lubrique.

— C'est vachement excitant ce machin de cuir ! Quand j'attendais l'avion, il y a un mec qui est venu se frotter contre moi par-derrrière. J'ai cru qu'il allait percer mon cuir avec son truc...

Elle en était encore tout émue.

Malko posa la main sur une cuisse gainée de cuir et dit de sa voix la plus douce.

— Mandy, il faut maintenant que je t'explique quelque chose.

Mandy Brown sembla parcourue par une décharge électrique. Tournant vers Malko un regard furibond.

— Je me doutais qu'il y avait une arnaque. Tu ne vas pas me parler de cette pute de Pamela ! Tu veux la baiser ou quoi ? Tu n'as pas besoin de moi pour ça...

Il était temps de dissiper un malentendu.

— C'est vrai, dit Malko, je m'intéresse à elle, mais pas pour ce que tu crois...

Mandy Brown poussa un glapissement aigu.

— Arrête cette caisse immédiatement ! Je veux descendre.

Comme il ne bronchait pas, elle attrapa Elko Krisantem par l'épaule et se mit à le secouer comme un prunier. Le Turc se retourna, expédiant à Mandy un regard à faire rentrer n'importe qui sous terre. La jeune Américaine revint alors à Malko, flamboyante de fureur.

— Salaud ! Et moi qui ai marché une fois de plus ! Comme une

conne ! Je pensais que tu m'emmenais pour un week-end d'amoureux. C'est encore un de tes coups tordus.

Brutalement, elle se jeta vers la portière et tenta de l'ouvrir. Malko la rattrapa de justesse et dut la ceinturer pour l'empêcher de se jeter dehors. Ils luttèrent quelques instants et dans la bagarre la croupe moulée de cuir se retrouva tout contre son ventre. Tandis qu'elle continuait à le couvrir d'injures. Impavide, Elko Krisantem gardait l'œil fixé sur la route... La situation n'évoluait plus, mais, peu à peu, Malko, au contact de ce cuir tiède, sentit une sensation agréable monter de ses reins. D'une main, sans se soucier du tombereau d'injures déversées par Mandy, il se mit à caresser une cuisse, suivant la ligne des jarretelles, comme on apprivoise un animal.

Fous-moi la paix, hurla Mandy, je ne veux pas que tu me touches.

De nouveau, elle voulut sauter par la portière et Malko parvint à la refermer. Immédiatement, du volant, Elko Krisantem les verrouilla toutes les quatre... Répit. Il fallait employer les grands moyens.

Mandy restait tassée comme un animal, tournant le dos à Malko. Gentiment, celui-ci s'empara de la fermeture de la robe et tira vers le bas, découvrant le dos de Mandy Brown, la ceinture, à laquelle étaient attachés ses bas, et une bonne partie de sa croupe. Comme elle l'avait précisé, elle ne portait rien sous sa robe. Malko glissa une main entre le cuir et la peau, atteignit ce qu'il cherchait plus bas et commença à faire ce qu'il pouvait pour la calmer. D'abord, il ne se passa rien. Bloquée dans sa position inconfortable, à moitié nue, Mandy Brown subissait passivement en grognant des obscénités.

Malko réalisa que ce modeste hors-d'œuvre ne suffirait pas à la calmer. Il fit glisser les deux épaulettes, faisant retomber le haut de la robe jusqu'aux hanches. Encore un petit effort et le cuir s'enroula à mi-cuisse, découvrant entièrement la croupe de Mandy Brown. Malko se pencha à son oreille :

— Tu te rappelles Abu Dhabi ?

La vue de Mandy à demi déshabillée dans cette position soumise avait achevé de l'enflammer. Il ne fallait pas lui laisser le temps de reprendre ses esprits. Il se cala entre la banquette arrière et le plancher et, en dépit du tangage, parvint à s'enfoncer d'un coup dans le ventre de Mandy, la maintenant par les hanches.

La jeune femme poussa un rugissement.

— Arrête ! Je n'ai pas envie de baiser !

Elko Krisantem avait de plus en plus de mal à garder son regard fixé sur la route.

Malko, bien abuté dans la jeune femme, commença à bouger lentement. À chaque coup de reins, la tête de Mandy heurtait la portière et elle rugissait de fureur. Hélas, les jambes entravées par la robe, elle ne pouvait pas faire grand-chose. Mais c'était diantrement

excitant. Peu à peu, il sentit une houle légère animer le bassin de sa partenaire et comprit que Mandy la Salope était de retour... Elle cessa d'abord de glapir, se contentant de grogner. Puis ses grognements prirent une tonalité différente.

Malko se retenait. Maintenant, il sentait le sexe inondé et brûlant resserré sur le sien et savait, à son rythme respiratoire, que Mandy Brown approchait de l'orgasme. Il fallait tenir jusque-là... Au prix d'une performance acrobatique, il réussit à faufiler quelques doigts dans l'endroit le plus sensible, ce qui déclencha un feulement ravi.

Heureusement, l'autoroute traversait la Beauce et la Mercedes 600 filait tout droit, sans un cahot. Des petites secousses ébranlèrent les hanches de Mandy, elle feula de plus en plus fort pour exploser dans un hurlement de parturiente, les mains crispées sur l'accoudoir. Juste au moment où Malko se déversait en elle... Heureusement que Krisantem était d'une discrétion exemplaire. Malko pria silencieusement saint Georges pour que cette entorse aux bonnes manières ait un résultat positif. La seule personne capable d'extorquer la vérité à Pamela Balzer était Mandy Brown.

Il se rassit sur la banquette, pour se rajuster. Mandy, toujours agenouillée de guingois, se retourna vers lui, le regard encore flou.

— Salaud ! Tu m'as fait jouir. Avec toi, c'est automatique.

Après un bon orgasme, on pouvait lui demander n'importe quoi. Malko prit sa main et la baisa.

— Moi aussi, j'ai merveilleusement joui.

Elle haussa les épaules.

— Tu m'as filé un bas...

En se tortillant, ils parvinrent à remettre la robe en place et les seins de Mandy dans la robe... Congestionnée, encore haletante, elle posa sa tête sur l'épaule de Malko.

— Tu es un salaud, mais je t'aime bien. Alors, balance ton truc maintenant.

— Tu ne vas pas te jeter par la portière.

— Non, si tu promets de me rebaiser là-bas.

— Juré.

— Alors, raconte.

Malko s'exécuta, ne passant sous silence que les six meurtres. Inutile de l'affoler. Et conclut.

— Il faut découvrir qui sont les deux hommes avec qui elle se trouvait au *Bristol*.

Mandy Brown prit une cigarette dans un étui, qui devait peser un kilo d'or sans les diamants, l'alluma, puis dit pensivement.

— Déjà, à Londres, elle connaissait pas mal d'Arabes. Mais elle était très discrète. Je ne vois pas ce qu'elle peut faire dans ton histoire. Mais si elle sait quelque chose, elle me le dira.

— Ne lui parle surtout pas de moi.

— Elle va nous voir ensemble...

— Non, dès l'arrivée, nous nous séparerons. Il y a quatre cents personnes et il fera nuit. C'est toi qui viendras me retrouver dès que tu sauras quelque chose.

— OK.

Mandy ramassa son diadème tombé à terre dans la bagarre et le remit sur sa tête, se regardant dans la glace de l'accoudoir.

— La prochaine fois, dit-elle, tu me baiseras avec ce truc sur la tête, ça m'excite. J'ai l'impression d'être Catherine de Russie. Il paraît que c'était une grande salope.

* *

*

Ibrahim Kamel donna un brusque coup de frein. Une fois de plus, il venait de prendre le mauvais embranchement. Depuis vingt-quatre heures, il vivait un cauchemar. Il lui avait fallu des trésors de ruse pour apprendre où se rendait Pamela Balzer. Ses correspondants parisiens avaient fini par découvrir l'adresse dans un journal. Maintenant, il zigzaguait dans les petites routes de Touraine, son complice Mahmoud à côté de lui, muet comme une carpe. Leurs instructions étaient simples : trouver Pamela Balzer et la liquider immédiatement, quelles que soient les circonstances. Et si l'agent viennois de la CIA se trouvait là aussi, lui faire subir le même sort. Ils n'avaient pas trouvé de costumes pour se déguiser, se contentant d'emporter des vestes blanches de maître d'hôtel. Dans une grande réception, on arrivait toujours à se faufiler...

— Tu crois qu'on va trouver ? demanda Mahmoud.

— Bien sûr, si tu arrives à lire cette putain de carte.

Il bifurqua vers la Loire. Il n'était plus qu'à une vingtaine de kilomètres de son objectif. Après l'action, ils devaient se réfugier à l'ambassade d'Irak à Paris et attendre les ordres.

Tarik Hamadi était tellement nerveux qu'il avait exigé qu'on lui téléphone toutes les deux heures. Ce qui n'arrangeait pas les choses.

* *

*

Médusés, Chris Jones et Milton Brabeck contemplaient l'arrivée de Léonard de Vinci dans un superbe hélicoptère blanc. Le gros Bell oscillait au-dessus de la pelouse du château, descendant lentement vers le sol, où l'attendaient des cavaliers en costume d'époque.

— C'est dingue ! murmura Milton Brabeck. On se croirait à

Hollywood.

Finalement, les deux Américains s'étaient habitués à leurs pourpoints de velours noir se terminant par des hauts-de-chausses moulant des cuisses et des mollets monstrueux. Seuls les fraises et les drôles de bérêts ornés de plumes les gênaient un peu...

La fête des Saint-Brice était somptueuse. Quatre cents invités en costume Renaissance se pressaient autour du château de brique rouge où les héraults équipés de longues trompettes annonçaient les événements de la soirée. Plusieurs bars offraient à boire sur l'esplanade dominant la pelouse où s'ébattaient divers montreurs d'ours, baladins et autres amuseurs.

Les femmes, surtout, étaient magnifiques, avec des robes au décolleté pigeonnant, s'évasant en vastes traînes, des coiffures sophistiquées, des rangs de perles mêlés aux cheveux. Il y avait même une religieuse à l'expression provocante, inhabituelle chez un personnage de sa qualité... Plusieurs prêtres égrillards et même un superbe évêque plus vrai que nature. Plus bas, au fond de la pelouse, les tables étaient dressées en carré avec une simple planche de bois et un couteau : au XVI^e siècle, ni les assiettes, ni l'argenterie n'existaient...

Malko échangea un sourire avec un jeune page blond – une ravissante jeune femme aux cheveux courts avec une culotte bouffante et un balconnet de dentelles – qui buvait, adossée à un coin de mur. Son déguisement à lui, en Soliman le Magnifique était parfait, des bottes au turban. Il avait glissé, sous son pourpoint grenat, son pistolet extra-plat. Elko Krisantem ne le quittait pas d'une semelle. En janissaire de la Sublime Porte, avec un turban moins chatoyant que celui de son maître, la large ceinture dissimulant son Astra, il n'était pas mal non plus. Personne n'avait prêté la moindre attention à l'arrivée des quatre hommes admis grâce à l'invitation de Malko. Ce dernier tourna la tête et aperçut Mandy Brown en train de traverser la pelouse.

Un spectacle... Entravée par sa robe de cuir, elle avançait à tout petits pas, très droite, le diadème vissé sur la tête. Le cuir moulait sa chute de reins d'une façon quasi obscène. Cette masse noire, ronde et cambrée se balançant harmonieusement, éclipsait les plus beaux déguisements, déclenchant des envies de viol sur son passage. L'évêque, abandonnant une noble dame à la tenue plus stricte, se précipita et lui offrit son bras pour gravir la pente herbue.

Son autre main, passée autour de la taille de Mandy, glissa, frôlant la chute de reins. Mandy gloussa et lui jeta un regard allumé. Depuis son arrivée, elle n'avait qu'une idée : regarder sous les pourpoints ce que moulaient les hauts-de-chausses. Arrivée sur l'esplanade entourant le château, elle remercia son évêque d'une oeillette à lui interdire

définitivement le paradis et se mit à parcourir les groupes à la recherche de Pamela Balzer.

Suivie à la trace par le pourpoint marron du propriétaire d'une galerie d'art abstrait, subitement en rut devant cette apparition sulfureuse.

Malko, d'un des buffets où il venait de se faire servir une coupe de Moët, observait Mandy Brown. Quelle joie c'eût été de se trouver à ce bal sans rien d'autre à faire que s'amuser à courtiser les belles déguisées. Ces costumes ajoutaient une note érotique à l'anonymat relatif qu'ils procuraient. Avant l'aube, les frondaisons du parc risquaient d'en voir de belles.

Il regarda autour de lui. Personne ne pouvait soupçonner que cette fête fastueuse abritait une équipe de la CIA en mission. Ni quel était l'enjeu de leur présence. Les six cadavres qui avaient jalonné le début de cette affaire gâchaient à Malko le goût de la fête. Pamela Balzer allait-elle dire ce qu'elle savait à Mandy Brown ?

CHAPITRE VIII

Pamela Balzer ressemblait à une princesse orientale avec son teint mat, ses longs cheveux tressés en nattes avec des perles et ses immenses yeux noirs.

Sa robe de cour, marron au décolleté carré, étranglait sa taille et rebondissait en flots de velours et de dentelles. La plus belle femme de la soirée. Kurt de Wittenberg, avec une fraise et un pourpoint pourpre, avait grande allure. Lorsqu'il aperçut Mandy Brown se diriger vers eux, tous seins dehors, ondulant dans son fourreau de cuir, son cerveau se mit à bouillir.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

Mandy Brown, à part le diadème, n'était guère déguisée, ce qui ne semblait gêner en aucune façon les mâles de la soirée. Son regard humide effleura à peine Wittenberg pour se poser sur Pamela Balzer.

— Pamela ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Pamela Balzer mit quelques secondes à la situer. Puis la mémoire lui revint d'un coup.

— Mandy !

Elles s'embrassèrent comme du bon pain et elle la présenta à son fiancé.

— Marquise Mandy de Hartford. Une vieille amie du temps où je vivais à Londres.

Mandy la Salope avait beau ressembler à une marquise comme une merguez à une tranche de foie gras, Kurt de Wittenberg profita de son baise-main pour plonger sur les seins laitieux à s'enfoncer le nez dedans, se demandant brutalement si Pamela était le bon choix. Celle-ci lui fut aussitôt arrachée par Mandy qui se contenta de lui jeter :

— Excusez-nous, nous avons des tas de choses à nous raconter.

Pamela se laissa faire. Mandy savait beaucoup, beaucoup de choses sur elle. Inutile qu'elle aille donc les raconter à trop de gens. Les deux femmes se mirent à bavarder autour du buffet, après avoir commandé une coupe de Moët et un Cointreau. L'évêque continuait à rôder autour de Mandy, prêt, de toute évidence, à se défroquer au premier prétexte. Quant à l'amateur d'art abstrait, il se demandait comment il pourrait entraîner Mandy hors de cette foule sans avoir recours à une violence déplacée dans cet environnement serein.

— Avec qui es-tu ? demanda Pamela à Mandy Brown, après avoir trempé les lèvres dans son Cointreau.

— Oh, avec un copain que j'ai perdu en route, fit Mandy.

Elle n'avait pas changé. Pamela sourit avec indulgence.

— Et toi ? demanda Mandy. Toujours avec tes Arabes ?

Pamela Balzer tiqua. Voilà le genre de questions qu'elle voulait éviter en public. Ce n'était pas la peine de changer de ville pour être poursuivie par son passé. Comment Mandy Brown s'était-elle introduite dans cette soirée super-mondaine où les invités étaient triés sur le volet ?

— Moi, je crois que je vais me marier, annonça-t-elle. Avec le garçon qui m'accompagne.

Mandy eut une moue curieuse.

— Il est pas mal. Il te tire bien ? Il a du blé ?

— Il a beaucoup, beaucoup d'argent et il baise merveilleusement bien, affirma Pamela.

Mandy se fit remplir de nouveau sa coupe de Moët et lui donna un coup de coude amical.

— Allons, je sais bien ce que tu aimes...

Comme toutes les grandes putes, Pamela était plutôt lesbienne et avait un jour dévoré Mandy de façon très convenable, lui faisant ses confidences au passage. Ça amusait Mandy qui avait toujours préféré les hommes. Pamela se renfroigna et dit de sa vraie voix, vulgaire et cassante :

Arrête tes conneries, veux-tu ?

Mandy Brown se le tint pour dit. Ça faisait toujours un argument au cas où Pamela serait réticente à livrer ses petits secrets. Avec un sourire enjôleur, elle demanda :

— Parle-moi un peu de ta vie. Il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier. Tu as bien d'autres mecs, non...

Pamela Balzer, très droite, lui jeta un regard détaché.

— Pas beaucoup ! Tu sais, Vienne est une petite ville... J'ai gardé quelques copains.

De l'équipe de Londres ?

Certains.

Visiblement, elle était hyper-prudente. Les héraults annonçant le dîner les interrompirent. Gentiment, Pamela proposa :

— Viens te mettre avec nous, si tu ne retrouves pas ton Jules.

* *

*

Tendu par l'angoisse, Malko n'aurait pas pu avaler un petit pois. Ils étaient à table depuis une demi-heure et il avait perdu Mandy de vue, car elle se trouvait de l'autre côté de l'estrade centrale, où avaient lieu diverses attractions d'époque. Pour l'instant, un quatuor composé d'une flûte, d'une viole, d'un tambourin et d'une cornemuse, jouait un vieil air, face à la table du Roi et de Léonard de Vinci... À l'anxiété s'ajoutait la faim. On ne leur avait encore pratiquement rien servi... À

part quelques rillettes.

À côté de lui, Chris et Milton en étaient réduits à ronger leurs assiettes de bois, au bord de l'évanouissement.

Elko Krisantem avait trouvé un morceau de pain rassis qu'il mâchait courageusement, sans adresser la parole à ses voisins, de peur de commettre un impair.

Pour Malko, l'attente devenait interminable. Il se sentait totalement décalé par rapport à tous ses voisins qui oubliaient leur faim en plaisantant. Soudain, il sursauta : la longue silhouette noire de Mandy Brown se faufilait entre les tables, déclenchant sur son passage un flot de pensées lubriques. La jeune femme rejoignit Malko et se pencha à son oreille.

— C'est dur ! annonça-t-elle. Ou elle se doute de quelque chose ou elle a vraiment peur. Je ne lui sors aucune information.

Tout ce montage pour rien ! Malko en oublia sa faim.

— Insiste ! dit-il. Prêche le faux pour savoir le vrai. Dis-lui qu'un ami à toi l'a vue avec deux hommes au bar du *Bristol*. Il faut absolument savoir de qui il s'agit.

— C'est vraiment aussi important ?

— Oui.

Mandy soupira, ce qui faillit projeter ses seins sur la table, et fit d'un ton décidé :

— Bon. Je crois que je vais employer les grands moyens.

Un peu de chantage n'était pas pour lui faire peur.

Elle repartit, droite comme une impératrice.

Sur l'estrade, un montreur d'ours avait remplacé les quatre musiciens. Malko se demanda si tous ses efforts allaient déboucher sur quelque chose.

* *

*

Le dîner se terminait enfin... Presque une heure du matin. Les invités se dispersaient, gagnant soit le château, où on dansait, soit le parc, certains s'installaient au milieu de la pelouse. Malko se leva à son tour, flanqué des deux « gorilles » et de Krisantem. Sa force de frappe ne lui servait à rien dans cet environnement... Il repéra de l'autre côté de l'estrade Mandy, Pamela et le jeune duc de Wittenberg. Celui-ci était assis entre les deux femmes.

Mandy l'aperçut. Presque aussitôt, elle se leva et, après un détour stratégique, le rejoignit.

— Ça ne marche pas, fit-elle. Elle est fermée comme une huître. J'ai même commencé à balancer quelques trucs, ça n'a rien fait.

Elle était désolée, Mandy, et, subrepticement, s'appuya contre Malko de tout son cuir, murmurant :

— L'évêque n'arrête pas de tourner autour de moi. Tu veux qu'on aille faire un tour dans le parc.

Malko était à des années-lumière de la gaudriole. Sa mission était en train de tourner en eau de boudin.

— Peux-tu me débarrasser du fiancé de Pamela ? demanda-t-il. Je vais essayer de lui parler moi-même.

— Pas de problème ! roucoula Mandy la Salope. Dans cinq minutes, il me mange dans la main.

Elle regagna sa table. Quand Malko regarda de nouveau dans sa direction, le bras droit de Mandy Brown disparaissait sous la table, du côté des genoux du jeune duc de Wittenberg.

* *

*

Mandy Brown avait repris place à côté de Kurt de Wittenberg. Penchée vers lui, elle parlait à Pamela Balzer qui ne pouvait voir la main glissée sous le pourpoint du jeune homme pour effleurer le tissu léger du haut-de-chausses noir, à l'endroit précis où reposait le sexe endormi.

En dépit de l'excellente éducation du jeune duc, l'engin se mit à augmenter de volume à la vitesse d'un poulet nourri aux hormones. Mandy la Salope entreprit d'accélérer cette croissance par un massage léger mais d'une grande efficacité.

— Pamela *darling*, demanda-t-elle de sa voix la plus sage, je voudrais aller jusqu'à ma voiture, mais j'ai un peu peur dans le noir. Est-ce que tu me prêtes Kurt pour m'accompagner ?

— Je t'en prie, fit Pamela Balzer, d'un ton pincé et la foudroyant du regard.

Mandy se leva et Kurt en fit autant, tournant le dos à Pamela pour dissimuler son trouble. Il n'avait jamais encore rencontré quelqu'un de la trempe de Mandy Brown. La jeune femme lui prit le bras et s'éloigna sous les arbres du parc.

Vingt mètres plus loin, Mandy Brown s'arrêta tout à coup sur le sentier désert qui menait au parking à peine éclairé par des torchères posées à terre.

— J'ai mal au pied.

Elle fit face tête haute au jeune noble autrichien, qui en profita pour l'attirer contre lui, glissant des doigts inquisiteurs dans l'entrebâillement de son décolleté. Mandy souleva immédiatement le pourpoint et empoigna à travers le jersey noir le membre qu'elle avait déjà apprivoisé.

— Tu es en forme, dis donc ! lança-t-elle d'une voix canaille.

Joignant le geste à la parole, elle baissa d'un coup le haut-de-chausses, libérant son contenu. Kurt eut un haut-le-corps.

— Attendez ! Je...

— Il faut savoir ce que tu veux, fit Mandy Brown avec simplicité...

Elle l'empoigna à pleine main, le colla contre un vieux chêne et s'accroupit devant lui au risque de faire craquer sa robe. Lorsque sa bouche se referma sur le sexe gonflé, le jeune Autrichien poussa un couinement de bonheur. Jamais Pamela n'aurait eu cette fougue.

Mandy Brown se lança dans sa fellation comme si sa vie en dépendait, calculant le temps qu'il faudrait à Malko pour confesser Pamela.

Une idée sournoise commençait à faire son chemin dans son petit cerveau de salope : pourquoi ne pas piquer son jules à Pamela ? Ça lui apprendrait. Elle ne l'en aspira qu'avec plus d'application. Il avait glissé les mains sous les bandes de roses en cuir et tenait ses seins entre ses doigts crispés, exhalant de petits gémissements comiques et des mots allemands. Cette fille tout en cuir, qui lui administrait cette fellation royale avec, en plus, son diadème, c'était fou...

Les bruits de la fête leur parvenaient dans le lointain. Il sentit la sève monter de ses reins et se raidit, le bassin en avant.

Aussitôt, Mandy Brown se redressa, essoufflée, et lui jeta.

— Petit égoïste !

Il en resta bouche bée. Déjà, elle l'entraînait vers le parking, sans que son érection diminue. Elle avait décidé de joindre l'agréable à l'utile. Arrivée à la Mercedes de Malko, elle se retourna et s'appuya à l'aile.

— Défais ma robe, demanda-t-elle.

Le crissement de la fermeture, qui descendait jusqu'à ses reins,

l'électrisa. Kurt, fasciné, contemplait sa chute de reins éclairée par la lune. Quelques froissements et la belle robe de Jean-Claude Jitrois se retrouva à ses pieds. Il ne restait à Mandy Brown que son diadème et ses bas montant presque jusqu'à l'aîne.

Elle n'eut pas besoin de dire quoi que ce soit. Kurt, dernier duc de Wittenberg, s'était planté en elle d'un seul élan et commençait à s'agiter comme un malade.

— Il n'y a pas le feu, lança sèchement Mandy. Prends ton temps.

Il fallait laisser à Malko le sien.

* *

*

Tout le monde se levait en même temps. Malko, zigzaguant entre les tables, se hâta le plus possible mais, lorsqu'il arriva à celle de Pamela Balzer, la jeune femme avait disparu ! Il regarda vainement autour de lui. Impossible de la repérer dans cette foule. Il remonta à tout hasard vers le château, examinant tous les couples. Il se retourna vers Chris Jones.

— Séparons-nous. Il faut la retrouver. Rendez-vous devant les trompettes.

Lui continua tout droit, vers l'entrée du château. Au moment où il atteignait la cour pavée, une silhouette passa dans un rai de lumière, beaucoup plus loin, et disparut dans les communs. Un maître d'hôtel en veste blanche qui était trop loin pour qu'on distingue son visage. Malko continua ses recherches quelques instants. Puis, brutalement, une idée le frappa comme un coup de tonnerre.

À ce bal, *tout le monde* était déguisé. Y compris les serveurs et les serveuses. Que faisait là ce maître d'hôtel ? Il fallait absolument en avoir le cœur net. Il se mit à chercher partout un des maîtres de maison avant de réaliser qu'ils étaient demeurés à la table du « Roi », en bas, sur la pelouse. Il s'y rua. De nouveau, il dut attendre la fin d'un numéro musical avant de pouvoir aborder un des frères Saint-Brice, organisateur de la fête.

— Cher ami, dit-il, votre fête est absolument sublime.

Jacques Saint-Brice eut un rire heureux.

— Mais je n'ai rien fait ou presque ! Ce sont mes invités qui sont merveilleux. Tous ces costumes, tous ces efforts. C'est grâce à eux que nous sommes un peu dépaysés : je n'ai fourni que le cadre.

— Mais quel cadre ! apprécia Malko. Même le personnel est en costume, n'est-ce pas ?

— Tout à fait !

— Il m'a semblé voir un maître d'hôtel en blanc, pourtant...

— C'est tout à fait impossible, trancha le maître de maison. Je n'en

ai engagé aucun.

— Donc, je me suis trompé, conclut Malko.

Il prit congé et regagna le château en courant. L'homme qu'il avait vu ne pouvait être qu'un intrus. Étant donné ce qui s'était passé à Vienne, il y avait de fortes chances que ce soit un Irakien. Il savait que ceux-ci tenteraient de nouveau de liquider Pamela, mais il n'avait pas imaginé qu'ils la suivraient à Amboise. Plus que jamais, il fallait retrouver Pamela Balzer. Avant qu'on l'assassine sous son nez.

CHAPITRE IX

Pamela Balzer semblait s'être évanouie ! De plus, entre l'obscurité relative et les centaines d'invités qui n'arrêtaient pas de se déplacer, c'était chercher une aiguille dans une botte de foin. Malko tomba nez à nez avec Chris Jones dans un des salons du château. Milton Brabeck lui aussi avait disparu.

— Vous n'avez vu personne en veste blanche ? demanda Malko. J'ai peur que ce soit un des Irakiens.

— *Holy shit !* s'exclama le « gorille », j'en ai vu un tout à l'heure, avec un plateau, mais je n'ai pas fait la liaison.

Où ?

— Dans l'aile des cuisines.

Malko regarda autour de lui, réfléchissant. Après le dîner, Pamela s'était levée. Où avait-elle pu aller ? Soit avec des amis, soit aux toilettes qui se trouvaient dans le château. Il fallait reprendre la piste à cet endroit. Et fouiller le parc avant qu'il ne soit trop tard. Il repartit. Chris Jones sur ses talons. Elko avait disparu, avec mission d'inspecter les chambres du haut. Malko tâta machinalement son pistolet extra-plat sous son pourpoint. Son sixième sens lui criait que la présence de cet homme en veste blanche représentait un danger.

* *

*

Pamela Balzer ne cherchait pas les toilettes, mais un téléphone. Sa conversation avec Mandy Brown l'avait intriguée, autant que l'étrange avertissement, la veille de son départ de Vienne. Un danger rôdait autour d'elle, sans qu'elle comprenne pourquoi. Elle voulait parler à Tarik Hamadi. Lui demander des explications et surtout le menacer. Ici, elle se sentait en sécurité au milieu de ces centaines de personnes, mais il faudrait bien revenir à Vienne.

Elle ouvrit plusieurs portes sans trouver ce qu'elle cherchait et redescendit, regrettant d'avoir laissé filer Mandy et son fiancé. Elle n'avait en réalité accepté que pour pouvoir donner ce coup de fil.

Sans le vouloir, elle se retrouva au bord de l'esplanade, et emprunta un sentier qui descendait le long de la pelouse et devait rejoindre celui menant au parking. Là, il y avait des voitures équipées de téléphone et si cette salope de Mandy était en train de se faire sauter par Kurt, c'était le moment d'y aller voir. Pamela marchait rapidement, tournant le dos à la fête. Soudain, une silhouette surgit

devant elle. Un maître d'hôtel en veste blanche. D'abord, elle se demanda ce qu'il faisait là, puis voulut le contourner, lorsqu'il prononça son nom.

— Miss Balzer !

Elle posa le regard sur lui et reconnut immédiatement un des amis d'Ibrahim Kamel. Un flot d'adrénaline se rua dans ses artères et elle eut du mal à prononcer quelques mots distincts.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Instinctivement, elle recula vers les lumières du château. L'Irakien lui adressa un sourire qui se voulait rassurant.

— Je vous cherchais, Miss Balzer. Mr Tarik voudrait s'entretenir au téléphone avec vous. C'est urgent.

— Où ?

— Nous avons une voiture dans le parking, avec le téléphone.

En une fraction de seconde, Pamela Balzer fut de nouveau certaine que le mystérieux avertissement de Vienne était fondé... Et que cet Arabe était là pour la tuer.

— Allez lui dire que cela peut attendre ! Je l'appellerai demain matin.

Elle pivota et se prépara à revenir vers le château. Maintenant, elle avait vraiment peur. L'Irakien lui emboîta le pas. Dans l'ombre, elle ne pouvait voir s'il avait une arme, mais submergée par la panique, elle lança.

— Foutez-moi la paix ou j'appelle.

Menace vaine. Les musiciens, devant le château, faisaient un vacarme infernal.

Elle accéléra, entendit les pas pressés de l'Irakien et, au moment où elle se retournait, il lui sauta à la gorge.

* *

*

Elko Krisantem était en train, lui aussi, de descendre le long de la pelouse, quand il entendit le cri de Pamela. Cela venait de tout près ! Il se précipita dans la direction de l'appel et aperçut, trente mètres plus loin, deux formes enlacées qui luttait dans l'herbe.

En se rapprochant, il distingua un homme en veste blanche en train d'étrangler une femme allongée sur le dos qui se défendait de toutes ses forces ! Son lacet était déjà dans sa main. Il déboula silencieusement et, avec délicatesse, le passa autour du cou de l'homme, puis serra d'un coup sec. Il y eut un gargouillis affreux et Selim eut l'impression qu'on lui tranchait la gorge. Il lutta pour se dégager quelques secondes, réalisa que c'était impossible et lâcha le cou de Pamela Balzer. Se demandant qui l'attaquait avec cette

férocité... Son adversaire lui envoya un violent coup de genou dans le dos, le catapultant à plat ventre, puis lui tomba sur les épaules et se mit à serrer de plus belle. Selim sentit qu'il n'en avait plus pour longtemps à vivre.

Avec l'énergie du désespoir, il glissa une main vers sa ceinture et tenta de saisir son pistolet. Pamela Balzer s'était relevée et courait comme une folle vers le parking, avec une seule idée en tête : quitter ce piège mortel. Elle se retourna et vit les deux hommes toujours en train de lutter...

* *

*

Malko qui se trouvait un peu plus haut, sur la pelouse, avait entendu faiblement le cri de Pamela. Il s'élança en diagonale vers les arbres, Chris Jones sur ses talons. Tandis qu'ils couraient ; un homme en veste blanche, chauve, l'air affolé, émergea d'un groupe d'invités et partit à vive allure vers le bas de la pelouse où les tables étaient encore dressées. Chris Jones poussa un rugissement.

— *Holy Cow*, c'est le type qui voulait buter la petite à Vienne.

Malko hésita, mais le plus urgent était de secourir Pamela Balzer, s'il en était encore temps.

— Suivez-le, lança-il à Chris Jones. Je vais voir ce qui se passe.

L'Américain culbuta presque un des invités en longue robe de cour bordeaux, qui regarda avec ébahissement ce géant tout en noir, un Beretta 92 au poing.

* *

*

Selim arriva à dégager sa main droite et brandit son pistolet en direction de son agresseur. Elko Krisantem le vit à temps et se rejeta en arrière. Le coup partit, la détonation l'assourdit, mais le projectile alla se perdre dans les frondaisons du parc.

D'un coup violent sur le poignet, il fit tomber l'arme de son adversaire. Et, presque du même mouvement, il lui rabattit le visage dans l'herbe. Il avait gardé les deux extrémités de son lacet dans la même main. Vexé par cette riposte inattendue, il reprit les deux bouts et serra, mettant du cœur à l'ouvrage. En quelques secondes, Selim se mit à tressauter, ses pieds grattèrent le sol. Il eut un grand sursaut, avant de s'immobiliser, les mains crispées dans l'herbe.

Définitivement.

Elko Krisantem fit coulisser son lacet avec précaution, retourna à demi le corps pour examiner le visage déjà noirâtre et se redressa,

regardant autour de lui.

Un homme arrivait en courant. Rentrant vivement son lacet, il prit l'Astra dans sa ceinture, fit monter une balle dans le canon et se planqua derrière un arbre... Quand Malko passa devant lui, il siffla légèrement et sortit de sa cachette.

— Elko ! s'écria Malko, qu'est-ce qui s'est passé ? C'est vous qui avez tiré ?

— Non, dit le Turc, c'est lui. Pourvu que le coup de feu n'alerte pas les organisateurs de la fête !

Il montrait le corps allongé dans l'herbe.

— Il essayait d'étrangler la fille.

— Où est-elle ?

— Partie par là.

Il désignait le fond du parc. Les deux hommes dévalèrent le sentier à toute allure. Passant devant quelques couples qui s'étaient isolés pour continuer un flirt commencé pendant le dîner. Debout contre un arbre, une dame de cour se faisait trousser énergiquement par un faux évêque... Celui qui avait en vain poursuivi Mandy Brown toute la soirée.

Arrivés à la lisière du petit bois qui séparait la pelouse du parking, Malko et Krisantem s'arrêtèrent quelques instants, à côté des tables desservies du festin. La rumeur de la fête, tout en haut de la pelouse, autour du château leur parvenait faiblement. Le coup de feu tiré par l'Irakien ne semblait pas avoir déclenché de panique.

Pamela Balzer avait disparu. Le seul endroit où elle avait pu se diriger était le parking. Au moment où ils allaient se remettre en route, la silhouette gigantesque de Chris Jones surgit des arbres.

— Le type est dans le parking, annonça-t-il. Je l'ai perdu entre les bagnoles.

Malko eut l'impression de recevoir le contenu d'un seau d'eau glacée. Pamela se trouvait dans le parking, elle aussi ! Avec un tueur visiblement décidé à la liquider.

— Pamela Balzer aussi s'y est réfugiée, lança-t-il.

Ils se lancèrent tous les trois à travers le bois, coupant pour gagner du temps. À chaque seconde, Malko s'attendait à entendre un coup de feu. Tout en se demandant quel secret détenait Pamela Balzer pour que les Irakiens mettent autant d'acharnement à la supprimer.

Il déboucha le premier sur la vaste pelouse où étaient garées une centaine de voitures et s'arrêta pour écouter.

Les échos d'une violente discussion lui parvinrent aussitôt.

— Séparons-nous, dit-il à Chris et Elko. Il faut retrouver cet Irakien.

Lui se dirigea vers le lieu de la discussion, louvoyant entre les voitures. En se rapprochant, il reconnut le timbre aigu de Mandy Brown en train d'égrener des injures d'une obscénité raffinée.

Interrompue par une voix plus grave qui lança.

— Tu n'es qu'un garage à bites !

Pamela Balzer avait un accent faubourien prononcé, mais savait manier la métaphore... Continuant sa progression, il découvrit les deux femmes, face à face, à côté de sa Mercedes. Mandy Brown était nue, à part ses bas, sa belle robe de cuir sur le bras, le diadème de travers. Ses fesses cambrées faisaient une tache claire dans la pénombre. Pamela, elle, arborait une tenue normale. Malko comprit immédiatement la raison de leur différend en apercevant une silhouette, tassée contre la voiture, en train de se rajuster hâtivement : Kurt de Wittenberg, le « fiancé » de Pamela Balzer.

Muet comme une carpe.

— Et tes Arabes ! hurla Mandy Brown déchaînée, ils ne t'ont pas filé le sida ? Tu te souviens de l'Iranien que tu as plombé, à Londres... Il a failli perdre ses couilles.

Pamela Balzer, devant cet outrage verbal, se rua, griffes en avant avec un rugissement de fauve.

* *

*

Ibrahim Kamel, le poulx à 150, s'arrêta quelques instants pour calmer les battements de son cœur. Sa main tremblait tellement qu'il était incapable de tirer. Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête. Rien ne se passait comme prévu. Lorsqu'il avait entendu le coup de feu, il avait pensé que Selim avait enfin abattu leur « cible ».

Puis, il avait vu surgir Pamela Balzer, alors qu'il se dissimulait entre les voitures du parking pour échapper à l'homme qui le poursuivait ! Il s'était éloigné tout doucement, parvenant à ne pas la perdre de vue, assistant à ses « retrouvailles » avec son fiancé et l'autre femme. Maintenant, il était en position parfaite pour abattre la jeune call-girl. Il valait mieux se dépêcher : les adversaires lancés à sa poursuite allaient surgir d'un moment à l'autre.

Il prit dans sa poche revolver son énorme Skorpion, l'arma tout doucement et se mit en position de tir, s'appuyant sur le toit d'une voiture pour mieux viser. Ce qui n'était pas aisé, les deux femmes n'arrêtaient pas de bouger...

* *

*

Pamela Balzer saisit à pleines mains les cheveux de Mandy Brown, avec l'intention affichée de les lui arracher, touffe par touffe. Mandy n'hésita pas, baissant la tête, elle planta ses dents dans la poitrine de

Pamela ! Hurlement... Les deux femmes oscillèrent quelques instants puis tombèrent à terre entre les voitures. À l'instant précis où claquaient plusieurs détonations.

Le feu d'artifice tiré de derrière le château avait commencé et éclairait par intermittence le parking de lueurs multicolores. La voiture voisine fut criblée de projectiles et ses glaces explosèrent sous les impacts. Kurt poussa un cri aigu et s'aplatit contre la carrosserie de la Mercedes. Le bruit n'avait pas arrêté les deux furies qui luttèrent à terre, emmêlées comme des pieuvres, dans un crissement de tissu déchiré. Toutes à leur pugilat, elles avaient dû croire que les détonations provenaient du feu d'artifice...

Bientôt, il ne resta plus rien du beau costume de Pamela Balzer. Mandy Brown se redressa et, se servant de la lourde robe de cuir comme matraque, se mit à taper comme une sourde sur sa rivale, l'abreuvant d'injures et de coups de pied. L'autre dut se réfugier sous la Mercedes, toute honte bue. Mandy Brown, très digne, se tourna alors vers le fiancé de Pamela, enfila les jambes dans sa robe et demanda d'une voix de duchesse.

— Kurt *darling*, veux-tu remonter ma fermeture ?

* *

*

Malko, son pistolet extra-plat au poing, progressait dans l'ombre, le cœur tapant contre ses côtes. Ce qu'il avait entendu était une rafale de pistolet-mitrailleur. Combien il y avait-il de tueurs dans le parking ? Où était Chris Jones ? Et Milton Brabeck ? Et Elko ? Il s'arrêta pour examiner les lieux et aperçut soudain un homme noyé dans l'ombre d'une voiture, non loin de la Mercedes. Sa veste blanche faisait une tache claire dans la pénombre... Se rapprochant, Malko distingua dans sa main droite un énorme pistolet avec un chargeur recourbé : un Skorpion tchèque, muni d'un chargeur de 32 cartouches...

Sa gorge se noua : il arrivait trop tard ! Les coups de feu qu'il venait d'entendre avaient été tirés sur Pamela Balzer. Pourtant plusieurs éléments ne collaient pas. D'abord, sa mission accomplie, le tueur irakien aurait dû filer. Or, il était toujours là, attendant de toute évidence quelque chose. De plus, Mandy Brown et Kurt de Wittenberg n'auraient pas été aussi détendus devant le cadavre de Pamela Balzer.

Une gerbe de fusées éclata dans le ciel du côté de château et il réalisa que les coups de feu s'étaient noyés dans le bruit des pétards. Mais où était Pamela Balzer ?

Il progressa un peu, en direction de Kamel. Impossible de tirer car l'Irakien était dans l'alignement des deux autres. Kurt de Wittenberg achevait de remonter la fermeture de la robe de cuir noir, tout en

caressant les fesses de Mandy Brown. Malko vit soudain un pied se détendre en direction de quelque chose qui tentait d'émerger de dessous la Mercedes.

— Reste là, sale bête, lança-t-elle.

Reconnaissant la toison brune de Pamela Balzer, Malko comprit tout. Sans le savoir, Mandy Brown lui avait probablement sauvé la vie. L'Irakien attendait patiemment qu'elle sorte de son abri pour l'abattre !

Rhabillée, Mandy Brown entraîna son nouvel amant par la main et ils s'éloignèrent. Quelques secondes plus tard, la tête de Pamela Balzer réapparut sous la voiture et elle rampa sur l'herbe, puis commença à se redresser. Malko vit distinctement l'Irakien se raidir, prêt à tirer. Même s'il tirait en même temps, l'autre risquait de cribler Pamela de projectiles avec son Skorpion. Aussi, il hurla de toute la force de ses poumons.

— Pamela ! Couchez-vous !

Ibrahim Kamel se retourna comme un chat, aperçut Malko et, une fraction de seconde plus tard, le staccato du Skorpion déchira le silence. Les projectiles arrosèrent toute la zone où se trouvait Malko. Heureusement, celui-ci s'était abrité après avoir lancé son appel...

Le silence retomba. Affolée, Pamela Balzer était repartie sous la Mercedes.

* *

*

Ibrahim Kamel sortit un second chargeur de sa poche et fit tomber le vide dans l'herbe, tous ses sens en éveil. Jurant entre ses dents sans interruption. Où était ce salaud de Selim ? Il ne s'était pas attendu à rencontrer une telle résistance. La présence de ses adversaires signifiait en tout cas qu'il devait remplir sa mission à tout prix. Sinon, c'était la potence. Le général Saadoun Chaker ne connaissait pas d'autre punition pour les erreurs. Prétendant que cette méthode évitait les récidives...

Il eut beau faire le plus doucement possible, le nouveau chargeur fit un « clic » sonore en s'enclenchant, qui s'entendit parfaitement dans le calme de la nuit. Heureusement que les détonations s'étaient confondues avec les pétarades du feu d'artifice. L'Irakien se redressa et décida de se rapprocher de la Mercedes.

Au moment où il bondissait il eut l'impression de recevoir une montagne sur les épaules. Il se retrouva aplati sous une masse de muscles et d'os, serrant toujours son Skorpion. Quelque chose comme une hache s'abattit sur son poignet, en brisant tous les petits os. Ibrahim Kamel poussa un hurlement de douleur et faillit perdre

connaissance. Il sentit qu'on le relevait par le col de sa veste. Comme il tentait maladroitement de fuir, celui qui avait atterri sur lui le prit par les cheveux et commença à lui cogner systématiquement le visage sur le capot d'une Volvo. L'acier suédois étant ce qu'il est, ce sont les os d'Ibrahim Kamel qui cédèrent les premiers.

Cette fois, il perdit conscience pour de bon et glissa à terre, sans entendre une voix qui lançait :

— Chris, arrêtez !

— J'ai arrêté, fit paisiblement le « gorille ».

Il avait allongé Ibrahim et fouillait systématiquement ses poches, en prenant le contenu. Il trouva un passeport qu'il examina à la lueur des phares.

— Nous avons affaire à un diplomate ! ricana-t-il. C'était sûrement une mission de bons offices...

Le visage du « diplomate » ressemblait à une soupe de haricots rouges. Chris Jones récupéra encore un petit Walther planqué dans un holster de cheville et se redressa.

— Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Attendez, dit Malko.

Il s'approcha de la Mercedes et lança à voix basse.

— Pamela, vous pouvez sortir !

Il dut tirer par la main la jeune call-girl pour qu'elle consente enfin à émerger de sa cachette. Dépoitraillée, le maquillage à vau-l'eau, sanglotante, complètement détruite. Elle fixa Malko avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je vous expliquerai plus tard, dit Malko. Vous connaissez cet homme ?

Il l'avait entraînée vers Ibrahim Kamel. Pamela poussa un cri et commença à vomir.

— Vous l'avez tué, mon Dieu !

— Pas encore, commenta Chris Jones, sinistre.

— Vous le connaissez ? répéta Malko.

— Oui, c'est Ibrahim, un Irakien ami de...

Elle s'arrêta net et demanda.

— Mais en quoi...

— C'est moi qui vous ai prévenue à Vienne, dit Malko, sinon, ils vous auraient déjà liquidée.

Une silhouette surgit soudain de la pénombre et la voix basse et essoufflée de Milton Brabeck les apostropha.

— Bon sang ! Je vous ai cherchés partout. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, fit Chris Jones. Juste une conversation amicale.

Malko poussa Pamela pratiquement dans les bras de Milton Brabeck.

— Milton, vous ne la quittez pas d'une semelle. Restez dans le

château. Faites attention, il y en a peut-être d'autres...

— Couche-toi sur elle, c'est le meilleur moyen de la protéger ! lança Chris Jones qui retrouvait son humour dans les circonstances graves.

Milton Brabeck s'éloigna, tenant solidement Pamela Balzer par un coude. La jeune call-girl était trop sonnée pour opposer la moindre résistance. Pour une seule soirée, c'était trop : se faire piquer son fiancé et manquer d'être abattue...

Ibrahim Kamel commençait à gémir. Malko ouvrit le coffre de la Mercedes.

— Mettez-le là-dedans, dit-il.

Chris Jones fit rouler l'Irakien comme un paquet et referma le coffre. Malko était déjà au volant.

— On a pas mal de questions à lui poser, fit Chris Jones. Et il a intérêt à répondre.

Ibrahim Kamel était assis par terre, la tête appuyée au pare-chocs de la Mercedes, sanguinolent et agressif. Malko avait trouvé non loin du château une clairière au bout d'un sentier qui devait, en temps normal, servir aux amoureux. Pour ce qu'ils voulaient faire, c'était parfait. Chris Jones lui tendit un papier trouvé dans les poches de l'Irakien.

— Regardez.

Il y avait juste quelques mots et des chiffres : vol 078, en provenance de New York. Arrivée 7 heures 30. Portique numéro 8. Roissy 2.

— Intéressant, dit Malko, braquant une torche électrique sur l'Irakien. C'est vous qui avez mené l'attaque de Roissy ?

Ibrahim Kamel ne répondit pas, avalant son sang.

— Laissez-moi lui parler gentiment, proposa Chris Jones.

Il s'approcha, sans attendre le OK de Malko, envoya brutalement son 45 fillette dans l'entrejambe de l'Irakien. Ce dernier poussa un hurlement dément et se roula par terre, les mains crispées sur son ventre, mangeant de la terre. Chris Jones alla mettre le moteur en route, puis revint vers l'Irakien, lui releva la tête et lui fourra la bouche tout contre le tuyau d'échappement de la Mercedes, emplissant ses poumons de gaz d'échappement.

— On va te gazer comme un Kurde ! lança-t-il. Allez, ouvre bien tes éponges.

— Arrêtez ! ordonna Malko.

Il avait toujours été contre la torture. Même appliquée à un tueur comme cet Ibrahim. Il y avait de fortes chances que ce soit l'assassin de Roissy. Lui aussi utilisait un Skorpio.

Chris Jones lâcha sa victime avec un regret visible. Aussitôt, Ibrahim Kamel, après avoir vomi, se dressa comme un serpent et

hurle :

— Je suis diplomate ! Je vais porter plainte ! Vous ne pouvez rien contre moi. J'appartiens à la délégation irakienne de l'OPEP.

— Ah bon, fit Malko, et c'est votre travail d'abattre cette jeune femme.

Silence. Chris Jones rongea son frein. Brutalement, il redressa l'Irakien et lui lança.

— Tu veux encore un peu dialoguer avec la tôle du capot ?

L'autre, qui avait déjà le nez brisé, des dents en moins, la bouche éclatée, sans compter toutes les petites fractures, devint « amok » d'un coup. Éruptant des injures, menaçant Chris Jones.

— Vous ne pouvez rien contre moi ! répéta-t-il. Regardez mon passeport. Conduisez-moi à la police.

Chris Jones ne broncha pas. Avec un calme dangereux, il demanda d'une voix douce.

— C'est pas toi, par hasard, qui aurais buté notre copain, à Berchtesgaden ?

Il y eut quelques fractions de seconde interminables, puis l'Irakien éructa en ricanant, sûr de son impunité.

— Si, c'est moi, sale Sioniste ! Et il a gueulé quand je lui ai ouvert la gorge. Il gueulait encore quand il s'est écrasé sur les rochers. Et la fille, elle a gueulé quand je l'ai baisée, et j'ai pris mon pied. Et vous crèverez comme tous les Sionistes.

» Bientôt, Israël n'existera plus, Al Qods sera libre !

Il en bégayait, en proie à une vraie crise de nerfs. Devant l'expression de Chris Jones, blanc comme un linge, il tendit le doigt vers lui.

— Connard ! Tu ne peux rien contre moi, je suis diplomate.

— Ça c'est vrai, fit Chris Jones, d'une voix blanche.

Malko n'eut pas le temps d'arrêter son geste. Le « Beretta 92 » ne tonna qu'une fois. Son projectile fit sauter toute la partie gauche de la boîte crânienne d'Ibrahim Kamel et le choc le projeta dans l'herbe, à plat dos. Foudroyé, la moitié du cerveau répandu.

Le silence retomba, tandis que Malko continuait à entendre la détonation se répercuter dans ses tympans.

— *I am sorry*, fit piteusement Chris Jones, j'ai pas pu résister. Cet enculé disait la vérité. On aurait été obligés de le remettre dans un avion pour son putain de pays.

Malko ne répliqua pas. Ibrahim avait frappé par l'Épée et avait péri par l'Épée. Vieille vérité de la Bible. Il ne leur aurait rien dit. C'était un fanatique protégé par les lois des pays qu'il venait détruire. Malko comprenait Chris Jones. Dans les Services, les comptes ne se réglaient pas devant les tribunaux.

Seulement, il ne savait toujours pas qui étaient les deux hommes du

bar du *Bristol*. Et on en était à sept morts...

— Retournons là-bas, dit-il. Il faut récupérer Pamela Balzer.

Avant de partir, il remit en place les papiers du mort. Y compris la note concernant l'arrivée du vol de New York. Les Services français en tireraient les conclusions qui s'imposaient.

* *

*

Milton Brabeck n'était pas couché sur Pamela Balzer, mais c'était tout comme. Il avait trouvé une petite chambre au troisième étage du château, avait mis une chaise devant la porte, son pistolet dessus et s'était assis sur le lit où la call-girl cuvait sa crise de nerfs... Soudain, celle-ci se redressa et voulut se lever.

— Laissez-moi partir ! supplia-t-elle.

Elle se sentait entraînée dans un monde de folie. L'instinct de survie qui l'avait protégée jusque-là lui disait de fuir. Échevelée, avec ses immenses yeux noirs très écartés, son nez frémissant et sa grande bouche, elle aurait fait perdre la tête à un jésuite.

Milton Brabeck secoua la tête, énergiquement.

— Pas question ! Ici, je peux vous protéger. Pas dehors.

— Il faut que je retrouve mon ami, Kurt.

L'idée que cette salope de Mandy Brown était en train de se tirer avec le fiancé qu'elle avait eu tant de mal à décrocher la rendait malade. Milton, gentiment, la remit sur le lit.

— Le Prince va arriver. Vous lui demanderez.

Sérieux comme un gardien de phare. La musique des trompettes leur parvenait faiblement, créant une atmosphère un peu irréelle. Les quatre cents invités de la fête ne se doutaient sûrement pas du drame qui se déroulait au milieu d'eux.

Pamela mesura rapidement la situation. Physiquement, elle ne pouvait pas lutter contre Milton Brabeck... Mais il y avait d'autres moyens... Tranquillement, elle se rapprocha et murmura d'une voix rauque à souhait.

— Et si nous passions le temps agréablement...

Milton eut beau se débattre contre cette pieuvre parfumée, il n'était pas de force. Son haut-de-chausse noir était déjà descendu sur ses cuisses en dépit de sa résistance farouche, lorsque Malko et Chris Jones pénétrèrent dans la chambre.

Chris Jones eut un ricanement désabusé.

— On ne peut plus se fier à personne...

Milton Brabeck réussit à se débarrasser de Pamela et se redressa, rouge comme une pivoine. La jeune femme, remettant un sein dans son décolleté déchiré, lança froidement.

— Il a essayé de me violer...

Malko congédia les deux « gorilles » d'un regard et, resté seul avec la jeune femme, attira une chaise près du lit. Pamela Balzer lui adressa un regard haineux et cracha :

— Où est cette pute de Mandy ?

— Je n'en sais rien, dit Malko. Quand nous aurons fini de bavarder, vous aurez tout le loisir de vous mettre à sa recherche.

— Elle est venue ici, avec vous, n'est-ce pas ? Pour me cuisiner...

— Exact, reconnut Malko.

— Allez-vous faire foutre tous les deux ! lança Pamela avec une sincérité évidente.

— Pamela, dit Malko, vous êtes inconsciente. Je vous ai déjà sauvé deux fois la vie. La troisième tentative de vous supprimer risque d'être la bonne.

Les grands yeux noirs se fixèrent sur lui, soudain remplis d'angoisse.

— Que voulez-vous dire ?

— Ibrahim Kamel était venu ici pour vous tuer avec son second, celui qui a voulu vous étrangler. Ils travaillent pour les Services Spéciaux irakiens. Ceux-là ne sont plus à craindre, mais il en viendra d'autres. Je ne peux pas jouer le « baby-sitter » éternellement. Ils veulent vous tuer.

— Mais pourquoi !

Il y avait autant de désespoir que d'incompréhension dans sa voix. Malko se dit qu'elle commençait à craquer. Il se leva.

— Pamela, dit-il, tant pis pour vous. Je vous laisse. Vous êtes libre. Mais vous avez intérêt à vous cacher, à ne jamais revenir à Vienne. Sinon, ils vous liquideront et, à mon avis, ils vont vous poursuivre jusqu'au bout du monde. Parce que vous représentez un danger pour eux.

— Quel danger ?

— Vous détenez une information vitale.

Elle haussa les épaules.

— Vous dites n'importe quoi, je ne connais rien de leurs affaires. C'est vrai, je fréquente quelques Irakiens, mais c'est à titre... privé. Je ne fais aucune affaire avec eux.

— Vous avez quand même prêté votre voiture pour transporter des meurtriers, remarqua-t-il.

Le regard de la jeune femme chavira.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Le jour où on vous a emprunté votre Volvo...

Il lui raconta ce qui s'était passé à Berchtesgaden et comment il était remonté jusqu'à elle. Cette fois, elle se décomposa.

— J'ignorais toute cette histoire, je vous le jure, dit-elle d'une voix

suppliante. Je ne veux pas mourir. Qu'est-ce que je dois faire ?

Malko plongea dans son regard affolé.

— Dites-moi ce que vous savez et vous ne serez plus en danger.

— Quoi ?

— Un soir de la semaine dernière, vous vous trouviez à Vienne, au bar de l'hôtel *Bristol*, en compagnie de deux hommes. Un Arabe et un Européen. Qui sont-ils ?

Avant de répondre, Pamela Balzer passa lentement la main sur la trace violacée de son cou, là où Selim avait serré de toutes ses forces. Pesant le pour et le contre. Son regard demeurait vrillé à celui de Malko. Elle eut un sourire désabusé.

— Lorsque je vous aurai répondu, vous partirez et je me ferai tuer, remarqua-t-elle amèrement.

— Non, dit Malko. Je vous le jure.

Elle soupira, rejetant la tête en arrière.

— Bien, je vais vous faire confiance. Celui que vous appelez l'Arabe est un diplomate irakien, Tarik Hamadi. Il est second secrétaire à l'ambassade d'Irak à Bruxelles. Je le vois de temps en temps quand il vient à Vienne rendre visite à ses amis de l'OPEP.

— Où l'avez-vous connu ?

— À Londres où il était en poste.

— C'est un de vos « clients » ?

— Oui, fit-elle après une certaine hésitation. Mais c'est un homme très délicat, très charmant.

— C'est lui qui a emprunté votre voiture ?

— Oui.

— Que vous a-t-il dit ?

— Qu'il en avait besoin pour un rendez-vous discret, qu'il ne voulait pas utiliser sa voiture diplomatique. C'était soi-disant pour rencontrer une femme.

— Et la seconde personne qui se trouvait au bar.

— Je ne le connais pas. Il est arrivé de Bruxelles avec Tarik. Nous avons passé la soirée tous les trois. Ensuite Tarik m'a laissée avec lui. Il est venu chez moi.

Autrement dit le « diplomate » arabe avait loué les services de Pamela pour son ami. On progressait.

— Dites-moi tout, insista Malko. Les moindres détails sont utiles. C'est à cause de cet homme qu'à mon avis on a voulu vous tuer. Mais, moi-même, je ne comprends pas pourquoi.

— C'est un Américain, expliqua Pamela. Il s'appelle Georges. Un homme d'une cinquantaine d'années, très courtois, très gentil. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait l'amour et le faisait mal. Mais je crois que je lui ai beaucoup plu. Parce qu'il m'a demandé mon numéro de téléphone.

— Vous le lui avez donné ?

— Non. Je lui ai dit de passer par Tarik. Je ne veux pas être harcelée par des maniaques...

— Et puis ?

— Il m'a quittée à l'aube, quand Tarik est venu le chercher. Il m'a juste demandé de lui téléphoner.

— Où ?

— Il m'a laissé un numéro, à Bruxelles.

— Lequel ?

— Je ne le connais pas par cœur. Il est noté dans mes papiers chez moi, à Vienne.

— Vous en avez parlé à Tarik ?

— Non.

Malko eut l'impression qu'on lui ôtait un grand poids de l'estomac. Il se leva.

— Très bien, nous repartons pour Vienne.

C'est probablement pour ce numéro de téléphone que les deux tueurs irakiens étaient partis aux troussees de Pamela Balzer. Car le mystérieux Georges avait dû le mentionner au « diplomate » irakien. Il fallait le trouver avant qu'il ne soit trop tard.

— Attendez ! lança Pamela. Quand je vous l'aurai donné, que se passera-t-il ?

— Je ne sais pas encore, dit Malko, mais au moins, nous vous protégerons.

— Où est mon fiancé ?

— Je n'en sais rien. Avec Mandy Brown probablement, nous allons sûrement les retrouver en bas. Venez.

La course contre la montre était commencée. Si les Irakiens apprenaient que la CIA pouvait remonter à « Georges », ils n'hésiteraient sûrement pas à supprimer ce dernier.

CHAPITRE X

Mandy Brown avait disparu ! Ainsi d'ailleurs que Kurt de Wittenberg. De nombreux invités dansaient encore le quadrille devant le château ou buvaient un peu partout. Chris Jones pour se remettre avait avalé d'un seul trait un verre de Johnny Walker pur. Pamela Balzer, encadrée des deux « gorilles » et d'Elko Krisantem, eut beau parcourir la pelouse, le château et les dépendances, elle dut se rendre à l'évidence : Mandy la diabolique avait enlevé son fiancé...

— Ce petit salaud me le paiera ! siffla Pamela.

Ils prirent le chemin du parking. Mieux valait être loin quand on découvrirait le corps du second Irakien étranglé par Elko. Ce dernier reprit son volant. Malko et Pamela Balzer, à l'arrière, avec la voiture de protection des gorilles derrière. Direction : Paris. Pamela alluma une cigarette et toussa, sa gorge était encore douloureuse. Puis elle tourna vers Malko un regard inquisiteur.

— Que faites-vous dans cette histoire ? Kurt m'avait dit que vous aviez un château, que vous étiez un mondain...

— J'ai un château, mais je ne suis mondain qu'à mi-temps, corrigea Malko.

Il n'en dit pas plus. Pamela n'était pas idiote. Peu à peu, abrutie par les émotions et bercée par le ronronnement du moteur, elle s'endormit et glissa contre Malko.

Curieuse impression de refaire la route avec une autre femme que Mandy. Il regarda sa montre : trois heures du matin. Impossible de rouler d'une traite jusqu'à Vienne.

— Nous nous arrêterons à Paris, au *Plaza Athénée*, dit-il à Krisantem.

* *

*

Pamela Balzer dormait nue, à plat ventre, ses longs cheveux noirs répandus autour d'elle. Malko ouvrit les yeux et la contempla quelques instants. Elle était véritablement splendide, avec ses hanches en amphore. Sous la taille minuscule, elles faisaient paraître la chute de ses reins encore plus pleine et plus cambrée. Les jambes, qui n'en finissaient pas, ajoutant encore à l'érotisme du reste. Sa peau mate avait la douceur de la soie. Une sublime bête d'amour.

Elle avait insisté pour partager la chambre de Malko. Chris Jones, Milton Brabeck et Krisantem, dans deux autres chambres, les

encadraient.

Malko attrapa le téléphone. Il était temps de donner des nouvelles à la CIA. Le standard d'un hôtel était toujours relativement sûr. Il composa le numéro personnel de Jack Ferguson qui décrocha à la troisième sonnerie.

— Je suis à Paris, annonça Malko, beaucoup de choses sont arrivées, mais je crois que j'ai progressé. Pouvez-vous avoir des informations sur un certain Tarik Hamadi, diplomate irakien à Bruxelles.

Il lui donna son numéro et raccrocha. Pamela ne s'était pas réveillée. Elle bougea dans son sommeil et il aperçut, en plus de ses seins magnifiques, la marque noire des doigts de Selim.

Le téléphone sonna au moment où Malko se demandait s'il n'allait pas profiter sur-le-champ de ce cadeau royal.

C'était Jack Ferguson. Très excité.

— Ce type dont vous m'avez donné le nom est responsable de toutes les opérations spéciales des Services irakiens en Europe, annonça le chef de la CIA à Vienne. Il opère depuis des années et rend compte directement au chef de l'État. Un très gros calibre.

— Ça ne m'étonne pas, dit Malko.

— Vous savez quelque chose sur la seconde personne que nous cherchons à identifier ?

— Oui, mais je vous le dirai de vive voix. Nous rentrons aujourd'hui.

Il raccrocha au moment où Pamela Balzer s'étirait avec un sourire amusé et une expression trouble dans ses immenses yeux noirs.

— C'est la première fois de ma vie que je me réveille à côté d'un homme sans avoir fait l'amour avec lui, remarqua-t-elle.

— Il y a un début à tout, dit Malko.

— Je n'ai plus rien à me mettre, enchaîna-t-elle. Il faudrait aller m'acheter une robe chez Ungaro, en face.

Évidemment, en dame de cour, elle risquait de se faire remarquer. Elle sauta du lit et Malko observa le balancement de ses hanches, tandis qu'elle gagnait la salle de bains. Comment, partie de son Cachemire natal, était-elle parvenue à sa position actuelle ? Il lui avait fallu une sacrée volonté en dehors de ses qualités physiques...

Elle réapparut drapée dans un peignoir de bain, juvénile, sans maquillage, et s'assit sur le lit à côté de Malko. Amicale.

— Je suis contente que vous n'ayez pas essayé, dit-elle. Je n'aime pas baiser. Quand j'étais à Bombay, j'ai servi de partenaire à une sorte de fakir qui faisait un show pour les touristes. Il avait un membre de près de trente centimètres qui ne débandait jamais. Nous étions sur scène, tous les jours, de huit heures à minuit. J'ai cru mourir, surtout quand il me prenait par-derrière, et cela m'a dégoûtée de l'amour.

J'étais sans cesse déchirée.

— Comment vous en êtes-vous sortie ?

— Je l'ai tué, dit-elle simplement. Un jour où il avait bu. Avec un kriss, je lui ai coupé son sexe monstrueux et il a saigné à mort. Jamais je n'ai été aussi heureuse.

Il n'y avait rien à ajouter...

Malko alla prendre sa douche à son tour. Il avait hâte d'être à Vienne. Maintenant, il savait de façon certaine à qui il avait affaire. Ignorant encore pourquoi les Irakiens avaient réagi avec tant de férocité. Ce n'était pas à cause des *krytrons*. Pamela ignorait tout de cette histoire.

Chris Jones pénétra dans la chambre, après avoir frappé. De mauvaise humeur.

— J'ai demandé un breakfast, expliqua-t-il. On m'a juste amené deux bouts de pain et un peu de café... C'est pas étonnant qu'ils soient tout petits, ces Français... Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous venez à Vienne, dit Malko. Les Irakiens n'ont sûrement pas renoncé à liquider Pamela.

— On pourra aller voir votre château ?

— Si tout se passe bien, oui. Dépêchez-vous, nous partons dans deux heures.

* *

*

Pamela Balzer faisait la gueule. Oublié le moment de détente de la matinée. Plus ils approchaient de chez elle, plus on la sentait mal à l'aise. Elle finit par se tourner vers Malko et lui dire :

— Écoutez, je crois que vous me menez en bateau ! Je ne veux pas me mêler de vos affaires. Si je vous donne ce numéro ils vont me tuer. Laissez-moi m'expliquer avec eux.

— Ils risquent de vous tuer de toute façon, protesta Malko. Vous en savez trop.

Ils étaient arrivés devant le 42 Schubertring. Avant qu'il puisse l'en empêcher, Pamela Balzer avait sauté à terre et courait vers sa porte ! Chris Jones bondit derrière elle. Grâce à l'avance qu'elle avait prise, elle eut le temps de se ruer dans l'ascenseur. Le « gorille » s'élança dans l'escalier à sa poursuite. Malko et Milton Brabeck arrivaient derrière. Si Pamela s'enfermait chez elle cela lui donnerait le temps de détruire le papier avec le téléphone de Georges et, à moins de lui arracher les ongles, c'était foutu...

Lorsque Chris Jones atteignit les dernières marches avant le palier du troisième, ce fut pour voir Pamela fourrager dans sa serrure. Elle poussa le battant au moment où Chris, d'un ultime effort, plongeait

comme un joueur de rugby et la plaquait au sol.

La call-girl tomba avec un hurlement de rage qui, une fraction de seconde plus tard, fut noyé dans une explosion assourdissante ! Un nuage de feu, de fumée et de poussière, chargé de divers débris franchit la porte, tandis que des projectiles de tous ordres criblaient les murs à hauteur d'homme. Milton Brabeck et Malko, pourtant un étage plus bas, ressentirent un souffle brûlant. Tout l'immeuble vibra.

— *Holy shit !* murmura Milton, sortant son arme à tout hasard. Qu'est-ce qui se passe ?

Le silence était retombé. On entendit des portes s'ouvrir, des gens s'interpeller plus bas. Malko rejoignit Chris et Pamela en train de se relever, couverts de poussière. La call-girl sanglotait convulsivement en regardant son appartement dévasté. La bonbonnière rose ressemblait à un bunker pris d'assaut. Il ne restait que des morceaux de fer tordus d'une splendide table basse de Claude Dalle.

Chris Jones arracha un rideau qui brûlait et, avec un extincteur, Milton acheva d'arrêter l'incendie naissant.

La porte s'était volatilisée en petits morceaux, comme les vitres et la plupart des objets.

Pamela se laissa tomber sur un canapé aux coussins brûlés. Affolée.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qui est arrivé !

— On a essayé de vous tuer, fit simplement Malko. Un vieux truc de Beyrouth. Il y avait une charge explosive collée sur le battant de la porte, à l'intérieur. En rabattant celle-ci contre le mur, vous avez enfoncé le détonateur... Si Chris ne vous avait pas jetée à terre, vous auriez été déchiquetée.

Des gens commençaient à arriver, muets de stupeur. À Vienne, on n'était pas habitué aux attentats. Pamela croisa le regard de Malko et fondit soudain en larmes. L'odeur âcre de l'explosif et de la poussière, mêlée aux relents d'incendie, rendait l'atmosphère irrespirable.

— Je vous demande pardon, murmura-t-elle. Je ferai ce que vous voulez...

— Ne restons pas ici, conseilla Malko. Prenez le papier et venez. On parlera à la police plus tard.

Pamela Balzer se leva et gagna sa chambre d'une démarche mal assurée. Elle n'eut pas à ouvrir la porte : celle-ci n'existait plus... Le grand lit « Art Déco », autre création de Claude Dalle, était jonché de débris, sa luxueuse soierie transformée en chiffon noirci et son bois des îles, de la loupe d'amboine, réduit en copeaux.

Malko la vit déplacer un tableau dissimulant un petit coffre et l'ouvrir. Elle en sortit deux sacs de cuir et referma.

— Je vous suis, dit-elle simplement.

Elle avait vieilli de dix ans en cinq minutes... En bas, ils se heurtèrent à une Golf verte de la police et aux pompiers. Malko

expliqua qu'il y avait eu un attentat inexpliqué et qu'il emmenait Pamela Balzer, choquée, à l'hôpital. Trente secondes plus tard, ils roulaient vers Liezen. Le meilleur endroit pour se sentir en sécurité. Si Alexandra était revenue, cela risquait de faire des étincelles, mais Pamela Balzer était son « *assel* » le plus précieux.

* *

*

Fatima Hawatmeh commença à ranger soigneusement ses affaires dans la penderie de sa chambre de l'*Intercontinental*, puis se fit couler un bain. Avec ses courts cheveux noirs, ses yeux de braise, son nez bien refait, sa bouche sensuelle, ses bijoux à tous les doigts, ses colliers, son bronzage impeccable, elle ressemblait à toutes les Libanaises aisées qui parcouraient l'Europe, essayant d'oublier le calvaire de leur pays. Sa haute taille, ses épaules larges et ses longues jambes lui donnaient une allure sportive, adoucie par une poitrine plus qu'honnête et des hanches de baiseuse. Elle se contempla quelques instants dans la glace. À l'aéroport, un homme d'une cinquantaine d'années l'avait carrément abordée pour l'inviter à dîner. Elle avait d'ailleurs conservé sa carte. Avec son pull blanc qui écrasait un peu ses seins et le « caleçon » en fausse panthère moulant des jambes parfaites, elle se savait parfaitement attirante.

D'ailleurs, une brève aventure ne la rebutait pas, au contraire. Sexuellement, elle était parfaitement normale, bien que ne voyageant jamais sans un vibreur qui lui servait parfois de somnifère...

Elle prit son bain et en était à peine sortie qu'on frappa à sa porte. Elle alla ouvrir, enveloppée dans un peignoir blanc. Un petit moustachu lui adressa un sourire et lui tendit une mallette avant de faire demi-tour sans un mot.

Fatima referma, verrouilla et alla ouvrir la mallette sur son lit. À l'intérieur, elle était doublée en mousse, avec plusieurs alvéoles. Il y avait un Walther PKK. avec son silencieux, deux mini-charges de Semtex avec des détonateurs miniaturisés, trois aiguilles imbibées d'un poison aussi violent que le curare et qui pouvaient être fixées sur divers objets, des produits de maquillage, des perruques, une paire de lunettes comportant un émetteur récepteur-radio et deux stylos-pistolets semblables à celui qu'elle avait utilisé pour tuer Farid Badr à Roissy.

Fatima n'était pas libanaise, mais irakienne. Toute jeune militante du Baas, son père, officier supérieur de l'armée irakienne, avait été tué durant la guerre Iran-Irak, comme le mari de Fatima.

Celle-ci avait toujours travaillé avec les Services irakiens, mais découvert sa vocation quelques années plus tôt. Lorsqu'on l'avait

envoyée liquider un opposant à Saddam Hussein vivant à Marbella, cela avait été d'une facilité dérisoire. Ils avaient fait l'amour, il s'était endormi après avoir bu un Johnny Walker bourré de drogue, et Fatima lui avait tranquillement tiré une balle dans la tête avec le Walther.

Son physique et les langues qu'elle parlait – arabe, français, anglais et hébreu – lui permettaient de se faire passer pour n'importe qui. Elle n'avait besoin que d'un passeport – faux évidemment – puisque aucun Service ne l'avait encore repérée. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas mis le pied en Irak, se partageant entre plusieurs appartements en Europe... Fatima était comme certains « exécuteurs » du Mossad. De fantastiques machines à tuer, avec une technologie de pointe, et pas le moindre état d'âme.

La seule femme des services irakiens à être utilisée ainsi.

Elle souleva le casier inférieur de sa mallette et découvrit toute une documentation sur les deux personnes qu'elle était chargée de liquider : Malko Linge, un agent de la CIA, et Pamela Balzer, une call-girl. Elle ne connaissait jamais les motivations de ses chefs : ce n'était pas son problème.

Après avoir refermé la mallette avec la serrure à chiffres, enclenché le dispositif qui la détruirait avec celui qui tenterait de l'ouvrir, elle décrocha son téléphone et appela un numéro à Francfort.

C'était un répondeur sur lequel elle laissa un message en anglais.

— Je suis bien arrivée, le matériel aussi. Je me mets au travail.

C'était le seul genre de contacts qu'elle entretenait avec sa centrale. Les ordres lui parvenaient par courrier adressé à ses points de chute.

* *

*

La sonnerie retentissait dans le vide. Malko comptait les coups ; cinq, six, sept. Le haut-parleur branché retransmettait avec une sonorité bizarre. Pamela Balzer serrait tellement l'écouteur que ses jointures en étaient blanches. Chris Jones avait branché un petit magnétophone sur le récepteur et attendait, écouteurs aux oreilles.

On aurait entendu voler une mouche dans la bibliothèque du château de Liezen. Malko avait fait boire une grande rasade de vodka au citron à Pamela pour lui redonner une voix normale. Son regard en était tout flou. Ils étaient en train d'appeler le numéro du mystérieux Georges à Bruxelles. Au moment où la call-girl esquissait le geste de raccrocher, le correspondant répondit enfin.

— Allô ?

La voix masculine était essoufflée, comme s'il avait couru. Le magnéto Akai se mit à tourner silencieusement. Pamela restait muette,

Malko dut lui donner un léger coup de coude pour qu'elle se décide à parler.

— Georges !

— Oui, qui est-ce ?

— Pamela. Je vous appelle de Vienne. Vous m'aviez donné ce numéro, n'est-ce pas ?

— Pamela !

Il y avait une joie sincère dans sa voix. Malko se sentit soulagé. Il touchait enfin au but.

— J'ai failli raccrocher, dit la jeune femme.

— J'étais dans mon bain, expliqua « Georges ». Je n'entendais pas le téléphone. Quelle bonne surprise ! C'est gentil de m'appeler.

— Vous ne revenez pas à Vienne ?

— Non, hélas, mais vous, vous ne venez pas à Bruxelles ?

Pamela, de nouveau, avala sa langue. À toute vitesse, Malko écrivit sur un papier « Si » et le mit sous le nez de la jeune femme. Celle-ci dit d'une voix un peu forcée très vite.

— Si, si !

« Georges » poussa un véritable rugissement de joie.

— Mais alors, nous allons nous voir ! Enfin, si vous n'êtes pas trop prise.

— Je... je crois que je pourrai m'arranger, dit Pamela. Et vous ?

— Moi, il n'y a pas de problème. J'ai beaucoup de travail, mais je m'arrangerai... Quand serez-vous à Bruxelles ?

« Demain », écrivit Malko sur le papier.

— Demain, répéta docilement Pamela.

Quelques secondes de silence, puis « Georges » proposa.

— Voulez-vous que nous nous retrouvions vers huit heures dans le hall de l'hôtel *Amigo*, à côté de la Grande Place ? C'est un endroit très agréable.

— D'accord, croassa Pamela, j'y serai.

— Alors, à demain.

Il raccrocha et Pamela se prit la tête dans les mains. Elle finit par rompre le silence pour dire d'une voix blanche.

— Vous me faites faire des conneries. Ils vont me tuer pour cela.

Malko ne répondit pas, perdu dans ses pensées.

Cherchant à comprendre pourquoi les Irakiens avaient pris tant de risques afin d'éviter que Pamela Balzer ne fasse remonter la CIA jusqu'à « Georges ». La seule réponse possible était dans les liens qui unissaient ce « Georges » aux Irakiens. Apparemment le secret de leurs relations devait être protégé à n'importe quel prix.

Mais pourquoi ?

CHAPITRE XI

Le hall de l'hôtel *Amigo* avait l'ambiance ouatée d'un club anglais. Pourtant, à quelques mètres de là, des hordes nippones et germaniques se ruaient caméras au poing, à l'assaut des vieilles pierres de la Grande Place, joyau touristique bruxellois.

Pamela Balzer, ses longs cheveux noirs cascasant sur ses épaules, ses courbes explosives pudiquement dissimulées sous un sage tailleur, sirotait patiemment un Cointreau, enfoncée dans un des grands fauteuils en tapisserie. Une bonne bourgeoise bruxelloise en train d'attendre son époux. Seules ses interminables et somptueuses jambes, gainées de gris, attiraient le regard.

De son tabouret, au bar, Malko installé devant une Stolichnaya, surveillait la jeune femme.

Milton Brabeck attendait dehors dans la rue des Lombards en face de l'hôtel, au volant d'une Mercedes de location. Chris Jones, dans un autre fauteuil, abrité derrière le *Herald Tribune*, assurait la protection rapprochée, en savourant un Gaston de Lagrange dont le verre ballon disparaissait entre ses doigts monstrueux. Son Beretta 92, dissimulé dans une serviette de cuir, à quelques centimètres de ses doigts... Quant à Elko Krisantem, il patrouillait les abords de l'hôtel, à la recherche de faciès suspects. Le rendez-vous donné par le mystérieux « Georges » pouvait très bien être un piège. Après ce qui s'était passé à Vienne...

Huit heures cinq. Malko acheva sa vodka d'un coup, vérifia discrètement qu'il pouvait saisir rapidement la crosse de son pistolet extra-plat et commanda une seconde Stolichnaya pour conjurer le sort... Le barman la posait devant lui lorsqu'il vit un homme, de dos, s'arrêter devant Pamela Balzer. Malko sentit son poulx s'accélérer. Le nouveau venu attira un fauteuil à lui et s'assit. C'était bien l'inconnu de la photo. Il avait un visage assez insignifiant, avec un nez en trompette, le front déplumé avec une couronne de cheveux gris entourant une tête ronde, l'air inoffensif. Un petit fonctionnaire. Pamela lui souriait, plutôt crispée. Leur conversation ne dura pas longtemps. Ils se levèrent et traversèrent le hall. Il arrivait à peine à hauteur du menton de la jeune femme, bien qu'il se tienne droit comme un I. Malko suivit à bonne distance et les vit monter dans une Audi 100 noire garée sur le minuscule parking de l'hôtel.

Lorsqu'il sortit à son tour, l'Audi descendait déjà la rue des Lombards, la Mercedes de Milton Brabeck derrière elle. Il n'y avait plus qu'à attendre. Malko remonta dans sa chambre, rejoint par Elko et Chris Jones.

Le téléphone sonna un quart d'heure plus tard.

— Ils sont dans un petit restaurant italien rue des Fossés-aux-Loups, *La Familla*, annonça l'Américain. Près du boulevard du Régent. Impossible d'y entrer sans se faire remarquer. Ils ne sont pas suivis. Voilà le numéro de l'Audi : 756 484.

— Nous vous rejoignons, annonça Malko.

Laissant Elko Krisantem avec mission de garder leur chambre, il partit avec leur seconde voiture, une autre Mercedes 190. Avant de partir, Malko appela la station de la CIA à Bruxelles pour savoir à qui appartenait l'Audi noire.

* *

*

Georges Bear buvait du petit lait. Chaque fois qu'il posait les yeux sur Pamela Balzer, il éprouvait une furieuse brûlure au creux du ventre. Il s'enflammait rarement pour une femme, mais il s'était passé à Vienne, lorsqu'il avait fait l'amour avec elle, quelque chose d'animal, d'irrationnel, d'incontrôlable. Était-ce sa peau soyeuse, ses interminables jambes qu'elle avait nouées dans son dos, ses yeux noirs immenses, il n'en savait rien. Il avait beau se dire que c'était une professionnelle, l'idée de la tenir dans ses bras de nouveau, de caresser sa peau, ses seins, ses fesses, de s'enfoncer en elle lui donnait la chair de poule...

Il repoussa son *expresso*, nerveux comme une queue de vache et proposa :

— Si on rentrait ?

Le dîner avait été bien arrosé de Valpolicella et il se sentait soudain très sûr de lui. Pamela n'avait pas beaucoup parlé, il n'avait pas osé lui demander ce qu'elle était venu faire à Bruxelles. Il n'avait qu'une seule idée en tête : se retrouver au fond de son ventre.

— On va chez vous ?

Sa voix était calme, normale. Georges Bear se sentit bêtement embarrassé. Il ne pouvait lui expliquer qu'il était tenu à des mesures de sécurité très strictes. À cause de ses activités.

— Je préférerais ailleurs, fit-il timidement. Vous êtes à l'*Amigo* ?

— Oui.

— Ils ne diront rien, je les connais.

Il paya et ils sortirent. Le spectacle de ses hanches se balançant devant lui accrut encore son désir. Il faisait presque froid et il dut mettre le chauffage dans l'Audi. Pendant le trajet, il posa la main sur la cuisse de Pamela Balzer et faillit défaillir de bonheur au contact du nylon extra-fin. Elle lui sourit, absente. Malko l'avait briefée et ce n'était pas la première fois qu'elle se retrouvait dans une situation

semblable. L'employé de la réception lui tendit sa clef comme si Georges avait été invisible et ils se retrouvèrent dans le petit ascenseur. À travers la fenêtre de la chambre, on apercevait les toits d'ardoise des vieux bâtiments de la Grande Place. À peine Pamela eut-elle ôté la veste de son tailleur que Georges Bear se jeta pratiquement sur elle et l'embrassa, dressé sur la pointe des pieds. Elle lui rendit son baiser, habilement mais sans passion. Georges s'était mis à farfouiller dans son chemisier, glissant maladroitement les doigts entre le soutien-gorge et la peau.

— Attends, fit simplement Pamela.

Rapidement, elle ôta son chemisier et son soutien-gorge, puis défit quelques boutons de la chemise de Georges et entreprit de lui agacer tes pointes des seins d'un ongle habile. Au cours de sa carrière, elle s'était aperçue que les hommes étaient beaucoup plus sensibles à cette caresse qu'à d'autres plus directes. Effectivement, Georges gémit de plaisir en se tortillant contre elle. Ses mains avaient abandonné ses seins pour s'emparer de sa croupe. Il tenta d'en glisser une sous la jupe, mais elle était trop étroite. De nouveau, Pamela l'aida, la faisant glisser à terre.

Georges Bear la fixa, la gorge sèche. Les longues jambes gainées de bas montant jusqu'en haut des cuisses, la poitrine gonflée pointant orgueilleusement et le triangle noir harmonieusement taillé et soyeux de son ventre le rendaient fou. Il ne savait plus où mettre les mains. Pamela effleura l'érection qui tendait son pantalon et il se déroba tant il craignait de jouir au moindre contact. Délicatement, elle le libéra et l'entoura de ses doigts habiles. Il haletait comme si sa dernière heure était venue. Ne pouvant plus résister, il glissa une jambe entre celles de la jeune femme et tenta de la prendre debout. Pamela s'écarta et l'attira gentiment vers le lit.

— On sera mieux là, fit-elle d'une voix douce à mourir.

À peine fut-elle allongée qu'il se rua en elle comme un sauvage, tandis qu'elle relevait automatiquement les jambes pour lui faciliter la tâche. Mais il avait déjà un autre fantasme. Il se retira, la força à se retourner, la mettant à genoux. Il contempla quelques instants sa croupe sublime et s'y enfonça d'un coup, les mains crispées sur les hanches en amphore. Consciente de l'effet qu'elle produisait, Pamela le reçut prosternée, les bras allongés devant elle, la croupe haute. Georges Bear la besogna à toute vitesse, moins d'une minute, et explosa avec un couinement ravi.

Réalisant que pour ces quelques secondes d'extase, il était prêt à faire pas mal de conneries.

Georges Bear s'était rhabillé. Pamela Balzer, allongée sur le lit, l'observait. Elle avait conservé ses bas et ses chaussures. Même partiellement assouvi, Georges ne pouvait la regarder sans sentir son ventre s'embraser de nouveau. Il se pencha et l'embrassa sur la bouche.

— Combien de temps restez-vous à Bruxelles ? demanda-t-il.

Il n'osait pas la tutoyer.

— Je ne sais pas encore, fit Pamela en s'étirant. Mais dis-moi, je ne sais même pas ton nom...

— Georges, dit-il. Georges Bear. Comme « ours ».

— Qu'est-ce que tu fous ? demanda-t-elle négligemment.

— Oh ! du business. Je voyage pas mal, fit-il. D'ailleurs, je dois aller à Rotterdam ces jours-ci. Vous pourriez venir avec moi. Pour deux jours. On coucherait à Amsterdam, c'est très beau.

Une jambe presque levée à la verticale, Pamela tira sur un de ses bas.

— Peut-être, il faut me téléphoner.

Quelque chose dans sa pose fit soudain flipper Georges Bear. Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas éprouvé ce sentiment de plénitude en faisant l'amour ! Il s'assit sur le lit, le souffle court et se remit à caresser le corps de Pamela.

— J'ai encore envie de vous, murmura-t-il.

Comme elle ne le rembarrait pas, il se déshabilla à toute vitesse et vint se glisser contre elle, déjà en érection. Le contact de la peau soyeuse et ferme acheva de le mettre en transe. Une idée le taraudait depuis sa première rencontre avec Pamela.

— Retournez-vous, demanda-t-il d'une voix étranglée, je voudrais vous caresser le dos.

Pamela s'exécuta sans broncher. En fait de dos, Georges se mit à lui pétrir les fesses, allant parfois jusqu'à glisser un doigt inquisiteur entre elles, s'enhardissant même jusqu'à frôler l'ouverture de ses reins. Il se pencha à son oreille et murmura d'une voix rauque.

— Vous savez ce que je voudrais ?

Elle tourna vers lui ses immenses yeux d'un noir liquide à l'expression trouble.

— Il faut toujours faire ce dont on a envie.

Sachant très bien où il voulait en venir. Tous les hommes étaient pris du même fantasme en la voyant.

Georges Bear s'allongea sur elle. Pamela se cambra un peu pour qu'il puisse la prendre. Il ne fit que quelques allers-retours dans son sexe. Son excitation était telle qu'il craignait de jouir prématurément. Il se retira et quand elle sentit qu'il cherchait maladroitement à la sodomiser, d'elle-même, Pamela prit ses globes fessiers à deux mains, les écartant pour lui faciliter le passage...

Georges Bear n'aurait jamais rêvé d'un tel geste de soumission ! Du coup, presque sans tâtonner, il s'enfonça dans l'ouverture offerte, avec la brutalité d'un néophyte. Pamela cria et, secrètement, il en fut terriblement fier.

— Arrête, ne bouge plus !

Sa voix était dure, différente, mais il ne le réalisa pas. Il obéit, non pour lui faire plaisir, mais parce qu'au moindre mouvement, il allait exploser... Ce n'est que lorsque les battements de son cœur se furent un peu calmés qu'il commença à en profiter. Cela dura à peine quelques secondes : la sensation de ce fourreau étroit autour de sa verge, ces fesses fermes et rondes sous ses mains, le menèrent à l'extase encore plus rapidement que la première fois...

Il retomba, ivre de satisfaction, et demeura emmanché en elle jusqu'à ce que son sexe diminue de volume.

— C'était merveilleux ! glissa-t-il à son oreille.

— Pour moi aussi, assura Pamela.

Un quart d'heure plus tard, quand il traversa le hall de l'*Amigo*, il avait toujours une braise brûlante au creux du ventre et elle n'était pas prête de s'éteindre. Pamela avait déchaîné en lui quelque chose qui balayait tout le reste. Il pensa à la drogue et se dit que c'était une bonne comparaison. On devait se sentir comme ça après son premier « fix ». Incroyablement bien et définitivement en enfer.

* *

*

Chris Jones, gêné par la pluie, avait du mal à suivre de près l'Audi 100 noire, l'avenue Louise étant presque déserte. Juste avant le bois de la Cambre, l'Audi tourna à droite dans le quartier résidentiel de Uccle. Des villas cossues et des résidences modernes au milieu de grands parcs. L'Audi tourna autour de l'Observatoire, enfila la rue François-Folie et pénétra dans une grande résidence. Chris Jones continua, stoppa vingt mètres plus loin et revint sur ses pas en courant.

Il aperçut un parc dominé par une énorme résidence et l'entrée d'un parking souterrain. Il s'y engouffra en courant et s'arrêta pour observer les lieux. Une voiture manœuvrait au fond. Guidé par la lueur des phares, il la rejoignit au moment où elle se garait dans un box. C'était l'Audi noire. Dissimulé derrière un pilier de ciment, Chris Jones aperçut le compagnon de Pamela en sortir et se diriger vers une porte communiquant avec les appartements de la résidence. Chris attendit un peu, puis emprunta le même itinéraire. La porte s'était refermée. Heureusement, il avait avec lui un petit trousseau fourni par la TD(17). Il lui fallut exactement quarante secondes pour ouvrir la

serrure de sécurité et refermer derrière lui. La minuterie était encore allumée et l'ascenseur en service.

Montant un étage à pied, il déboucha dans un petit hall coquet. Personne. L'ascenseur s'arrêta. Il n'y avait plus qu'une chose à faire : prendre l'escalier de secours et vérifier à quel étage l'ascenseur avait stoppé.

Chris Jones le trouva au huitième. Deux portes sur le palier. L'une portait une plaque : Docteur J. Broeck – Généraliste. L'autre était anonyme. L'Américain redescendit, ressortit par l'entrée de l'immeuble normale et nota le numéro de la résidence : 28. Il avait au moins l'adresse de l'inconnu.

L'adresse et le numéro de la voiture allaient pouvoir mener à quelque chose.

* *

*

Pamela Balzer fumait nerveusement, Malko assis sur le bord de son lit.

— Oui, il ne m'a dit que son nom, répéta-t-elle, excédée. Il ne pensait qu'à me sauter. Bien sûr qu'il va me rappeler...

— Il ne vous a rien dit de précis sur ses activités ?

— Non, il est dans le business, il voyage beaucoup. Il habite seul, mais n'aime pas faire venir de gens chez lui.

— Et ce voyage à Rotterdam ?

— Rien non plus.

Rotterdam, c'était le plus grand port d'Europe. Pas vraiment une destination de vacances... Pamela écrasa sa cigarette dans le cendrier et explosa.

— J'en ai marre ! Maintenant que vous l'avez récupéré votre type, je veux me tirer !

— À Vienne ? demanda Malko. La dernière expérience ne vous a pas suffi...

— Non, dit-elle. À Bombay, là où j'ai encore des amis. Je reviendrai plus tard. J'ai peur.

Malko posa gentiment la main sur la sienne.

— Il faut rester. Ici, vous ne risquez rien. Nous vous protégeons jour et nuit. Ensuite, vous irez à Bombay ou à New York, nous vous aiderons.

Il se leva pour partir, mais Pamela le retint.

— Restez. J'ai peur seule.

Il demeura près d'elle quelques minutes. Chris Jones était revenu avec l'adresse de Georges Bear. Ils progressaient. Il restait maintenant à découvrir pourquoi les Irakiens tenaient tellement à conserver le

secret sur leurs relations avec Georges Bear.

* *

*

— Envoie le chauffeur à la Cosmos Trading Corporation, ordonna Tarik Hamadi d'une voix blanche de fureur, qu'il dise à Mr Georges de me retrouver à l'endroit habituel dans une heure.

Pour se calmer les nerfs, l'Irakien se mit à arpenter le bureau qu'il occupait au troisième étage de l'ambassade d'Irak, un cube de béton gris au 38 avenue de Floride dans le quartier d'Uccle, à quelques centaines de mètres du domicile de Georges Bear. Ils s'étaient tous installés à Bruxelles pour diverses raisons. D'abord la nullité des Services de Renseignements belges, qui ignoraient à peu près tout ce qui se passait sur leur territoire. Ensuite, la discrétion dont faisaient preuve les banques et les milieux d'affaires locaux. La proximité d'Anvers et de Rotterdam ajoutait un plus aux deux raisons précédentes. Enfin, l'extrême droite était encore très puissante et très structurée en Belgique, avec de nombreux réseaux souterrains d'amitiés dans les forces de l'ordre. Quand on combattait Israël, cela pouvait servir.

Une nouvelle fois, il se fit passer la bande enregistrée des communications téléphoniques de Georges Bear qu'on lui avait apportée avec son petit déjeuner. Ses hommes avaient placé une « bretelle » sur sa ligne, par prudence. Georges Bear était un collaborateur fidèle, mais on n'était jamais assez prudent. La précaution s'était avérée utile...

Tarik Hamadi avait découvert le pot aux roses : cette salope de Pamela Balzer était à Bruxelles alors que Fatima Hawatmeh la guettait à Vienne ! Et surtout, ce sournois de Georges Bear l'avait revue... Sans lui en parler... L'Irakien essaya d'estimer les dégâts. Les conversations surprises ne laissaient aucun doute : c'était purement sexuel de la part de Bear. Quel imbécile il avait été de vouloir lui faire plaisir lors de son passage à Vienne. Par contre, la présence de Pamela Balzer ne devait sûrement rien au hasard. Il avait découvert trop tard, en perdant deux de ses hommes, quelle était maintenant sous la protection et entre les mains des Services américains et israéliens. Elle avait mené ses nouveaux amis droit à Georges Bear ! Tarik Hamadi en avait des sueurs froides. Un mois plus tôt, c'eût été un désastre. Maintenant ce n'était plus qu'un très grave contretemps, à condition de réagir. Vite. Son premier réflexe avait été d'envoyer deux « liquidateurs » chez Bear. Seulement, il ne pouvait toucher un cheveu de sa tête sans l'autorisation de Saddam Hussein lui-même. Et pour l'obtenir, il faudrait expliquer ses deux bévues. Ce qui pouvait avoir

des conséquences très fâcheuses pour lui. En forme de potence...

Mieux valait laver son linge sale en famille.

Il regarda les frondaisons du Bois de la Cambre se disant que, s'il ne pouvait toucher à Georges Bear, par contre, rien ne lui interdisait de liquider Pamela Balzer et l'agent de la CIA. Tant que les agents américains n'avaient pas été en contact direct avec Georges Bear, les dégâts étaient limités.

Il composa un numéro en Autriche, à l'OPEP, et donna quelques ordres à mots couverts en arabe. Fatima Hawatmeh allait rabattre sur Bruxelles.

Vingt minutes s'étaient écoulées. Il avait hâte d'aller à son rendez-vous.

Sa Mercedes diplomatique noire l'attendait en bas ; il s'installa à l'arrière, pensif. Qui étaient ses adversaires ? Ibrahim Kamel avait été abattu, son Selim étranglé. Donc le Service Action d'un grand Service était impliqué. Il y avait une nouvelle complication en vue : Pamela Balzer savait forcément qu'il avait voulu la faire tuer. En avait-elle parlé à Georges Bear ?

Son chauffeur prit la rue Langeveld pour rejoindre la chaussée de Waterloo et de là le petit lac au sud du Bois de la Cambre. À cette heure, le matin, il n'y avait jamais personne. Il aperçut l'Audi noire avec Georges Bear au volant. Ce dernier le rejoignit aussitôt dans la Mercedes. Visiblement soucieux.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il. J'avais beaucoup de travail ce matin. Si vous voulez que tout soit prêt...

— Il se passe des choses graves, annonça Tarik Hamadi. Vous avez revu la fille de Vienne, Pamela Balzer.

Pris par surprise, Georges Bear bafouilla comme un collégien en faute. Jamais l'Irakien ne lui avait parlé de cette façon brutale. Il ne comprenait pas sa fureur. Après tout, c'est par lui qu'il avait connu la call-girl.

— Oui, avoua-t-il, elle m'a téléphoné pour me dire qu'elle venait à Bruxelles. Nous avons dîné ensemble hier soir.

— Vous l'avez...

Georges Bear ne répondit pas. Gêné et stupéfait.

Devant son embarras, Tarik Hamadi se décida à lui dire la vérité.

— Écoutez, il y a un gros problème avec cette fille, expliqua-t-il. Elle a été retournée par les Américains. La CIA ou le FBI, je ne sais pas.

Au mot de FBI, Georges Bear sentit une coulée glaciale le long de sa colonne vertébrale, revoyant les deux hommes qui avaient un jour de 1979 débarqué dans ses bureaux pour l'accuser d'avoir vendu 60 000 obus de 155 mm à l'Afrique du Sud sous embargo. Un peu plus tard, la Cour Fédérale du Vermont l'avait condamné à quatre mois de

pénitencier.

Dégoûté, en faillite, il avait quitté les États-Unis, son pays.

Il se raisonna et lança à Tarik Hamadi.

— Le FBI ne peut rien contre moi ! Je ne suis même plus américain et ils n'ont aucun pouvoir en Belgique.

— Bien sûr, reconnut Tarik Hamadi, mais ils peuvent vous balancer aux Israéliens. Et vous savez ce qui arrivera, n'est-ce pas... Un accident, comme au Caire.

Un an plus tôt, un ingénieur anglais qui travaillait pour les Irakiens était bizarrement passé par la fenêtre de son hôtel pour s'écraser quinze étages plus bas. Un « accident » signé Mossad... Georges Bear regarda Tarik Hamadi, buté.

— Vous êtes sûr que cette fille travaille avec eux ? Elle ne m'a posé aucune question.

— Vous l'avez emmenée chez vous ?

— Non.

Tarik Hamadi soupira intérieurement, tout en ne se faisant guère d'illusions. Pamela n'était pas seule à Bruxelles. Il se procurerait la liste des hôtes de l'*Amigo* et en aurait le cœur net. Pourvu que Fatima Hawatmeh arrive vite ! S'il éliminait cette équipe de la CIA, il gagnait assez de temps...

— Ne revoyez Pamela Balzer sous aucun prétexte, ordonna-t-il. Et, de toute façon, il va falloir vous exfiltrer d'urgence.

— Tout de suite ? sursauta Georges Bear.

— Vous avez envie de terminer avec une balle dans la tête ? Le jour où ils sauront ce que vous faites pour nous, vous êtes mort.

— Mais ils ne sont pas concernés directement, protesta Georges Bear.

L'Irakien haussa les épaules.

— Ils nous considèrent comme leurs pires ennemis. C'est comme ça.

Georges Bear ne répondit pas, plongé dans ses pensées. Il n'osait pas avouer à son interlocuteur que le démon de midi l'avait frappé en plein cœur, qu'il était tombé amoureux fou de Pamela Balzer et qu'il n'avait pas la moindre envie d'aller en Irak.

— Comment voulez-vous m'exfiltrer ? demanda-t-il néanmoins.

— Par Rotterdam. Le plus vite possible.

— Bien, fit Georges Bear, je vais prendre mes dispositions.

Il avait déjà la main sur la portière. Tarik Hamadi le retint.

— Je vais vous donner une protection. À partir d'aujourd'hui, deux de mes hommes ne vous lâcheront plus.

Georges Bear sortit de la Mercedes sans répondre et regagna son Audi, en proie à des sentiments contradictoires.

Les révélations de Tarik Hamadi l'effrayaient. Et, en même temps, il était décidé à revoir Pamela Balzer quels que soient les risques.

C'était simple : il ne pensait plus qu'à elle et à ce qu'il avait ressenti la veille. Brutalement, son vieux rêve d'ingénieur, qu'il était sur le point de réaliser, lui sembla presque sans intérêt comparé à la conquête de la sublime call-girl.

* *

*

Tarik Hamadi, revenu dans son bureau, tirait sur son cigare, la gorge nouée par l'angoisse. Il avait bien senti la réticence de Georges Bear lorsqu'il lui avait parlé d'exfiltration. Cet imbécile était accroché par Pamela Balzer ! Cela lui donnait une raison supplémentaire de la liquider.

* *

*

Le télex dévidait en crépitant des mètres de copie arrachée au fur et à mesure par le chef de la station de la CIA à Bruxelles, Morton Baxter. Jack Ferguson était là aussi, arrivé de Vienne le matin même, mâchonnant un cigare éteint. Baxter leva un œil atone sur Malko, mal à l'aise.

— C'est de la dynamite que vous avez déterrée. Et dire que cela se passe sous mon nez...

Un ange passa et fit demi-tour, horrifié par tant d'incompétence.

— Qui est Georges Bear ? demanda Malko.

— D'abord l'Audi noire : elle est enregistrée au nom d'une société. La Cosmos Trading Corporation, 57 rue de Stalle à Bruxelles. On s'est penché sur le problème et on a découvert qu'en réalité cette société est domiciliée dans le Delaware depuis 1986. Le FBI nous a communiqué ce matin le nom des principaux actionnaires. Le plus important s'appelle Georges Bear. L'ami de Pamela. Il habite bien à l'adresse où Chris Jones l'a « logé ».

— C'est notre homme.

— Et que fait-il ?

— Tenez, lisez.

Malko prit le morceau de télex qu'on lui tendait et lut :

Georges Bear, né le 5 mars 1932 dans l'Ontario.

Officier artilleur dans l'armée canadienne. Travaille ensuite à partir de 1960 sur un projet de canon géant qui réussit à envoyer un satellite à 180 km d'altitude. À la suite de cette expérience, il obtient la nationalité américaine. Il travaille alors à son super-projet : un canon géant de cinquante mètres de long, capable d'expédier à 400 kilomètres des charges chimiques ou nucléaires avec une vitesse initiale de trois fois la vitesse du

son. En dépit de son précédent succès, le gouvernement américain, qui a choisi la voie des missiles, coupe les crédits au projet. Pour survivre, Georges Bear met alors au point un canon de 155 ultra-moderne à très longue portée et commence à le vendre un peu partout dans le monde. C'est le début de ses ennuis : il conclut un marché avec l'Afrique du Sud alors sous embargo, leur livre des canons et des munitions. Le FBI s'intéresse à lui. Il est arrêté, jugé et condamné à une peine de prison qu'il purge dans un pénitencier en Pennsylvanie. Il en sort après quatre mois et quitte les États-Unis, abandonnant la nationalité américaine. On le retrouve en Autriche où, en 1984, il livre à l'Iran 200 canons de 155 mm et 150 000 obus spéciaux, le tout pour 600 millions de dollars. Le marché est brutalement interrompu à la suite de la découverte de 56 canons dans le port yougoslave de Kardeljevo. Depuis, on perd sa trace.

Malko repose le document, qui éclairait d'une lumière nouvelle tout ce qui s'était passé depuis quelques semaines. Après avoir collaboré avec l'Afrique du Sud et l'Iran, Georges Bear avait trouvé un nouveau client : l'Irak.

— Apparemment, il a changé son fusil d'épaule, remarqua-t-il. Les Irakiens ne sont pas rancuniers.

— Ils sont pragmatiques, conclut Morton Baxter. Mais il faut qu'il rende de sacrés services à l'Irak pour qu'ils lui aient pardonné sa collaboration avec l'ennemi héréditaire.

— Il aurait repris son projet de super-canon ? demanda Malko. Ce serait donc lié à l'affaire des *krytrons* ?

— Une fois qu'on a des bombes atomiques, remarqua l'Américain, il faut les transporter.

— Les Irakiens possèdent des avions et des missiles.

— Trop vulnérables, objecta Morton Baxter. La couverture radar israélienne est une des meilleures du monde et nous avons mis un Awacs à leur disposition. Ils ont en permanence des intercepteurs prêts à décoller du désert du Neguev. Capables d'arrêter n'importe quel chasseur bombardier.

— On peut expédier des obus nucléaires avec du 155, remarqua Malko.

L'Américain secoua la tête.

— En aucun cas, les Irakiens ne sont capables de miniaturiser à ce point des armes nucléaires. Ensuite, leurs 155 ne portent qu'à 80 kilomètres.

— Et si Georges Bear les aidait à fabriquer des missiles ?

Nouvelle moue dubitative.

— Ils en ont déjà. Les Soviétiques leur ont fourni des SCUDS qu'ils ont améliorés en portée et en précision. Ce sont des vecteurs qui portent à plus de trois cents kilomètres.

— Ça suffit largement pour frapper Israël...

— Oui, mais ces missiles sont repérables par le système anti-missiles israélien « Patriot ». Ils ne passeraient pas car ils sont relativement lents et pas très modernes.

— Donc, cela doit être le super-canon, conclut Malko. Qui leur permettrait de frapper Israël avec des charges nucléaires, grâce à leur progrès dans ce domaine. Ce qui explique que les Irakiens se soient donné tant de mal pour dissimuler leurs liens avec Georges Bear.

Le chef de station lui adressa un regard pénétrant.

— C'est probable, mais il faut en être certain. Et découvrir coûte que coûte à quel stade ils en sont. La Cosmos Trading Corporation a des bureaux à Bruxelles. Là doit se trouver le secret de sa collaboration avec l'Irak. Il faut le découvrir. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes...

— C'est-à-dire sur moi, remarqua avec perfidie Malko.

— Et sur nos amis Chris et Milton, corrigea Morton Baxter. Cette affaire est une priorité absolue.

— Si on kidnappait ce Georges Bear ? suggéra Chris Jones. On pourrait l'enfermer quelque part et le cuisiner sérieusement...

La suggestion ne fut pas accueillie avec enthousiasme... Le chef de station bruxellois eut un haut-le-corps.

— Il y a des limites à ce que nous pouvons faire. Nous ne sommes pas des sauvages et les Belges sont très susceptibles. Je vous conseille plutôt de vous intéresser au siège de la Cosmos Trading Corporation. Chris Jones n'a pas son pareil pour ouvrir les serrures...

Chris baissa modestement les yeux, mais Malko corrigea :

— Derrière les serrures, il y aura certainement des gens... Qui ne se laisseront pas faire.

Morton Baxter prit l'air dégagé.

— Si ce ne sont pas des Belges, vous pouvez y aller.

Milton Brabeck se rembrunit.

— On peut pas leur demander leur passeport avant de les flinguer...

— Physiquement, corrigea suavement Malko, il doit y avoir quelques différences visibles à l'œil nu entre un Irakien et un Flamand. C'est ce que voulait probablement dire Mr Baxter.

— Exactement, confirma le chef de station, soulagé de trouver autant de compréhension chez ses collaborateurs. Mais ne déclenchez quand même pas une guerre ouverte.

— Si on la gagne, marmonna Chris Jones entre ses dents, quelle importance...

Malko réfléchissait toujours au problème.

— Je continue à « traiter » Georges Bear par l'intermédiaire de Pamela Balzer. Il y aura peut-être des retombées intéressantes. Une question : allez-vous révéler aux Israéliens l'identité et le rôle de

Georges Bear ?

— La décision ne dépend pas de moi, répondit prudemment le chef de station, mais de Langley. Ou peut-être même de la Maison-Blanche. En attendant, nous gardons nos petits secrets.

— Et nous essayons de connaître ceux de Georges Bear.

Malko remontait lentement en voiture la rue de Stalle, dans le quartier d'Uccle. Les élégantes résidences avaient fait place à une sorte de village urbain et, ensuite, la voie continuait, défoncée, bordée de buildings, de bureaux. Chris Jones, le « navigateur », tendit la main vers un bâtiment de verre et d'acier, un peu en retrait et en surplomb.

— C'est là !

Les glaces verdâtres des deux étages les plus bas renvoyaient les rayons du soleil : elles étaient à l'épreuve des balles. Malko s'arrêta un peu plus loin dans le parking d'un immeuble en construction, puis se tourna vers Milton Brabeck.

— À vous, Milton.

En uniforme d'employé du gaz belge, le « gorille » était parfait. Il prit sa sacoche, qui contenait quand même un 357 Magnum et partit vers le numéro 61. Première reconnaissance d'environnement. Il pénétra facilement dans le hall de marbre et consulta le tableau des locataires. La Cosmos Trading Corporation occupait le premier et le second. Milton prit l'ascenseur et débarqua sur un minuscule palier. Une caméra était fixée au-dessus d'une porte visiblement blindée, doublée d'un dispositif de sécurité infrarouge... La serrure était à code et un petit haut-parleur était encastré dans le mur, à côté de la porte. Il enfonça le bouton de la sonnette, n'entendit rien mais, quelques instants plus tard, une voix caverneuse demanda.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le gaz.

— Voyez le concierge.

Clac, la communication était coupée. On devait l'observer à travers un œillette fixé à la porte. Il résonna et la même voix répéta sans s'énervier.

— Voyez le concierge. Nous ne recevons que sur rendez-vous.

Sous peine d'éveiller les soupçons, Milton Brabeck dut décrocher et reprendre l'ascenseur. Jusqu'au sous-sol. Plusieurs voitures étaient garées dans les emplacements marqués CTC. Toutes immatriculées en Belgique. Il essaya la porte de service. Blindée et verrouillée... Quand il retrouva Malko, il était plutôt découragé.

— C'est un véritable coffre-fort ! annonça-t-il. Impossible même de se rendre compte de ce qu'il y a à l'intérieur. Par contre, les bureaux du troisième sont normaux...

— Retournons à l'hôtel, conseilla Malko. Cela demande une sérieuse préparation.

Il retrouva, à l'*Amigo*, Pamela Balzer gluée devant la télé Akai de sa

chambre, sous la garde vigilante d'Elko Krisantem. Elle semblait finalement se faire une raison. De plus, elle avait vraiment cherché à joindre son fiancé « disparu » depuis le bal costumé ! Comme Mandy Brown ne donnait pas non plus signe de vie, la conclusion était facile à tirer.

— Pas de nouvelles de Georges Bear ? demanda Malko.

— Aucune, fit la call-girl. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Attendons demain, dit Malko.

Les Irakiens avaient dû réagir. Il ne comptait plus beaucoup sur l'ingénieur canadien pour les aider. Il restait la méthode brutale.

— Nous agissons cette nuit, annonça Malko aux deux « gorilles ».

* *

*

Malko s'effaça devant la porte de l'ascenseur pour laisser passer une très jolie femme blonde, avec un grand sac en crocodile vert. Les jambes gainées de nylon noir, décolletée juste comme il fallait, arrosée de Shalimar. Superbe créature. Un peu de dentelle noire moussait à travers l'échancrure de son chemisier. Lorsqu'il la regarda, elle soutint le regard de ses yeux dorés avec une pointe d'impertinence et même de provocation.

— À quel étage allez-vous ? demanda-t-il.

— Au sixième.

La voix était chantante, bandante, distinguée. Cherchant vaguement l'aventure. Il appuya sur le bouton de l'étage demandé. Quelques secondes plus tard, l'inconnue eut un sourire désarmant, qui écarta ses grosses lèvres, et dit d'une voix pleine d'excuses en plongeant la main dans son sac entrouvert.

— Excusez-moi, je ne peux pas m'empêcher de fumer.

Sans cette phrase banale, Malko ne se serait vraisemblablement douté de rien. Mais la belle inconnue avait parfaitement le droit de fumer. Pourquoi lui demander la permission ? Toujours sur ses gardes, il suivit le geste de sa main droite.

Celle-ci ressortit du sac, tenant, non pas une cigarette, mais un tube noir ressemblant à un gros stylo... Elle n'eut pas le temps de le pointer sur Malko. D'un revers asséné à toute volée, il lui écrasa le poignet contre la paroi et elle lâcha son arme – un stylo-pistolet – avec un cri de douleur. En une fraction de seconde, la jolie femme sensuelle se transforma en une furie décidée à tuer, de la haine plein les yeux.

Malko parvint à lui saisir les deux mains, mais elle lui décocha aussitôt un coup de pied qui le rata mais fit une estafilade dans la peinture de l'ascenseur : une longue aiguille sortait de sa semelle : sûrement empoisonnée, Malko parvint à éviter ses ruades, au prix

d'une sorte de danse de Saint-Guy désespérée » Il tenta de l'assommer à plusieurs reprises, mais en vain. L'inconnue était experte en close-combat et évitait tous les pièges. Ils luttèrent tous deux sans un mot quand l'ascenseur arriva au sixième étage et que les portes s'ouvrirent.

Malko eut l'impression de sortir d'une cage pleine de serpents venimeux. D'un ultime effort, il repoussa l'inconnue et bondit sur le palier, sous les yeux ébahis d'une femme de chambre.

Il se releva, son pistolet extra-plat au poing, mais les portes de l'ascenseur s'étaient déjà refermées. Il s'élança comme un fou dans l'escalier et arriva en bas pour voir un groupe de Japonais s'entasser dans l'ascenseur. Interrogé, le concierge lui apprit qu'une femme élégante venait de partir en taxi... Une cliente de l'hôtel. Pour 1 000 francs belges, il eut le numéro de sa chambre : 321. Il n'y avait plus qu'à aller chercher Chris Jones.

* *

*

Il n'y avait pas grand-chose dans la chambre 321, sauf une mallette métallique que Chris Jones flaira comme un chien de chasse.

— Vaut mieux l'envoyer à la T.D., fit-il, ça doit être piégé. C'est trop propre pour être honnête.

Ils embarquèrent la mallette. Malko était quand même secoué. Les Irakiens faisaient vraiment des efforts désespérés pour les empêcher de découvrir leur secret. Il avait contre lui tous les moyens réunis d'un grand Service... Pour se remettre de ses émotions, il alla prendre une vodka au bar de l'hôtel. C'est là qu'on lui passa une communication téléphonique. C'était la voix sépulcrale du chef de station de Bruxelles.

— Vous allez probablement avoir de la visite, annonça-t-il. Les Israéliens ont obtenu de participer à notre enquête, après s'être roulés par terre. Alors, gare à la casse...

— Je leur dis tout ?

— Le moins possible. Ils connaissent le nom de Georges Bear maintenant et son adresse. Pas l'existence de Pamela Balzer.

Entre les Irakiens et les Israéliens, la situation allait devenir intenable.

— Et les Services belges ? demanda Malko.

— Ils traînent des pieds. Prétendent que la CTC n'a pas d'activités illégales. Mais, dans ce pays, si on ne crache pas sur le Roi, tout ce qu'on fait est à peu près légal...

— Nous allons agir ce soir, annonça Malko. Restez près de votre téléphone... Au cas où.

Milton Brabeck venait d'entrer avec une énorme valise.

— Je crois que nous sommes parés, annonça le « gorille ». À part

des lance-flammes, on a tout ce qu'il faut.

* *

*

De nuit, la rue de Stalle était absolument déserte, abandonnée. Les quatre hommes arrêtaient leur Mercedes sur le parking voisin et commencèrent le transbordement à pied jusqu'au numéro 61. Le terre-plein était faiblement éclairé et, grâce au trousseau de Chris Jones, ils parvinrent sans encombre jusqu'au sous-sol.

Plus une voiture. Théoriquement, le building était vide... Ils prirent l'ascenseur jusqu'au troisième, occupé par une compagnie d'assurances. Là, les portes étaient normales, et Chris Jones força les serrures en quelques secondes. L'épaisse moquette étouffait le bruit de leurs pas. Ils se dirigèrent vers le fond, là où se trouvaient les toilettes.

Chris et Milton retroussèrent leurs manches et sortirent leurs outils, aidés par Elko. Des scies, des perceuses, des burins, des ciseaux à froid. Un véritable attirail de cambrioleur.

Ils se mirent au travail, découpant d'abord le plancher, puis ce qu'il y avait en dessous. Enfin, Chris Jones prit une énorme perceuse avec une mèche d'un mètre de long et perça un trou vertical. L'engin, entouré d'un cocon isolant, était presque silencieux. La mèche disparut tout à coup dans le vide, et Chris la retira, laissant un grand trou.

Chris Jones prit alors une bonbonne rouge, terminée par un flexible et en dirigea l'embout dans le trou ouvrant la vanne. Il y eut un chuintement faible et les bureaux du dessous commencèrent à se remplir d'un puissant gaz soporifique. Personne ne pouvait résister plus de deux minutes, à moins de porter un masque à gaz... L'effet durait une demi-heure environ.

Ils attendirent le temps qu'il fallait, en silence. Puis Milton Brabeck passa dans le trou l'ombrelle en plastique renforcé et l'ouvrit, afin de recueillir les débris, tandis que Chris commençait à piocher le plancher...

Elko Krisantem, lui, s'occupait de dégager les gravats. Ils travaillaient en silence, se relayant pour surveiller, par une des fenêtres, l'entrée de l'immeuble.

C'est Chris Jones qui se laissa tomber le premier dans le trou, masque à gaz sur le visage, son pistolet dans la main droite et la perceuse dans la gauche, rejoint aussitôt par Milton Brabeck et Malko, équipés de façon identique. Ils parcoururent les premières pièces rapidement. Les bureaux étaient immenses, avec plusieurs ateliers consacrés à des dessinateurs, d'autres avec des batteries d'ordinateurs. Dans un salon, près de l'entrée, ils trouvèrent deux corps étendus : des Irakiens, équipés de Skorpios, gazés.

Dans le bureau central, Malko découvrit ce qu'il était venu chercher : un énorme coffre-fort.

Chris Jones était déjà là, sa trousse à outils déployée devant lui. Il mit un stéthoscope sur ses oreilles et commença à l'ausculter. Le silence était impressionnant. Il releva la tête.

— Il y en a pour un moment, annonça-t-il, sauf si on le fait sauter. Mais, dans ce cas, je ne promets rien.

— Nous n'avons qu'une demi-heure, rappela Malko.

Le gaz avait dégagé la voie. Tandis que Chris commençait son travail de chirurgien, avec toute une série de perceuses, Malko se mit à parcourir les bureaux, cherchant des documents intéressants. Il en trouva dans un autre bureau dont Milton Brabeck fractura tous les tiroirs : un organigramme de différentes sociétés dans plusieurs pays, toutes liées à la CTC. Cela allait de la Grèce à la Grande-Bretagne, en passant par la Hollande, la France, l'Italie et le Chili...

Il revint à la salle du coffre. Chris Jones, en sueur, enfonçait des chignoles dans la paroi blindée.

— Encore un petit quart d'heure ! annonça-t-il.

* *

*

Un agent de sécurité de l'ambassade irakienne sursauta en voyant un voyant rouge commencer à clignoter sur un panneau de contrôle. Celui-ci répertoriait tous les points sensibles sous surveillance. Il n'hésita pas une seconde et décrocha le téléphone le reliant directement à Tarik Hamadi, chez lui.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le « diplomate ».

L'Irakien avait la bouche pâteuse et mal à la tête.

Après avoir organisé une exfiltration expresse pour Fatima Hawatmeh, après son échec de *L'Amigo*, il avait passé la soirée à communiquer avec Bagdad. Deux de ses hommes veillaient sur Georges Bear, chez lui.

— Un problème sur la rue de Stalle, annonça le garde de sécurité. Les alarmes volumétriques annoncent une intrusion.

Tarik Hamadi se dressa sur son lit, la poitrine serrée dans un étau comme par une crise d'angine de poitrine.

Là-bas se trouvaient les secrets les plus importants ! S'ils tombaient entre les mains de leurs adversaires, c'était la catastrophe. Il regarda sa montre : minuit et demi.

— Réveillez Aziz et les autres, ordonna-t-il. J'arrive.

Une douzaine d'hommes de son service dormaient dans le sous-sol de l'ambassade, avec leurs armes. Inutile de prévenir Georges Bear. Ce dernier pourrait tout juste s'affoler. Il se leva et entreprit de s'habiller

à toute vitesse. Le moindre mouvement d'air dans les bureaux de la CTC déclenchait une alarme à distance. Évidemment, il aurait pu appeler la police. Mais, s'il avait l'occasion, du même coup, de se débarrasser des agents de la CIA, c'était encore mieux.

* *

*

Elko Krisantem aperçut une silhouette qui courait sur le terre-plein pour disparaître dans l'immeuble. Ce fut suffisant : une voiture avait remonté la rue, quelques instants plus tôt, à faible allure. Il se glissa à toute vitesse dans le trou et courut jusqu'au coffre. Il arriva au moment où Malko et Chris Jones étaient en train de trier un monceau de papiers sous la garde de Milton Brabeck.

— Quelqu'un arrive ! annonça-t-il.

Déjà, les deux « gorilles » entassaient leurs trouvailles dans de grands sacs de plastique. Ils avaient pensé repartir par la porte, mais c'était impossible maintenant.

— Chris, la porte ! lança Malko.

Chris Jones se précipita. Il lui fallut moins d'une minute pour coller un pain de plastic, contre le chambranle de la porte blindée, déclenché par un détonateur à friction. Il suffisait d'ouvrir le battant pour déclencher l'explosif.

Malko, Milton et Elko étaient en train de déménager les sacs. Ils y étaient presque parvenus quand une sourde explosion ébranla l'immeuble. Les autres arrivaient. Malko et Milton étaient déjà parvenus dans les locaux de la compagnie d'assurances. Chris Jones, protégé par Elko Krisantem, commença à se hisser le long de l'échelle de corde lancée dans le trou. Ils entendirent des pas pressés, des exclamations et, soudain, un moustachu surgit, tenant un court pistolet-mitrailleur Beretta. Elko était invisible caché par le battant et il ne distingua que Chris Jones.

Le Turc porta la main à sa ceinture et ne trouva rien. Une fraction de seconde pour réaliser qu'il avait laissé l'Astra à l'étage du dessus... Il regarda autour de lui et son regard tomba sur la perceuse utilisée par les deux Américains. Du même geste, il se baissa, la ramassa et appuya sur la détente. La mèche se mit à tourner à 500 tours/minute. Elko pivota et, d'un seul élan, en plongeait l'extrémité dans le ventre de l'Irakien.

Celui-ci poussa un cri effroyable. Comme un ouvrier consciencieux, Elko Krisantem appuya de toutes ses forces, le transperçant de part en part. Après avoir traversé les intestins, quelques organes secondaires, un peu déchiqueté la colonne vertébrale, la mèche ressortit dans le dos et commença à attaquer le mur contre lequel l'Irakien était

appuyé...

Son hurlement inhumain s'acheva en un râle affreux. Satisfait, Elko lâcha la poignée, abandonnant son adversaire cloué au mur et se rua sur l'échelle à son tour.

* *

*

Tarik Hamadi contemplait le coffre ouvert, les yeux injectés de sang. C'était pire que tout ce qu'il avait pu imaginer. Deux de ses hommes étaient morts dans l'explosion de la porte et un troisième agonisait. Les autres attendaient les bras ballants. Il ne comprenait pas encore comment ses adversaires avaient pénétré dans ces bureaux gardés comme Fort-Knox, ni pourquoi les deux morts n'avaient pas donné l'alarme.

En poussant la porte du fond des toilettes, il découvrit le pot aux roses.

Avec ceux qui lui restaient, il se rua dans l'escalier pour tenter d'intercepter les voleurs.

* *

*

La sirène d'une voiture de pompiers se rapprochait. Chris Jones se retourna et aperçut des hommes qui déboulaient de l'immeuble à leur poursuite. Une rafale claqua et plusieurs balles sifflèrent non loin de lui. Milton Brabeck l'attendait et le poussa dans l'ombre. Heureusement, la voiture de pompiers débouchait sur le terre-plein du 63 et les Irakiens durent rebrousser chemin. Lorsque les Belges arrivèrent, ils ne trouvèrent personne. Que l'entrée défoncée à coups d'explosifs de l'intérieur, un coffre éventré et un grand trou dans le plafond. Plus une longue perceuse clouant dans un mur ce qu'il restait d'un homme...

Le capitaine des pompiers secoua la tête, médusé.

— C'est bien la première fois, dit-il, que je vois un appartement cambriolé, plastiqué de *l'intérieur*. C'est une histoire de fous, une fois...

Georges Bear contemplait, accablé, le coffre éventré de son bureau. Tarik Hamadi dissimulait sa fureur en tirillant sa grosse moustache, luttant contre une furieuse envie d'étrangler l'ingénieur canadien. Son imprudence était la cause de cet enchaînement de catastrophes. Tout un édifice si soigneusement protégé jusque-là, des mois de tractations secrètes ! Même les Services britanniques, qui avaient flairé une partie de la vérité, avaient décidé de ne pas s'y intéresser pour se venger des Iraniens et, aussi, parce que l'Irak était un important partenaire commercial. C'était une firme britannique qui avait aidé les Irakiens à créer leur première usine de gaz binaires mortels, dont on avait vu les effets sur les Kurdes...

— Qu'y avait-il dans ce coffre ? demanda-t-il, se raccrochant à un minuscule espoir.

— Tout, avoua Georges Bear. Vous m'avez affirmé que c'était l'endroit le plus sûr.

Tarik Hamadi sentit le sang se retirer de son visage. C'était maintenant une question d'heures. Dieu merci, la catastrophe survenait assez tard, mais leurs adversaires pouvaient encore leur nuire considérablement.

— Il n'est pas question que vous restiez à Bruxelles, dit-il à Georges Bear. Il faut vous exfiltrer immédiatement, par la voie prévue.

— Je n'ai pas terminé ici, protesta l'ingénieur canadien. Il y a encore beaucoup de choses à vérifier dans les livraisons, il faut que je sélectionne les programmes informatiques que j'emporte.

L'Irakien balaya ses objections d'un geste tranchant.

— Dès qu'ils auront analysé le contenu de ce coffre, l'enfer va se déchaîner. Il ne faut pas que vous soyez ici.

» Quant aux livraisons, les derniers éléments arriveront après-demain au plus tard. Ils sont déjà en route. Cela m'étonnerait qu'ils parviennent à les intercepter. Prenez vos dispositions.

Pour la première fois, Georges Bear affronta le regard de l'Irakien.

— Si je pars, annonça-t-il, je veux emmener Pamela Balzer.

Tarik Hamadi eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds. Ainsi, tout ce qu'il avait dit n'avait servi à rien ! Son regard s'assombrit, mais il parvint à se maîtriser pour dire d'une voix presque calme.

— Vous êtes fou ! Après ce que je vous ai dit ! Cette fille est passée du côté des Américains. C'est devenu notre pire ennemie.

— Je crois que vous vous trompez, insista l'ingénieur. De toute façon, si elle vient avec nous, elle ne pourra plus trahir. Une fois en

Irak, comment communiquerait-elle ? Vous y veillerez...

C'était un argument de poids. Tarik Hamadi se dit qu'il était tellement dans la merde qu'il ne fallait pas en rajouter. Georges Bear était fou de la call-girl. Il serait toujours temps de liquider celle-ci discrètement en Irak. Ce n'étaient pas les moyens qui manquaient.

— Très bien, admit-il, conciliant. À une seule condition. Ne lui dites rien d'avance. Simplement, vous lui donnez rendez-vous et vous l'emmenez à Rotterdam. Une fois sur le bateau, elle ne sera plus dangereuse.

— Parfait, accepta Georges Bear. Je m'en occupe. Avant, je dois tout vérifier sur les chargements.

* *

*

— Ce projet est d'une gravité exceptionnelle !

L'ingénieur de l'armement Richard Wolleger, attaché au quartier général de l'OTAN et convoqué d'urgence à l'ambassade américaine de Bruxelles releva la tête, après avoir pris connaissance d'une flopée de documents saisis dans le coffre de la CTC. La table de conférence du chef de station disparaissait sous les papiers. Tous les agents de la station disposant d'une habilitation avaient été mobilisés pour les décrypter, les trier, les analyser. Dans une pièce voisine, d'autres agents, renforcés de membres de la Military Intelligence, téléphonaient dans tous les azimuts, vérifiant point par point ce que les documents révélaient.

Installé à son bureau, Morton Baxter, le chef de station, rédigeait des câbles à destination de Langley aussi vite qu'il pouvait écrire. Un de ses adjoints pénétra dans le bureau et annonça d'une voix découragée.

— Je viens d'avoir les Forges Walter Somers, à Birmingham. Ils ont déjà livré quarante-huit des cinquante-deux éléments constituant la commande de la CTC. Il s'agit d'éléments de tuyaux d'acier de 480 mm de diamètre et de cinq mètres de long. Ce contrat avait été signé il y a deux ans pour 1,6 millions de livres sterling (18). Ils pensaient qu'il s'agissait d'éléments de pipe-line.

Richard Wolleger haussa les épaules.

— Ce sont des imbéciles ou des menteurs ! On n'a jamais vu des éléments de « pipe-line » coulés dans cette qualité d'acier. Elle permet des mouvements latéraux de 60°. On n'a jamais vu ça pour un pipe ! En plus, ces tubes peuvent résister à des pressions énormes, qui n'ont rien à voir avec les véritables pipe-lines.

Accablé, Morton Baxter se mit à rédiger un télégramme de plus. Depuis l'aube, cela n'arrêtait pas. Le dépouillement avait commencé

tout de suite, au retour du « cambriolage », Malko n'avait guère dormi plus de deux heures et avait hâte de retourner prendre une douche à l'*Amigo* et voir ce qu'il advenait de Pamela Balzer, toujours sous la garde des « gorilles » et d'Elko Krisantem. Il faudrait une opération de guerre pour atteindre la jeune call-girl. Mais après les découvertes de la nuit, son rôle devenait nettement moins important.

— Avez-vous fait le point ? demanda Malko à Morton Baxter ?

Le chef de station leva sur lui un visage accablé, aux traits tirés par la fatigue.

— Oui. D'après l'analyse des documents dont vous êtes emparé, il apparaît que Georges Bear a conçu pour l'Irak un super-canon, auprès duquel les canons de Navarone ne sont qu'une aimable plaisanterie. Un engin capable de tirer des *missiles* à des distances supérieures à 400 kilomètres, avec une vitesse initiale qui en fait des projectiles balistiques impossibles à intercepter par le système anti-missile des Israéliens.

— À quel stade en est la construction de cette arme ?

— Au stade final. C'est une opération qui dure depuis près de deux ans, au nez et à la barbe de tous les grands Services de renseignements. C'est Georges Bear, qui l'a conçu, puis qui a commandé à travers toute l'Europe les différentes pièces de ce sinistre puzzle. Sous divers paravents. Matériel de forage, pipe-line, pièces de machines-outils.

— Mais enfin, personne ne s'est douté de rien ? s'insurgea Malko.

L'Américain frotta son pouce contre son index en un geste éloquent.

— Des centaines de millions de dollars ont été investis dans ce projet, totalement au profit de diverses firmes européennes, souvent aux abois. Ils ont préféré ne pas se poser trop de questions.

— Et les Israéliens ?

— Eux non plus n'ont rien vu, ils ne pénètrent pas beaucoup le milieu industriel et il ne s'agissait pas à proprement parler de trafic de matériel de guerre puisque, théoriquement, tous les morceaux de ces canons avaient des destinations civiles.

— Vous dites ces canons ?

— Oui. D'après les documents, trois sont prévus. Les tubes sont déjà en place à des emplacements complètement secrets, non loin de la frontière jordanienne, braqués sur Israël. Ils sont d'abord testés à Karbala, où les Irakiens ont un énorme complexe industriel de fabrication de missiles. Le projet 395.

» C'est là aussi qu'est testé le combustible solide destiné à propulser le projectile du super-canon. Les morceaux de tubes qui n'ont pas encore été livrés sont seulement des éléments de rechange...

Les Irakiens avaient bien joué... Malko repensa à l'élément le plus

important de cette histoire terrifiante.

— Et les *krytrons* ?

— C'était l'élément qui manquait apparemment aux Irakiens pour fabriquer des projectiles nucléaires destinés au super-canon de Georges Bear. Mais cette partie n'est pas mentionnée dans ces documents. Nous en sommes réduits aux hypothèses. Hélas, plus que vraisemblables. Avec la combinaison de l'invention de Bear et de têtes nucléaires, l'Irak pourra détruire Israël avec une seule volée de ces canons d'enfer. C'est un tout petit pays. Il n'y a pas quarante kilomètres entre Tel-Aviv et Jérusalem...

L'exemple de la guerre chimique menée contre les Kurdes était là pour rappeler que Saddam Hussein ne reculait devant rien. Maintenant toute l'affaire était lumineuse. L'Irak avait réussi à se procurer les éléments d'une bombe atomique et le vecteur pour la transporter.

— Les Israéliens ne se laisseront pas faire, objecta Malko. Même s'ils sont atteints par des projectiles nucléaires, ils riposteront et rayeront l'Irak de la carte... fit observer Malko.

Le chef de station de la CIA eut un geste d'impuissance.

— Au Moyen-Orient, nous sommes dans un univers irrationnel. L'Irak est une dictature féroce, menée par un seul homme, Saddam Hussein, qui veut le leadership de cette partie du monde. Même si cela doit lui coûter quelques centaines de milliers de morts. Le prix à payer pour apparaître comme un héros dans l'imagerie populaire arabe.

Malko ne répliqua pas, sachant que l'Américain avait raison. L'Irak avait bien mené une guerre idiote contre l'Iran, par haine pure, qui lui avait coûté un million de morts. Alors, contre Israël... Il n'arrivait pas à comprendre comment un projet aussi explosif avait pu être mené à bien sans que les Services occidentaux soient au courant. Morton Baxter dut deviner sa pensée, car il continua.

— Dans les documents que vous avez ramenés, nous avons découvert une imbrication avec une importante firme belge d'explosifs. Eux ne se sont pas fait d'illusions, mais ils avaient besoin de cette commande pour ne pas faire faillite. Il y en a sûrement d'autres dans le même cas.

Décourageant.

— Que nous reste-t-il à faire, dans ce cas ? interrogea Malko. Puisqu'il est trop tard.

— Pas grand-chose, je le crains, avoua Morton Baxter. Les *krytrons* sont dans la nature et il semble bien que pratiquement tout le matériel commandé ait déjà été livré à l'Irak. Il ne reste plus que les pressions diplomatiques dont ils se moquent comme de leur première djellaba.

— Si c'était le cas, dit Malko, pourquoi se sont-ils donné tant de mal pour nous empêcher de parvenir à Georges Bear ?

— Ils voulaient conserver le secret le plus longtemps possible. Frapper Israël par surprise. Maintenant, nous nous trouvons devant une situation potentiellement explosive. Il est impossible de dissimuler aux Israéliens nos dernières découvertes. Avec un homme comme Shamir au pouvoir, il risque de se livrer à une attaque préventive.

— Ils l'ont déjà fait il y a quelques années, fit remarquer Malko. En bombardant le réacteur nucléaire de Tammouz.

— Exact, mais cette fois, cela ne suffirait pas. La seule prévention serait de vitrifier l'Irak...

Un ange passa, ployant sous le poids des bombes atomiques accrochées à ses ailes. Évidemment, cela ne ferait pas de peine à beaucoup de monde. En tout cas, pas aux Iraniens et aux Syriens... Mais quel risque d'escalade ! Si les Israéliens ne détruisaient pas les canons de Georges Bear, le Moyen-Orient tout entier risquait de connaître l'apocalypse nucléaire.

L'Américain se leva. Visiblement épuisé.

— J'ai besoin de quelques heures de plus pour une évaluation *précise* de la situation. Revenez me voir ce soir. Nous vérifions ce qui a déjà été acheminé. Cela prend un temps fou. Quarante personnes ne s'occupent plus que de cela dans plusieurs pays. Nous centralisons tout sur l'ordinateur principal de Langley.

* *

*

Pamela Balzer tournait comme un lion en cage sous la surveillance d'Elko Krisantem qui portait une longue estafilade sur la joue gauche. À peine Malko pénétra-t-il dans la chambre que la call-girl se rua sur lui.

— Ce salaud de Turc m'empêche de sortir !

Elko lui jeta un œil noir. Encore une candidate pour son lacet. Sans le respect dû à Malko, il l'aurait transformée en pulpe et elle n'aurait plus eu envie de sortir...

— Où voulez-vous aller ? demanda-t-il.

— Georges Bear m'a appelée. Il veut me voir. Il a des problèmes. Il pense que les Irakiens veulent le kidnapper. Il a réussi à leur fausser compagnie.

— Où est-il ?

— Cela ne vous regarde pas.

Malko haussa les épaules et s'assit sur le lit.

— Dans ce cas, vous ne bougez pas...

Pamela Balzer vint se planter devant lui. Flamboyante de fureur.

— Vous ne m'avez pas encore assez emmerdée ? Ce type est dingue de moi. Il veut m'arracher à toute cette merde. C'est ma dernière

chance, puisque votre salope de copine m'a piqué mon fiancé.

Elle semblait sincère, mais pouvait aussi se faire manipuler.

— D'accord, fit Malko, allez le voir, mais je viens avec vous. Je veux lui parler.

Pamela Balzer ricana.

— Comme vous avez parlé aux deux types du château... Vous allez le tuer, oui !

— Je ne suis pas un assassin, protesta Malko. De plus j'ai une proposition à lui faire qui vous intéresse aussi.

— Laquelle ?

— Une façon de vous sortir tous les deux d'affaire. Alors ?

Elle regarda sa montre puis lâcha à regret.

— Il m'attend dans une chambre de l'hôtel *Hilton*.

Ce n'était pas *uniquement* pour parler.

— Je vous y emmène, dit Malko. Mais ne me tendez pas de piège, cela serait à ses dépens et aux vôtres. Quand je lui aurai parlé, je vous laisserai avec lui.

Étant donné l'évolution des événements, il ignorait ce qu'il pouvait tirer de Georges Bear, mais cela valait la peine d'essayer.

Il changea de chambre pour retrouver Chris Jones en train de démonter son Beretta 92 automatique. Milton Brabeck jouait aux fléchettes en parcourant un *Penthouse* d'un œil lubrique.

— Remontez vos jouets, dit Malko. Nous allons nous promener.

Chris Jones déplia ses cent quatre-vingt-douze centimètres avec un sourire gourmand.

— On règle nos comptes ?

— Non, seulement « baby-sitting ». Avec la dame que vous aimez tellement.

Ils rougirent comme des enfants de chœur et Malko se demanda soudain si Pamela Balzer n'avait pas commencé à les corrompre à sa façon...

* *

*

Les couloirs du *Hilton* étaient aussi déserts que silencieux. À cette heure, les clients étaient dehors. Milton Brabeck demeura près de l'ascenseur pour éviter une surprise et Malko accompagna Pamela Balzer, flanquée de Chris Jones. La jeune femme s'arrêta devant la porte de la chambre 645 et frappa trois coups.

Une voix mal assurée demanda, au bout de quelques instants :

— Pamela ?

— Oui, c'est moi.

— Tu es seule ?

— Oui.

Bruits de serrure, la porte s'entrebâilla. Malko eut le temps d'apercevoir le crâne déplumé de Georges Bear avant que la masse musculeuse de Chris Jones ne repousse le battant comme une tornade.

L'ingénieur canadien qui se trouvait derrière fut repoussé si violemment qu'il culbuta sur la moquette, arrêté par un canapé. Le temps de se remettre sur ses pieds, il plongeait la main dans une serviette de cuir et la ressortait armée d'un Herstatt et pressait la détente !

La balle frôla Malko et pulvérisa un sous-verre. Pamela Balzer poussa un hurlement et tenta de s'enfuir, stoppée net par un croc-en-jambe de Chris Jones qui la fit se retrouver à plat ventre sur la moquette... Le second coup ne partit jamais. Le « gorille » d'un revers puissant avait arraché l'arme de la main de Georges Bear. Le Herstatt atterrit dans un coin de la pièce, hors de portée de son propriétaire.

Ses rares cheveux en bataille, les yeux hors de la tête, l'ingénieur canadien se rua vers la porte, ceinturé aussitôt par Malko.

— Appelle la police ! cria-t-il à-Pamela. Ils vont nous tuer.

D'un geste précis, Chris Jones arracha aussitôt le fil du téléphone... Malko glissa à l'oreille de Georges Bear.

— Monsieur Bear, nous ne voulons pas vous tuer, mais simplement bavarder avec vous... Nous ne sommes pas des Israéliens.

L'autre tourna la tête et Malko croisa son regard surpris. Il relâcha un peu sa prise et finit par le laisser libre. Pamela Balzer, remise debout, le visage mauvais, remontait ses bas. Malko se tourna vers elle.

— Dites-lui qui nous sommes. Et ce que nous avons fait pour vous... Au château d'Amboise et à Vienne.

De mauvaise grâce, la call-girl lança à son amant.

— Ils ont empêché les autres de me zigouiller !

— Les autres ? Quels autres ? interrogea Georges Bear.

— Vos amis irakiens, répondit Malko. Ils ont tenté de tuer Pamela Balzer à deux reprises.

Un bref éclair passa dans le regard de l'ingénieur canadien.

— Ils ont réalisé que par elle on pourrait remonter jusqu'à vous ?

— Exact.

Pour la première fois depuis le début de cette histoire de fous, Malko commençait à avoir une vision globale des choses, qui avait le mérite de tout expliquer. Il fallait encore pouvoir la vérifier.

On frappa à la porte et une voix de femme inquiète demanda à travers le battant.

— Tout va bien ? Nous avons entendu du bruit.

Malko alla ouvrir la porte et se heurta à une femme de chambre qu'il accueillit avec un sourire désarmant.

— Tout va très bien, dit-il. Pourquoi ?

— Oh, rien ! J'avais cru entendre une explosion, s'excusa la femme de chambre.

— Ce n'était pas ici, assura Malko en refermant le battant.

Georges Bear s'était calmé. De toute évidence, choqué par ce qu'il venait d'apprendre, il dévorait Pamela Balzer des yeux.

La jeune femme, installée sur le divan, les jambes croisées assez haut pour révéler la majeure partie de ses interminables jambes, gardait son visage fermé, ne s'adoucissant que lorsque l'ingénieur posait les yeux sur elle.

Elle avait trouvé un fiancé de rechange...

— Mr Bear, dit-il, j'appartiens à la Central Intelligence Agency et vous n'êtes pas forcé de me croire, mais Miss Balzer est au courant d'un certain nombre de faits facilement vérifiables. C'est nous qui avons cambriolé vos bureaux. Ce qui nous a permis de découvrir les plans de votre super-canon. Vous aviez déjà travaillé pour les Irakiens et cela ne m'étonne pas.

Georges Bear l'interrompt d'une voix amère.

— Si les gens de Washington avaient été moins obtus, je travaillerais toujours pour mon pays.

Malko le calma d'un geste apaisant.

— Pas de polémique. Je veux simplement m'assurer que vous êtes conscient d'être sur le point de déclencher un conflit majeur au Proche-Orient, un conflit *nucléaire*.

Il avait appuyé sur le dernier mot. Georges Bear le fixa avec une expression de totale incompréhension.

— De quoi parlez-vous ? Les Irakiens m'ont demandé de leur construire des armes à longue portée leur permettant de frapper Téhéran avec des obus chimiques si l'Iran les attaquait de nouveau avec de puissantes forces blindées pour prendre Bagdad. Leurs informations indiquent que les Iraniens renforcent sans cesse leur potentiel militaire pour une attaque surprise.

L'ingénieur canadien semblait parfaitement sincère. Indigné, même. Malko commençait à entrevoir la vérité, le mécanisme secret de cette histoire en apparence décousue.

— Parfait, dit-il. Savez-vous que les Irakiens viennent de se procurer les derniers éléments qui leur manquaient pour construire des charges nucléaires. Il s'agit de *krytrons*, volés aux USA et de centrifugeuses spéciales, fournies par la Chine.

Georges Bear secoua lentement la tête.

— Non, mais je ne connais rien au nucléaire. Mes amis irakiens me disent au contraire qu'ils sont très loin d'avoir l'arme atomique.

Malko chercha le regard de l'ingénieur canadien et le fixa avec force.

— Mr Bear, dit-il, vos amis irakiens vous mentent. Ils vous ont de surcroît, manipulé. Ils ne veulent pas se défendre contre l'Iran, mais attaquer Israël. Très exactement, détruire *tout ou une partie* du territoire de l'État hébreu. Cela en combinant les canons que vous avez inventés et leurs armes nucléaires.

Le silence retomba. Malko pouvait voir les idées cheminer sous le crâne déplumé de Georges Bear. Le sang se retirait peu à peu de son visage, comme s'il était en train de s'éteindre. Son regard se voilait. Il serra ses mains l'une contre l'autre pour les empêcher de trembler.

— Vous êtes certain de ce que vous dites ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Certain.

— *My God !*

Son visage se crispa et, silencieusement, il se mit à pleurer.

Un silence pesant se prolongea plusieurs secondes. Georges Bear semblait avoir vieilli de vingt ans en dix minutes. Pamela Balzer, dépassée, croisait et décroisait les jambes comme une sauterelle folle. Elle était venue dans cette chambre pour harponner définitivement un fiancé grâce à une séance sexuelle comme elle savait en programmer et elle se retrouvait en pleine politique-fiction, avec des gens parlant de sujets qu'elle ne comprenait pas. Elle avait beaucoup de peine à imaginer que ce petit bonhomme falot qui faisait l'amour comme un lapin puisse bouleverser l'équilibre du monde.

Quant aux Juifs, c'était une notion quasi inconnue pour elle. Les journaux et la télé ne l'intéressaient pas, à part les reportages sur les princesses et les milliardaires.

— Donnez-moi des détails, demanda Georges Bear. Je n'arrive pas à vous croire.

Malko lui communiqua toutes les précisions dont il disposait. L'ingénieur canadien l'écoutait attentivement, posait parfois une question, fumant avec nervosité.

Chris Jones et Pamela Balzer commençaient à trouver le temps long. Malko sentait que son interlocuteur était ébranlé. Il assena le coup final en mentionnant le réseau anti-missiles d'Israël et ses lacunes. Les traits de Georges Bear se défirent un peu plus : il se retrouvait en terrain connu.

— Vous êtes certain que les Irakiens vont disposer très vite de l'arme nucléaire ? demanda-t-il.

— D'après les meilleurs experts, dit Malko, il ne leur manquait guère que des *krytrons*. Selon les informations en possession de la CIA, ils ont développé leur technologie nucléaire dans trois centres : Azbel, Mossoul et Tuwartha. Ils peuvent maintenant, en moins de trois mois, assembler plusieurs « têtes » nucléaires susceptibles d'être utilisées par votre super-canon. À propos, cela ne vous gênait pas de participer au massacre de centaines de milliers d'iraniens en les bombardant d'obus chimiques ?

Georges Bear eut un geste désabusé.

— Ce n'est pas moi qui ai construit des usines d'obus chimiques en Irak. Ce sont les Anglais. Mon métier, c'est de fabriquer des canons ; ce qu'on met dedans ne me regarde pas.

Évidemment, Werner Von Braun, avant d'expédier une fusée dans la lune pour le compte des Américains et de la NASA avait fabriqué pour le compte du régime nazi des VI et V2 pour bombarder Londres.

C'était inutile d'engager ce genre de discussion. Malko changea son fusil d'épaule.

— Êtes-vous aussi d'accord pour la destruction d'Israël ? demanda-t-il.

Georges Bear secoua lentement la tête.

— Non, je vous le jure, je ne veux pas être l'homme qui porterait cette responsabilité.

— Et pourtant, martela Malko, c'est ce qui va se produire... Vos réticences ne pèseront pas lourd en face de Saddam Hussein et les Irakiens ont maintenant tout à pied d'œuvre. Je suppose que les ingénieurs irakiens n'ont plus besoin de vous pour mettre en service vos super-canon ?

— Non, pas vraiment, reconnut l'ingénieur canadien. Mais ce n'est pas aussi simple.

Malko crut avoir mal compris.

— Ils ne peuvent donc pas se passer de vous ?

— Si, si, corrigea Bear. Mais toutes les parties du canon n'ont pas été livrées. Avec ce qu'ils ont déjà, ils ne peuvent pas faire fonctionner mes canons.

* *

*

Georges Bear semblait faire un effort surhumain sur lui-même pour parler d'une voix calme. Il enchaîna devant le regard interrogateur de Malko.

— C'est vrai que le plus gros est déjà monté. Les pièces les plus encombrantes ont été forgées en Grande-Bretagne et en Italie. Ce qui constitue les tubes et les affûts. Mais il manque le principal : le mécanisme hydraulique de recul et les culasses. C'est moins encombrant, mais sans cela les canons ne peuvent pas tirer...

Malko n'en croyait pas ses oreilles. Voilà pourquoi Georges Bear était toujours en Europe.

— Où est ce matériel ? demanda-t-il.

L'ingénieur canadien le fixa sans aménité.

— Ne me prenez pas pour un imbécile ! Je ne suis pas encore certain que vous me disiez la vérité. Je travaille avec les Irakiens depuis deux ans, ils se sont toujours avérés des partenaires corrects. Aussi, je dois vérifier ce que vous prétendez savoir.

— Ce sera très difficile, objecta Malko, c'est un secret que les Irakiens gardent jalousement. Même pour vous.

La réponse ne se fit pas attendre.

Alors, comment l'avez-vous su ?

Par recoupements, expliqua Malko. L'affaire des *krytrons* est encore

secrète. Mais l'incident de Roissy est public : il y a eu trois policiers tués. Nous savons maintenant que votre ami Tarik Hamadi avait rendez-vous à Berchtesgaden avec l'homme qui lui a procuré les *krytrons*, un certain Farid Badr. Un Libanais.

— Je ne l'ai jamais rencontré.

— Il est mort aussi, assassiné par les hommes de main de Tarik Hamadi. Ce dernier tenait à supprimer toute trace menant à l'Irak. Il y est parfaitement parvenu. Sans Pamela Balzer, vos canons seraient braqués sur Israël dans quelques mois et l'apocalypse nucléaire menacerait. Alors, supposez que vous arriviez à être certain que je vous dis la vérité, que pouvez-vous faire ? Ils n'hésiteront pas à vous supprimer. Vous ne leur êtes plus absolument indispensable, n'est-ce pas ?

L'ingénieur canadien ne répondit pas immédiatement, plongé dans une profonde méditation. Il releva la tête pour dire d'une voix changée.

— Si j'arrive à être certain de ce que vous avancez, je vous dirai comment récupérer ces pièces essentielles avant qu'elles n'atteignent l'Irak. De façon à ce que mes canons ne puissent jamais être utilisés.

Il s'arrachait visiblement un bras. Malko éprouvait une satisfaction profonde. Sa longue traque l'avait enfin mené au cœur du problème.

Mais il était maintenant entre les mains de Georges Bear. Le kidnapper pour le torturer était contraire à son éthique et, de plus, les Irakiens réagiraient immédiatement en accélérant leur processus. Il était obligé de lui faire confiance. Même si cela représentait un risque énorme.

— Que me proposez-vous ? demanda-t-il.

Georges Bear, en train de fixer Pamela, sursauta, puis retomba sur terre.

— De me laisser ici maintenant, dit-il. Il ne me faut pas longtemps pour savoir si vous mentez. Si ce n'est pas le cas, je vous attendrai chez moi, demain, à la même heure et je vous permettrai de neutraliser mon œuvre.

Il en avait les larmes aux yeux.

— Si je fais cela, ajouta-t-il, les Irakiens ne me le pardonneront jamais. Je veux que vous me protégiez, ainsi que Miss Balzer.

— Vous serez mis dans un avion militaire américain avec elle, aussitôt le problème réglé, s'engagea Malko. On vous assurera tout ce qui est nécessaire pour commencer une nouvelle vie, y compris sur le plan financier.

L'ingénieur canadien balaya le problème.

— J'ai assez d'argent pour vivre tranquillement.

Malko se leva et lui tendit la main.

— À demain. Appelez ce numéro une heure avant. Demandez

quand votre voiture peut être révisée. Votre ligne est sûrement sur écoute.

L'ingénieur canadien lui ouvrit la porte de la chambre. Visiblement, il trépignait d'impatience à l'idée de se retrouver seul avec Pamela Balzer.

Une fois dans le couloir, Chris Jones, rembruni, émit un gros soupir.

— Vous prenez un sacré risque... lança-t-il.

— C'est parfois indispensable, dit Malko. Je crois qu'il est sincère. Et puis, je n'ai pas tellement le choix.

Il restait à mettre la CIA au courant de ce retournement inespéré. Et à prier Dieu pour que Georges Bear tienne sa promesse.

* *

*

À peine furent-ils seuls que Georges Bear se précipita sur Pamela Balzer et la serra dans ses bras.

— Ah ! je n'en pouvais plus ! soupira-t-il. J'ai très peu de temps.

Ses mains parcouraient déjà avidement le corps de la jeune femme. Il finit par relever sa jupe, découvrant un porte-jarretelles bleu nuit, qui maintenait des bas gris arachnéens arrêtés très haut sur les cuisses fuselées. Le contact de la chair chaude au-dessus du nylon arracha un jappement de plaisir à l'ingénieur canadien. Pour l'instant, rien n'existait au monde que cette sensation. Il introduisit ses doigts sous le slip, atteignit son contenu, le caressa maladroitement.

Pamela Balzer gémit poliment et lui rendit la politesse. Il l'arrêta d'un cri.

Non ! J'ai trop envie.

Elle réussit avec des précautions inouïes à sortir son sexe de son pantalon, mais dès qu'elle l'effleurait, il se déroba. Il dégagea ses seins, fit sauter leurs pointes hors du soutien-gorge, les embrassa, arrachant enfin un vrai gémissement à Pamela qui appréciait cette caresse légère. Elle aussi commençait à s'animer. Ce sexe modeste ne la dégoûtait pas. Georges Bear gémit.

Je te veux ! Je te veux !

Il arracha le slip minuscule qui ne gênait en rien, mais ça l'excitait de voir la petite boule de dentelle noire à ses pieds. Ils titubèrent au milieu de la chambre et Pamela Balzer tenta de l'entraîner vers le lit. Il la fit seulement basculer sur le canapé, le dos tourné vers lui. Il lui semblait que son sexe avait doublé de volume. Elle se laissa faire, amusée par cette furie.

Le pantalon sur les chevilles, échevelé, haletant, Georges Bear lui remonta la jupe jusqu'aux hanches, découvrant le haut des cuisses et

les fesses pleines. Il s'agenouilla derrière elle, la ramenant vers lui en la tirant par les hanches.

Je veux te prendre comme l'autre jour, dit-il.

À la fois impérieux et implorant.

Pamela gloussa, sans répondre. Après la défection de Kurt de Wittenberg, elle n'avait pas tellement le choix.

À genoux sur les coussins trop mous, Georges Bear se guida vers l'entrée de ses reins et s'y enfonça d'un coup, sans même avoir essayé son sexe. Surpris de la facilité avec laquelle il avait pénétré l'étroit orifice, il commença un lent va et vient, jouissant de chaque seconde. Pamela se cambra pour l'aider à mieux la pénétrer. Prudemment, elle s'était massée avec une huile aromatisée avant de venir retrouver son amant.

Comme la première fois, Georges Bear explosa très vite, bramant comme un cerf, expérimentant une volupté comme il n'en avait jamais connue...

Quand il se dégagea, Pamela lui sourit. Amoureusement.

Tu fais bien l'amour, dit-elle.

Il aurait grimpé aux rideaux... Maintenant, il fallait affronter les vraies difficultés. Pour la première fois, il réalisa que sa vie était en jeu.

* *

*

Morton Baxter avait écouté le récit de Malko, bouche bée, affichant une incrédulité croissante. Il finit par dire, d'une voix pleine de scepticisme :

— Ce n'est pas possible ! Ce Georges Bear travaille pour les Irakiens depuis des années. Il n'a pas pu se laisser mener en bateau de cette façon... Il sait qu'ils vomissent les Israéliens.

— C'est un savant, plaida Malko. Il se moque de l'utilisation pratique de ses découvertes. Je crois qu'il dit la vérité.

Une secrétaire entra, tenant à la main une épaisse liasse de documents. Les analystes continuaient à évaluer l'étendue des dégâts. L'Américain parcourut ce qu'on venait de lui apporter et hocha la tête.

— Les « Cousins »⁽¹⁹⁾ se sont sûrement sucrés dans cette affaire. Ils prétendent n'avoir rien vu. Alors que la plupart des grosses pièces ont été usinées en Grande-Bretagne. Eux aussi ont besoin d'argent pour leurs petites affaires secrètes.

— Vous avez pu vérifier si Georges Bear dit la vérité en ce qui concerne le matériel livré ?

L'Américain regarda encore les documents avant de répondre.

Je crois que c'est vrai. Nous avons pu pointer tout ce qui est déjà

arrivé en Irak. Cela représente 80 % du total. Le reste est dans la nature, mais a déjà été livré par les différentes usines, emporté par des camions. Nous en possédons une liste partielle, mais inutilisable. Il y a des Roumains, des Bulgares, des Britanniques, des Grecs. Tout cela a dû être transbordé sur des navires depuis.

— Et le mécanisme de recul ?

L'Américain fouilla longuement dans son dossier avant d'annoncer :

— Voilà. Commandé à Eagle Trust pour 55 000 livres sterling. Livré et emporté sur un camion roumain il y a quinze jours.

— Donc, avec nos moyens, il n'y a aucune chance d'empêcher les Irakiens de mener à bien *Osirak* ? insista Malko.

— Nous ne pouvons pas fouiller toute l'Europe.

— Georges Bear, s'il change de camp, est donc le seul à pouvoir nous aider, conclut Malko.

— Exact, reconnut Morton Baxter de mauvaise grâce. Mais je n'y crois guère.

— Attendons demain, dit Malko. Je retourne à l'*Amigo*.

Il avait hâte de retrouver Pamela Balzer saine et sauve. De nouveau, c'était son meilleur atout. Il avait laissé les deux « gorilles » dans le hall du *Hilton* en protection rapprochée, avec mission de ne pas la lâcher d'une semelle. Les Irakiens n'avaient sûrement pas renoncé à la liquider.

* *

*

Tarik Hamadi dissimula sa rage sous un sourire mielleux.

— Où étiez-vous ? Vous avez semé mes hommes.

Georges Bear soutint son regard sans faiblir.

— Je voulais revoir Pamela Balzer. Elle est d'accord pour venir avec moi en Irak. Quand partons-nous ?

L'Irakien réussit à dire d'une voix presque calme :

— Je vous avais dit de ne pas revoir cette fille. Nous partirons demain dès que le chargement sera terminé. Nous assurerons votre sécurité jusqu'à l'embarquement. Mais il faut se méfier des Américains, ils vont sûrement tenter de vous retenir. Et encore plus des Israéliens...

Georges Bear fit comme s'il n'avait pas entendu.

— Pourquoi avez-vous tenté de faire assassiner Pamela Balzer ? demanda-t-il d'une voix calme.

Tarik Hamadi ne s'attendait pas à cette question. Il masqua son embarras d'un sourire.

— Qui vous a dit cela ?

— Elle, avec des détails qui prouvent qu'elle dit la vérité. Vous

avez même fait sauter son appartement, à Vienne.

L'Irakien lui jeta un regard de commisération.

— Georges, dit-il, vous rendez des services immenses à notre pays et, nous, Irakiens, vous en serons toujours reconnaissants. Jusqu'ici, personne ne connaissait nos liens. J'ai eu l'imprudence de vous présenter Pamela Balzer sans savoir qu'elle travaillait pour les Services américains et israéliens. Une informatrice. Dans son métier, cela arrive souvent. Lorsque je m'en suis rendu compte, j'ai tout fait pour vous protéger. Pour cela, il n'y avait qu'une chose à faire : cisailer le lien entre vous et nous. J'ai agi dans votre intérêt.

Georges Bear ne répliqua pas : il connaissait les règles féroces des opérations clandestines. L'Irakien lui disait au moins une partie de la vérité. C'est vrai que l'Irak avait beaucoup d'ennemis. Édifié sur ce point, il reprit son interrogatoire.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez l'intention d'utiliser mon canon pour lancer des charges nucléaires sur le territoire israélien, lança-t-il d'une voix ferme.

Tarik Hamadi crut que le ciel lui tombait sur la tête. Maudissant intérieurement la CIA et cette salope de Pamela Balzer. Celle-là, il lui arracherait les yeux de ses propres mains. Le regard de Georges Bear fixé sur lui comme un laser l'embarrassait. Il se jeta à l'eau, pour crever l'abcès.

— Je ne devrais même pas vous parler de cela, dit-il. C'est un secret d'État. Mais, comme toujours, les Sionistes ont altéré la vérité. Celle-ci est simple. Nous sommes leur pire ennemi. Nous savons qu'à un moment donné, ils vont être obligés de vitrifier leurs ennemis arabes, parce qu'ils sont débordés. Ni la Syrie, ni la Jordanie, ni même la Libye ne disposent d'armes pour leur répliquer. Grâce à vous et à d'autres amis – Allah leur vienne en aide –, nous sommes en train de mettre au point une dissuasion nucléaire qui maintiendra la paix dans la région. Vous y avez, sans le savoir, apporté votre contribution.

Georges Bear ne dit rien, plongé dans ses pensées. Donc l'agent de la CIA n'avait pas menti.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? demanda-t-il.

Tarik Hamadi eut un geste d'impuissance désolée.

— Seul notre Président pouvait vous en parler. J'aurais encouru une lourde sanction en vous mentionnant ce projet. Il s'agit d'une affaire encore plus « fermée » que la vôtre. Mais je crois savoir que le Président avait l'intention de vous mettre au courant dès votre retour à Bagdad.

Le silence retomba. Georges Bear passa la main dans ses cheveux, il semblait convaincu par les explications de l'Irakien et ce dernier en éprouva un soulagement indicible. Pour détourner la conversation, il demanda :

— Vous désirez donc emmener Pamela Balzer avec vous ?

— Absolument.

Tarek Hamadi demeura impassible : l'homme en face de lui était le protégé personnel de son Président.

Très bien, dit-il. Je vais prendre les dispositions nécessaires pour qu'elle ne manque de rien. Le voyage risque d'être long.

Il se leva, mettant fin à l'entretien. Le jour commençait à tomber et les voitures klaxonnaient dans l'avenue de Floride.

— Vous avez votre voiture ? demanda-t-il.

— Absolument.

— Un véhicule de chez nous va vous escorter jusqu'au garage, cela vaut mieux. Ne bougez plus de votre appartement jusqu'au départ. Les Américains ou les Israéliens pourraient vouloir vous enlever.

Il regarda l'ingénieur canadien monter dans l'ascenseur et rentra en toute hâte dans son bureau pour envoyer un télex codé à Bagdad. Il fallait modifier les plans. Plus question maintenant d'attendre le moment propice pour frapper Israël. Les Sionistes allaient réagir, tenter de détruire les canons. Heureusement, c'était presque impossible, car ils étaient profondément enterrés dans des emplacements hyper-secrets.

Il y avait le risque qu'Israël les vitrifie : mais Shamir ne pouvait pas prendre ce risque moral vis-à-vis de la communauté internationale... L'Irak avait besoin encore de trois mois pour les dernières mises au point. La Mauritanie avait accepté, moyennant une somme d'argent considérable, de prêter son territoire désertique pour des essais nucléaires. Les *krytrons* étaient maintenant hors de portée des Américains. Il restait le maillon faible : Georges Bear. Impossible d'évaluer exactement ses « adhésions » avec les Services adverses. Mais, dans quelques heures, il ne pourrait plus nuire. Tarik Hamadi alluma un gros cigare pour chasser de son esprit une pensée sournoise autant qu'horrible. Et si l'ingénieur canadien avait retourné sa veste pour des raisons morales ? S'il se préparait à les trahir ? Il était en possession d'une information susceptible de faire capoter tout le plan *Osirak*. L'Irakien demeura le regard dans le vide, contemplant les frondaisons du parc en face. Son instinct lui disait qu'il fallait liquider Georges Bear pour éviter tout risque.

Seulement, c'était impossible. Jamais le Président Saddam Hussein ne donnerait son feu vert. Et pourtant l'ingénieur canadien ne leur était plus indispensable. Il appela le standard et demanda à entrer en contact avec le Président de l'Irak.

* *

*

Georges Bear surveillait dans le rétroviseur la Mercedes de ses « baby-sitters » irakiens. Pare-chocs contre pare-chocs. Impossible de les semer. Sa conversation avec Tarik Hamadi l'avait édifié. Il en bouillait encore d'indignation. Toutes les informations en sa possession se recoupaient. Heureusement qu'il avait rencontré Pamela Balzer. Grâce à elle, il allait retrouver le bonheur et éviter une catastrophe nucléaire.

Au lieu de se rendre chez lui, il remonta l'avenue Louise, contourna le Palais Royal pour gagner la rue de la Régence et descendit vers la place du Grand-Sablon. Il tenait absolument à prévenir tout de suite l'agent de la CIA qu'il le croyait. Et Pamela qu'ils allaient partir ensemble. Son téléphone étant écouté par les Irakiens et peut-être maintenant par les Services belges, il fallait trouver quelque chose.

Place du Grand-Sablon, il bifurqua à droite, s'arrêta et pénétra chez Wittemer, le plus grand chocolatier de Bruxelles. La Mercedes s'arrêta devant, un peu plus loin.

Georges Bear ressortit avec une grosse boîte de chocolat, son péché mignon, et aperçut un fleuriste deux boutiques plus loin. Il y alla à pied, commanda une superbe gerbe composée et demanda une carte et une enveloppe. Sur celle-ci il écrivit le nom de Pamela, le numéro de sa chambre et l'adresse de l'*Amigo*. Sur la carte : « Demain nous partons pour Rotterdam. Préviens ton ami. »

Gad Friedman avait déjà tué une quinzaine d'hommes. Tous des terroristes palestiniens ayant commis des crimes envers des Israéliens ou l'État d'Israël. Après une première vague d'exécutions, il était revenu en Israël instruire les jeunes recrues de cette cellule très particulière du Mossad, qui dépendait uniquement du Premier ministre. Ils n'étaient qu'une quinzaine, triés sur le volet, se connaissant tous, équilibrés, religieux, sûrs de leur bon droit. Après tout, ils ne faisaient qu'appliquer les préceptes de la Sainte Bible. Œil pour œil et dent pour dent.

Il était arrivé deux jours plus tôt à Bruxelles, après un itinéraire compliqué qui l'avait mené à Rio de Janeiro. Il en était ressorti avec un passeport argentin. Il parlait parfaitement, en sus de l'hébreu, l'arabe, l'espagnol, le roumain – son pays d'origine –, l'allemand et bien entendu l'anglais. Avec ses épaules larges, ses cheveux frisés noirs, parsemés de gris, sa bonne bouille, plutôt bon vivant, il était immédiatement sympathique à tous ceux qui l'approchaient.

Son compagnon, Zev Avner, était sans couleur, un fonctionnaire anonyme, à part des yeux bleus perçants. Il était souple comme un acrobate et lorsqu'il n'était pas en mission pour liquider les ennemis d'Israël, il tenait une salle de culture physique à Tel-Aviv.

— Je crois que nous approchons, dit-il.

C'était une périphrase. Les deux hommes avaient déjà, à plusieurs reprises, de jour comme de nuit, repéré les lieux. En arrivant à Bruxelles, ils avaient eu droit à un briefing de la part de l'équipe de repérage. L'ambassade d'Israël se trouvait d'ailleurs à peu de distance de là. On leur avait montré une maquette, puis des photos de la « cible ». Prises sous divers angles et avec différents vêtements. Et, bien entendu de sa voiture, avec la plaque bien visible. Ensuite, on leur avait expliqué pourquoi l'État d'Israël avait décidé de liquider cet homme : Zev et Gad n'étaient pas des robots. Ils tenaient à savoir ce qu'ils faisaient et pourquoi ils le faisaient. Ils avaient la possibilité de refuser.

Zev, qui conduisait, franchit le portail grand ouvert de la résidence et se dirigea à petite allure vers le parking des visiteurs en surface. Il gara la Taunus immatriculée à Anvers – une voiture appartenant à un correspondant sûr, absent de Belgique – entre deux autres, et il coupa le moteur. Ils inspectèrent les façades des trois immeubles collés les uns aux autres. Aucune lumière au huitième dans l'appartement qui les intéressait.

— Ça doit être agréable de vivre ici, remarqua Gad.

Il avait horreur de Tel-Aviv et de sa pollution. Les grands arbres de ce parc le fascinaient.

Les deux hommes se dirigèrent sans se presser vers le numéro 24. Négligeant la rangée d'interphones, Zev appliqua son passe-partout à la serrure qui céda en quelques secondes. La première équipe en avait relevé les empreintes, la veille.

Les deux agents israéliens traversèrent le petit hall, ouvrirent une seconde porte par la même méthode et prirent l'ascenseur menant au garage. Après s'être assurés que celui-ci était désert, ils gagnèrent la porte donnant accès au numéro 26, celui où habitait la « cible ».

Même comportement, mais à l'envers. L'immeuble était totalement désert. Ils restèrent dans le second hall observant l'entrée, n'échangeant pas un seul mot. Il était près de vingt heures. La « cible » avait des habitudes régulières. Tous les jours, après le bureau, l'ingénieur rentrait, soit pour se changer, soit pour rester. Il risquait d'avoir une protection, mais celle-ci s'arrêterait au garage. Il devait se considérer en sécurité dans cet immeuble verrouillé comme un coffre-fort. Zev consulta sa montre. Il avait une réservation pour Londres sur le dernier vol. Son ami partait pour Paris. Leurs hôtels avaient été payés et ils avaient déposé dans des consignes de l'aéroport des papiers, de l'argent et des permis de conduire dans deux casiers séparés au cas où ils seraient obligés de se séparer.

Comme toujours, dans ce genre d'opération, ils n'avaient aucun contact avec les gens du Mossad en place à Bruxelles, utilisant pour leur logistique des réseaux reliés directement à Tel-Aviv. Même le responsable du Mossad pour la Belgique ignorait leur présence et, à fortiori, leur mission.

Il s'agissait d'une affaire où plusieurs services avaient déjà le nez et cela pouvait se révéler dangereux.

Zev guettait l'extérieur. Soudain, une Fiat blanche, conduite par une femme, s'arrêta quelques instants devant la porte, puis repartit, comme si elle se dirigeait vers le parking visiteurs.

Il arrive ! souffla Zev.

La Fiat était le dernier élément de filature de l'Audi de la « cible ». Si la « cible » n'avait pas été seule, la Fiat se serait arrêtée et la femme serait venue sonner. Dans ce cas, c'était le démontage immédiat...

Allons-y ! dit Zev.

Depuis qu'ils étaient arrivés, l'ascenseur n'avait pas été appelé. À cette heure-ci, le médecin qui partageait son palier avec la « cible » ne recevait plus de clients... Les deux Israéliens s'engouffrèrent dans la cabine et Gad appuya sur le bouton du huitième. Quelques instants plus tard, ils étaient sur le palier. À peine étaient-ils sortis de l'ascenseur que ce dernier redescendit, appelé en bas. Les deux hommes examinèrent les lieux. Un palier en « L ». Dans la petite

branche du L, se trouvait la porte du médecin. Ils s'y tassèrent, invisibles de la porte de l'ascenseur.

Léger ronronnement. L'appareil montait.

Zev sentit quand même les battements de son cœur s'accélérer. Ce n'était jamais un moment agréable. La minuterie diffusait une lumière tamisée, bien suffisante pour reconnaître quelqu'un.

L'ascenseur arriva à l'étage et stoppa avec une légère secousse. La porte s'ouvrit. La « cible » en sortit. Sa porte était presque en face de la grille, un peu sur la droite. D'où il se trouvait, il ne pouvait apercevoir les deux Israéliens. Zev entendit un bruit de clés et fit un pas en avant. Il aperçut un homme, plutôt mince, sans beaucoup de cheveux, une boîte de chocolats à la main. Leurs regards se croisèrent. Zev adressa un sourire à la « cible ». C'était un bon truc de sourire à un inconnu : cela impliquait une attitude amicale, non hostile, rassurante.

— Monsieur Georges Bear ?

Zev avait formulé sa question d'une voix douce, posée. Comme un policier l'aurait fait. C'est d'ailleurs ce que l'ingénieur canadien pensa. Son regard se brouilla d'un coup et il dit.

— Oui, c'est moi. Vous êtes de la police ?

La question de Zev Avner était de pure forme. Ils avaient étudié assez de photos pour n'avoir aucun doute. Georges Bear, pendant une fraction de seconde, continua à croire qu'il s'agissait de policiers, puis un sixième sens l'avertit. Se détournant, il enfonça sa clé dans la serrure.

Un geste qu'il ne termina jamais.

Zev et Gad avaient agi en même temps. Leurs mains avaient glissé au même moment sous leurs vestes, arrachant l'automatique 22 de son étui. Un demi-pas en arrière, la main qui arme la culasse et fait monter une première balle dans le canon.

Non !

Deux détonations claquèrent, presque confondues. Georges Bear recula, serrant sa boîte de chocolats, le regard agrandi de terreur, la main droite projetée en avant, tenant encore les clefs. Comme n'importe qui confronté brutalement avec la mort. Il semblait tellement inoffensif que Zev eut une fraction de seconde de doute. Et si la « Centrale » avait commis une erreur ? Si cet homme était innocent ?

Zev et son compagnon tirèrent chacun deux fois, visant le centre du corps. En position d'escrimeur, bien que le recul du Beretta soit extrêmement faible. Puis encore deux fois, le canon de l'arme suivant la chute du corps en train de s'effondrer. La boîte de chocolats tomba à terre.

Zev fit un pas en avant et, à bout touchant, tira encore deux fois

dans la tête de l'homme à terre. Juste en dessous de l'oreille. La « cible » avait dix balles dans le corps dont deux dans la tête. Elle ne bougeait plus. Machinalement, Gad commença à ramasser les douilles éparses. Le palier était toujours aussi silencieux. Il y avait juste eu une série de « pfttt ». Inaudibles à travers une porte épaisse comme celles de cet immeuble. Zev poussa Gad vers l'ascenseur et dit d'une voix calme :

— Laisse ça.

Les douilles ne mèneraient nulle part. Par contre, chaque seconde passée sur le lieu de l'action représentait un risque.

Ils s'engouffrèrent dans l'ascenseur. Gad, dont c'était la première mission « en réel », était dans un état second.

Arrivés en bas, ils sortirent sans se presser et regagnèrent leur voiture. Tout était calme. Ils n'avaient pas envie de parler. Zev Avner prit le volant et sortit avec précaution du parking. Quelques minutes plus tard, ils roulaient sur l'avenue Louise. Ils stoppèrent à la hauteur du numéro 18, juste avant la place Stéphanie, sortirent et verrouillèrent la voiture. Une Renault bleue était garée là. Zev Avner récupéra les clés sous le pare-chocs avant et ils prirent pour de bon la direction de l'aéroport.

* *

*

— Mr Van Tervueren veut vous parler d'urgence, annonça sa secrétaire à Morton Baxter.

— Passez-le-moi, dit le chef de Station.

Il mit sa main devant l'écouteur, coupa le haut-parleur et lança à Malko.

— C'est notre correspondant dans la Gendarmerie Royale. Il m'informe de tout ce qui se passe en temps réel. Ils ont accès à tous les téléscripteurs de la police judiciaire.

L'Américain avait convoqué une réunion surprise avec un Israélien du Mossad, sous couverture diplomatique, à la suite du dernier rebondissement dû au retournement de Georges Bear. Malko et Chris Jones y assistaient, bien entendu.

Si tout se passait bien, Georges Bear allait les mener droit à ce qu'ils cherchaient depuis des semaines. Morton Baxter lança un « allô » chaleureux avant d'écouter son correspondant. Malko vit les traits se défaire brutalement.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama l'Américain.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— Georges Bear vient d'être assassiné !

Malko sentit son sang se figer. Il ne pouvait pas y avoir de pire

catastrophe...

— Les Irakiens ?

L'Américain secoua la tête, après avoir recueilli d'autres détails.

— Il ne semble pas. C'est son voisin qui a découvert son corps criblé de balles sur le palier. Il a prévenu la police qui a surpris, dans le garage, deux Irakiens armés. On a d'abord cru que c'étaient eux, mais leurs armes n'avaient pas servi et ils étaient encore dans leur voiture, une demi-heure après le meurtre... Veillant sur celle de Georges Bear. Ils semblent hors de cause.

» Personne n'a rien entendu, rien vu.

— Ce sont les « schlomos », fit Chris Jones, d'une voix lugubre.

Tous les regards se tournèrent vers le représentant du Mossad qui avait pâli.

— Je ne vois pas ce qui peut accuser mon pays, dit-il d'une voix mal assurée, mais je vais me renseigner immédiatement. Il faut que je retourne à mon ambassade.

Il était déjà debout. Le chef de Station de la CIA se leva, apoplectique de fureur et pointa un doigt menaçant vers lui.

— Si ce sont vos connards de Rambos de Tel-Aviv, rugit-il, dites-leur qu'ils ont perdu l'occasion de ne pas faire une belle connerie ! Parce que ce type était retourné ! Maintenant, on n'a plus aucun moyen de retrouver les bidules irakiens. Mais c'est pas nous qui prendrons une bombe atomique sur la gueule, c'est vous !

Le diplomate israélien s'enfuit, sans répliquer. Après ce qu'il venait d'apprendre, la mort de Georges Bear était un cataclysme.

* *

*

Pamela Balzer était prostrée, les yeux rouges, le regard vide. Comme si elle avait vraiment été amoureuse de Georges Bear. Malko venait de lui apprendre la nouvelle en rentrant de l'ambassade US. Les « gorilles » et Elko Krisantem n'étaient guère de meilleure humeur. Tous ces morts et tous ces efforts pour en arriver là !

— Ce sont sûrement les Israéliens ! dit Malko. Ils nous avaient demandé de leur communiquer le dossier Bear. La façon dont il a été tué ne laisse guère de doutes.

— Qu'est-ce que je vais devenir ? gémit Pamela Balzer.

Ils vont me tuer aussi. Il faut me protéger. Il voulait vraiment partir avec moi. Je viens de recevoir ses fleurs.

Elle virait à l'hystérie. Chris Jones lui adressa un sourire rassurant.

— Tant que vous êtes avec nous, Miss, rien ne peut vous arriver.

— Et après, connard ? rugit Pamela de nouveau déchaînée. Tu vas m'épouser ?

C'était une possibilité que Chris Jones n'avait visiblement pas envisagée... Malko s'approcha de la table où était posé le vase de fleurs et jeta un coup d'œil machinal à la carte qui les accompagnait.

Un mot lui sauta aux yeux : ROTTERDAM.

— Je repars à l'ambassade, dit-il. J'ai une idée.

Pamela Balzer se leva comme une folle et s'accrocha à lui.

— Je vais avec vous. Je ne veux pas rester avec ces deux singes.

Malko la repoussa, fermement.

— Les Israéliens ne connaissent pas votre existence, dit-il. C'est ici que vous êtes le plus en sécurité. Avec Chris et Milton, vous ne risquez rien.

Flattés, les deux « gorilles » en auraient ronronné. Malko en profita pour filer.

Trois minutes plus tard, il se garait devant le 27 boulevard du Régent.

Morton Baxter, visiblement d'une humeur de chien, l'apostropha d'un ton furibond.

— Ces enfoirés d'Israéliens de l'ambassade continuent à jurer que ce n'est pas eux ! Un peu plus, ils nous diraient que Georges Bear s'est suicidé de plusieurs balles dans le dos...

— Peu importe, dit Malko. Il est mort.

— Et nous, nous sommes baisés... conclut sombrement l'Américain.

— Peut-être pas.

L'Américain le regarda comme s'il venait de lui annoncer qu'il avait gagné au loto.

— Expliquez-vous !

— Voilà, dit Malko. Georges Bear était supposé partir pour Rotterdam demain. Théoriquement, pour rentrer en Irak. Ce n'était pas pour prendre l'avion, il l'aurait fait d'ici. Le train et la voiture me paraissent aussi exclus. C'était donc pour embarquer sur un bateau.

Morton Baxter se rejeta en arrière avec une grimace sardonique.

— Vous savez combien il y en a, dans le port de Rotterdam ? Des centaines, sinon des milliers. Ça grouille comme des rats dans un cimetière.

— Je m'en doute, reconnut Malko, et je pense aussi que ledit bateau ne bat pas pavillon irakien, ce serait trop gros... Par contre, les Irakiens ont peut-être utilisé le même bateau pour tous leurs transports. Il faudrait donc contacter *tous* les ports où des marchandises ont été chargées pour le compte de la Cosmos Trading Corporation, et regarder si on ne retrouve pas trace du même bateau...

Le chef de Station de la CIA mit bien quatre secondes à sauter de son fauteuil.

— C'est quasiment impossible à faire, explosa-t-il, mais c'est génial.

Personne ne bouge.

Il assena à Malko une claque à lui pulvériser les omoplates.

— Si on réussit ce coup-là, je vous fais devenir citoyen d'honneur de Langley. Vous pourrez vous présenter aux élections, devenir maire et avoir des tas d'emmerdements !

* *

*

Tarik Hamadi avait l'impression que son estomac était rempli de plomb fondu. Que les Israéliens aient abattu Georges Bear, sous son nez, alors qu'il était sous la protection de ses meilleurs hommes, était déjà un sévère échec. Mais leur intervention signifiait qu'ils étaient passés à l'offensive. Du coup, Pamela Balzer n'avait plus beaucoup d'importance. Sauf si elle avait été mise au courant des modalités du départ par l'ingénieur canadien avant sa mort.

Motif de rage supplémentaire : la call-girl était inaccessible, dans une chambre de l'hôtel *Amigo*, sous la protection des « baby-sitters » américains.

Il fallait sauver ce qui pouvait l'être, c'est-à-dire l'essentiel. Tarik Hamadi se mit à dicter à sa secrétaire différents télex pour accélérer la dernière phase européenne de l'opération *Osirak*.

Préférant ne pas lire ceux qui arrivaient de Bagdad.

* *

*

Trois heures trente du matin. Tout le troisième étage de l'ambassade américaine, sur le cours du Régent, était brillamment éclairé. Des agents de la CIA, hâves, pas rasés, épuisés, se relayaient au téléphone dans toutes les langues, collationnant des informations, immédiatement avalées par un ordinateur. Les responsables des ports locaux ne mettaient pas une immense bonne volonté à fouiller dans leurs registres... C'était une question d'heures. Le message de Georges Bear envoyé avec les fleurs précisait qu'il partait le lendemain. Partout où c'était possible, on avait dépêché des agents locaux de la CIA avec des paquets de billets pour activer leur bon vouloir.

Malko, qui venait d'achever un sandwich caoutchouteux avec des frites grasses, bâilla. Se demandant si son idée était vraiment bonne. À côté de lui, renversé dans son fauteuil, Morton Baxter réchauffait entre ses mains son troisième verre de Gaston de Lagrange, humant l'arôme qui s'en dégageait pour s'éclaircir le cerveau. Le découragement commençait à l'envahir, lui aussi...

Soudain, son adjoint pénétra dans le bureau, la cravate de travers,

les traits tirés, mais une expression de joie enfantine sur son visage poupin.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose ! annonça-t-il.

— Quoi ?

Le jeune agent se mit à lire.

Voilà, l'ordinateur indique la présence du même bateau dans six ports où du matériel irakien a été chargé : Athènes, Londres, Anvers, Naples, et Buscia. Un cargo enregistré aux Bahamas, le *Gur Mariner*. Équipage de nationalité indéterminée.

Appelez immédiatement le port de Rotterdam, ordonna Morton Baxter.

Du coup, il termina d'une seule rasade son cognac et ralluma son cigare. Malko et lui n'osaient pas se regarder. Si c'était une fausse alerte... Les minutes s'écoulaient, interminables. La capitainerie du port de Rotterdam était divisée en plusieurs secteurs et, à cette heure-là, il n'y avait qu'une permanence qui avait sûrement d'autres chats à fouetter.

Les télex continuaient d'arriver sans interruption de Langley, apportant de nouveaux détails. L'Irak venait de protester officiellement contre la mise en scène d'un journal britannique, prétendant que seuls des pipe-lines avaient été commandés. Le meurtre de Georges Bear avait été revendiqué par une organisation palestinienne inconnue auprès du journal bruxellois *le Soir*. Quant à la police belge, elle demeurait muette...

L'agent de la CIA jaillit dans le bureau, hilare de bonheur, brandissant un papier.

Il y est ! cria-t-il. Le *Gur Mariner* est à Rotterdam, quai trois. Départ prévu demain matin à six heures.

Il leur restait trois heures. Malko et Morton Baxter échangèrent un regard de triomphe.

On y va tout de suite, lança l'Américain.

Les quatre voitures roulaient à plus de 180 sur l'autoroute Bruxelles-Amsterdam-Rotterdam. La première était une voiture de la Gendarmerie Royale Belge, où avaient pris place deux douaniers belges avec le dossier du *Gur Mariner*. Des douaniers hollandais, prévenus, attendaient à la capitainerie du port de Rotterdam.

La seule façon d'empêcher le *Gur Mariner* d'appareiller était de trouver un délit douanier : l'exportation de matériel non conforme à destination d'un pays sous embargo.

Morton Baxter conduisait la deuxième voiture, Malko à côté de lui. Pamela Balzer était serrée entre les deux « gorilles » à l'arrière. Elle n'avait jamais voulu rester seule à l'*Amigo*, même sous la protection d'Elko Krisantem... Les deux autres véhicules étaient bourrés d'agents de la CIA, en protection avec un représentant du Ministère des Affaires Étrangère israélien. Israël continuait à nier toute participation dans le meurtre de Georges Bear.

L'autoroute se déroulait devant les phares, rectiligne et monotone et ni Malko, ni les autres ne disaient mot, n'avaient envie de parler, isolés dans leurs pensées. Enfin, le panneau indiquant Rotterdam apparut dans les phares. Ils roulèrent encore près de vingt minutes avant d'atteindre le quai principal où se trouvait la capitainerie. Plusieurs voitures officielles étaient stationnées devant.

Morton Baxter pénétra le premier, suivi de Malko. Une demi-douzaine d'hommes s'y trouvaient déjà, dont deux portaient le képi des douanes hollandaises. Les présentations furent rapides.

Le *Gur Mariner* a appareillé ! annonça d'emblée le capitaine du port.

Malko sentit son sang se mettre à bouillir.

— Comment ! Vous avez dit qu'il ne partait que demain matin !

Hier en fin d'après-midi, lorsque la capitainerie vous a dit qu'il était à quai, ils n'ont pas vérifié physiquement. Lorsqu'ils ont envoyé un marin, c'était trop tard. Le *Gur Mariner* était parti sans même payer ses taxes de port et en laissant une passerelle à quai.

Morton Baxter s'assit, les jambes coupées.

Vous n'avez eu aucun contact avec lui, depuis ? demanda-t-il.

Aucun. D'ailleurs, il n'y avait pas de raison : il n'a pas demandé de remorqueur.

— Où peut-il se trouver maintenant ?

Le Hollandais effectua un rapide calcul.

— Voyons, il doit filer treize ou quatorze nœuds... En ce moment, il doit être au large de chez vous, prêt à entrer dans la Manche... Le

temps est beau.

Donc, dans les eaux internationales... Pamela Balzer, appuyée à une cloison, faisait la tête, lorgnée en douce par les occupants de la capitainerie qui se demandaient visiblement ce que venait faire une créature de rêve de son espèce dans un port à cinq heures du matin. Elle n'avait pas vraiment le physique des filles qui rôdaient dans le coin... Malko se tourna vers Morton Baxter et demanda à voix basse :

— On ne peut rien tenter ?

L'Américain secoua négativement la tête.

Impossible. Ce serait de la piraterie, il est en haute mer. Il faut simplement prévenir tous les ports où il est susceptible de relâcher. Pour l'empêcher de repartir. On ne peut quand même pas le couler avec un sous-marin. D'autant qu'il bat pavillon des Bahamas.

Malko se raccrocha à une dernière idée.

— Et si mon raisonnement était faux ? Si ce *Gur Mariner* n'avait rien à voir avec notre histoire ?

Un des Hollandais qui avait entendu la question se mit à parler flamand avec le représentant de la Gendarmerie Royale, qui traduisit aussitôt.

— Ils ont effectué une petite enquête dans les bistrots du coin depuis tout à l'heure. Le *Gur Mariner* est resté une quinzaine de jours. Il ne payait pas de mine. Une partie de l'équipage ne descendait jamais à terre. Ils avaient la peau foncée. Pakistanais ou Arabes. D'ailleurs, ceux qui descendaient, parlaient arabe et avaient beaucoup d'argent. Ils n'ont pas cessé de monter avec les filles.

Le chef de la capitainerie ajouta :

— Moi, j'avais remarqué que pour un rafiot de cette qualité, le *Gur Mariner* avait des antennes radio très au-dessus de la moyenne. Il était équipé comme certains chalutiers soviétiques qui font de l'espionnage. En plus, personne n'avait le droit de monter à bord : même pas les fournisseurs. Il y avait toujours deux hommes à la coupée. Il me semble qu'ils étaient armés.

— Savez-vous ce qu'ils ont chargé ?

Pas exactement, il faudrait demander aux grutiers. Mais il s'agissait de matériel lourd. Il y a même eu un camion immatriculé dans un pays de l'Est. La DDR ou la Roumanie, je ne me souviens pas. Cela m'avait frappé, parce que le chauffeur était de nationalité britannique. Il était venu téléphoner ici.

— Il est parti avec eux ?

— Non, je ne crois pas.

Il n'y avait plus rien à faire. Ils prirent congé les uns des autres, un goût amer dans la bouche. Dès qu'ils furent seuls, Morton Baxter lança à l'Israélien avec une ironie amère :

J'ai l'impression que vous pouvez commencer à creuser des abris !

À cause de votre connerie. La mort de Georges Bear les a affolés, ils ont avancé leur départ et maintenant...

L'Israélien ne pipa mot et ils remontèrent tous en voiture. Malko se dit qu'il n'avait plus qu'à retrouver le château de Liezen. Une heure trente de route de nouveau. Lorsqu'ils arrivèrent devant l'*Amigo*, épuisés par cette nuit sans sommeil, le soleil se levait. Pamela Balzer suivit Malko sans un mot dans sa chambre, se déshabilla et se coucha.

Que faites-vous ? demanda-t-il.

Je ne vous quitte plus, dit-elle simplement. Vous m'avez mise dans la merde, vous allez m'en sortir.

Comment ?

Elle eut un haussement d'épaules indifférent.

— Je m'en fous ! Soit vous me récupérez mon fiancé, soit vous me gardez. Je sais faire pas mal de choses et je suis sympa. Apparemment, vous êtes dans un drôle de trip. Je peux rendre des services.

Malko se voyait très bien débarquer à Liezen avec Pamela Balzer. Cela se terminerait à la carabine à éléphant. Alexandra était d'une jalousie de tigresse, qui n'avait d'égale que son infidélité. Il valait mieux tenter d'arracher le jeune duc de Wittenberg aux griffes de Mandy Brown...

Il eut du mal à s'endormir, pensant au rafioteur en train de tranquillement traverser la Manche, sa cargaison de mort dans ses flancs. Il eût été si simple de le couler ! Seulement, le monde civilisé était désarmé contre le terrorisme d'État. Pourtant, s'il arrivait à destination, le Moyen-Orient risquait un embrasement mortel, et Israël l'anéantissement pur et simple.

* *

*

Tarik Hamadi contempla avec satisfaction le télex codé qu'il venait de recevoir du *Gur Mariner*. Le cargo était parti sans encombre et filait vers sa destination finale : le port d'Akaba en Jordanie. C'était plus sûr que de se rendre dans le Chott El Arab, à portée de canon des Iraniens. On a beau être en paix, les sentiments demeurent. Et la *Savama* serait ravie de donner un coup de main au *Grand Satan* contre l'ennemi héréditaire irakien. Tandis que les Jordaniens, qui avaient terriblement besoin d'argent, ne posaient pas de questions.

D'Akaba, le chargement rejoindrait par la route les points d'éclatement...

Jusque-là, il n'y avait rien à craindre. Le *Gur Mariner* appartenait à une société des Bahamas contrôlée par les Services irakiens. Son équipage était composé en partie d'hommes du Service « action » lourdement armés. À part un torpilleur ou un sous-marin, ils

pouvaient repousser n'importe quelle attaque maritime. Ils avaient même des missiles mer-mer, dissimulés dans une construction sur le pont...

Il était finalement satisfait : son travail avait consisté à rassembler et à acheminer tous les éléments du plan *Osirak*. C'était fait.

Il ne restait plus qu'à régler le cas de Pamela Balzer, mais cela attendrait un peu.

Tarik Hamadi sortit une bouteille de Johnny Walker Carte Noire d'une armoire et s'en versa une grande rasade avec juste de la glace. Se demandant avec qui il allait dépenser son trop-plein d'énergie. Pamela Balzer étant hors du circuit.

* *

*

Deux jours s'étaient écoulés. Morton Baxter avait demandé à Malko de rester à Bruxelles, tant que l'affaire ne lui serait pas retirée par Langley. En plus, il avait besoin de lui pour rédiger ses rapports. Pendant ce temps, Pamela Balzer continuait à se ronger les ongles à l'*Amigo*.

Malko avait téléphoné à son fiancé, le duc de Wittenberg. Comme il l'avait pensé, Mandy Brown s'en était vite lassée et avait repris l'avion pour Londres. Du coup, Pamela Balzer lui paraissait de nouveau avoir toutes les qualités du monde. Seulement, il était un peu gêné après ce qui s'était passé.

Comment va-t-elle m'accueillir ? avait-il demandé.

Très bien, si vous arrivez avec un diamant, avait affirmé Malko qui connaissait les femmes. Encore mieux si c'est un très gros diamant en forme de bague de fiançailles.

Depuis, il n'avait plus de nouvelles...

* *

*

Le *Gur Mariner* filait dans l'Atlantique, surveillé par les appareils de l'aéronavale britannique et américaine. Droit vers le sud, se préparant à contourner l'Espagne pour entrer en Méditerranée. Ensuite, ce serait le Canal de Suez et le golfe d'Akaba.

Pour la suite, il fallait voir les chancelleries. Les Américains avaient déjà expédié notes sur notes aux Irakiens, qui faisaient la sourde oreille... Quant aux Soviétiques, empêtrés dans leurs problèmes intérieurs, ils avaient laissé entendre que la vitrification du Moyen-Orient n'était, après tout, pas la pire des solutions...

La secrétaire de Morton Baxter passa la tête et annonça :

Monsieur Robert Schwartzenberg.

Qu'il entre.

Il fit signe à Malko qui se préparait à sortir de rester. C'était le représentant du Mossad en Belgique ; un homme corpulent, aimable, avec d'énormes sourcils broussailleux et l'air négligé. Il serra chaleureusement la main des deux hommes. Perfidement, l'Américain demanda :

— Il n'y a rien de nouveau sur le meurtre de Georges Bear ?

Rien, affirma sans rire le représentant du Mossad. Mais j'ai une communication à vous faire.

Une bonne nouvelle ?

Très bonne ! D'abord je suis chargé de vous transmettre les félicitations de mon gouvernement sur la façon dont votre Agence a mené son enquête sur le plan *Osirak*. Une commission d'enquête diligentée par notre Premier Ministre va tenter de savoir pourquoi nos propres Services, d'habitude excellents, n'ont pas eu vent de cette affaire qui met gravement en péril la sécurité d'Israël.

L'Américain attendait la fin du laïus, méfiant. Quand les Israéliens se mettaient à être gentils, c'est qu'ils avaient quelque chose à demander.

Je vous remercie, dit le chef de station de la CIA, je vais transmettre ce message à ma Centrale où vous comptez beaucoup d'amis.

L'Israélien approuva avant de continuer :

Je voulais aussi vous dire qu'il ne faut pas regretter que le *Gur Mariner* vous ait échappé. Je vous apprends sous le sceau du secret que nous venons de prendre des dispositions pour qu'il n'atteigne pas sa destination finale.

Vous allez le couler ?

Le représentant du Mossad eut un sourire mystérieux.

Il m'est impossible de vous en dire plus, mais jamais les Irakiens ne recevront le chargement de ce cargo.

Vous avez pu avoir des précisions sur ce qu'il a chargé à Rotterdam ? interrogea Malko.

Quelques-unes. Il s'agit effectivement des pièces les plus importantes du super-canon de Georges Bear qui ont été fabriquées un peu partout en Europe. Celles-là ne pouvaient pas passer pour des éléments de pipe-line et les Irakiens ont donc décidé un acheminement spécial. D'autre part, certaines informations nous font penser que les quarante *krytrons* dérobés à l'aéroport de Roissy se trouvent également sur ce navire, sous la garde des Services Spéciaux irakiens.

— J'espère que vous nous les rendrez, commenta l'Américain goguenard, si vous arraisonnez le *Gur Mariner*.

L'Israélien eut un sourire entendu.

— Certainement. Nous n'en avons pas l'utilité...

Évidemment : ils savaient les fabriquer... Malko n'en revenait pas de ce dénouement. Tout ce qu'il avait fait n'avait donc pas été inutile. L'Israélien prit congé rapidement et le chef de station de la CIA lui dit :

— Je sais que sans votre perspicacité et votre flair, nous n'aurions jamais rien découvert... Une fois de plus, vous vous êtes superbement débrouillé. Que comptez-vous faire maintenant ?

— Retourner en Autriche, annonça Malko avec un sourire. C'est la saison des réceptions, le mois de juin. Il y a bal tous les soirs. J'en ai déjà manqué trop.

Il y avait aussi Alexandra à reconquérir... Elle était revenue de son mystérieux voyage et Malko avait hâte de se réconcilier avec elle.

* *

*

Un homme attendait dans le hall de l'*Amigo* et sauta de son fauteuil en apercevant Malko. Chris Jones avait pratiquement déjà dégainé lorsque Malko l'arrêta.

— Attendez, je le connais !

C'était Kurt de Wittenberg, le fiancé de Mandy Brown et de Pamela Balzer... Malko aperçut la call-girl derrière lui, resplendissante dans un tailleur blanc flambant neuf, doublé de violet, dont la jupe se relevait d'un côté comme une corolle, pratiquement jusqu'à l'aine. À travers la veste, il pouvait voir la dentelle d'un bustier mauve, extrêmement bien rempli. Ses lèvres semblaient phosphorescentes. Les longs ongles rouges étaient éclipsés par un énorme diamant jonquille qui devait valoir dix siècles de salaire d'un Soviétique. Le jeune duc avait suivi son conseil. Ce dernier entraîna Malko par le bras à l'écart.

— Merci, tout est arrangé ! annonça-t-il. Pamela m'a pardonné. Nous allons donner une grande fête, où vous serez l'invité d'honneur.

— Je m'en réjouis d'avance, dit Malko.

— Parfait ! Nous allons nous quitter maintenant. Je repars en voiture pour l'Autriche.

— *Darling*, une seconde, lança Pamela d'une voix à étaler raide un ayatollah. J'ai quelque chose à prendre dans la chambre de Malko.

— Je vous accompagne, proposa ce dernier.

— Je vous attends au bar, dit Kurt de Wittenberg. Venez, lança-t-il euphorique à Chris Jones, avant de commander deux Gaston de Lagrange.

Pamela Balzer précéda Malko dans l'ascenseur. Elle s'était inondée de parfum.

— Je vois avec plaisir que vos ennuis sont terminés, dit-il.

La call-girl eut un sourire carnassier.

— Je le crois. Nous nous verrons souvent à Vienne, j'espère...

Arrivés dans la chambre, elle jeta son sac sur le lit et s'appuya à une commode. Fixant Malko, un peu déhanchée, sa jambe la plus découverte en avant, comme pour en faire admirer le galbe.

— Qu'aviez-vous à prendre ? demanda-t-il.

Pamela Balzer fit un pas vers lui amenant son pubis contre Malko avec la précision infaillible d'un bon engrenage.

— Vous, dit-elle.

La veste de son tailleur s'était ouverte, offrant ses seins bombés. Sa bouche se colla à celle de Malko pour un baiser profond et habile. Il lui sembla que la houle de ses hanches avait quelque chose de naturel. D'ailleurs, lorsqu'elle interrompit son baiser, elle avait le souffle plutôt court. Elle accrocha son regard au sien, avec une intensité brûlante dans ses grandes prunelles d'un noir liquide.

— Baise-moi, dit-elle simplement. Vite !

Son ventre disait la même chose... D'un geste gracieux, elle fit glisser un bout de dentelle blanche le long de ses cuisses, le slip qui l'empêchait d'être totalement indécente. Ne gardant que ses bas tenant tout seuls et montant très haut sur les cuisses galbées... Comme Malko ne réagissait pas assez vite à son goût, elle défit à toute vitesse les boutons de sa chemise et commença à torturer délicatement sa poitrine avec une habileté démoniaque. Descendant parfois jusqu'à son ventre, comme une bonne cuisinière surveille plusieurs casseroles à la fois.

Après avoir saisi son sexe, elle le caressa rapidement, puis s'accroupit et l'engouffra dans sa bouche pour une fellation aussi fugace qu'exquise.

Quand elle se releva, ce fut Malko qui prit l'offensive, fléchissant un peu les genoux pour l'embrocher d'un coup. Il entra dans un fourreau brûlant, tenant à pleines mains les fesses cambrées et fermes. Elle continua à l'embrasser, à se frotter contre lui jusqu'à ce qu'il jouisse. Avec un grondement extasié qui eut comme écho un soupir modeste, mais de bon aloi.

Ils demeurèrent emboîtés quelques instants, puis, Pamela recula, ramassa son slip et fila dans la salle de bains. Lorsqu'elle en ressortit, elle semblait émerger d'un confessionnal, tant elle respirait la pureté. Son visage lisse, encadré des longs cheveux noirs, ne révélait rien de sa turpitude...

Descendons, dit-elle simplement.

Dans l'ascenseur, il sonda son regard quand même un peu trouble.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Elle lui adressa un sourire innocent.

— J'en avais envie. Peut-être recommencerai-je. À Vienne ou

ailleurs. Dans ma tête, tu m'as fait jouir. Tu n'es pas comme les autres.

Kurt de Wittenberg était toujours au bar, le regard un peu allumé par le Gaston de Lagrange. Il s'empara du bras de Pamela Balzer et la guida jusqu'à une Lamborghini *Countach* vert sombre, pas plus haute qu'une table basse.

Pour y entrer, Pamela Balzer dut remonter très haut ses genoux et, à la façon d'un clin d'œil, écarter assez les cuisses pour que Malko puisse voir qu'elle n'avait pas remis sa culotte.

Vroom-vroom. Gestes d'adieu. Avec elle, Kurt de Wittenberg était bien parti. Malko en éprouva presque un remords.

* *

*

Les deux Phantom avaient décollé d'une base secrète dans le Neguev et déjà ravitaillé deux fois. Ils volaient à six cents pieds au-dessus de la Méditerranée, aile dans aile, cherchant leur objectif. D'après les coordonnées, ils ne devaient pas en être loin.

Pourtant, ils n'aperçurent rien sur la mer scintillante. Le chef de patrouille refit ses calculs, appela sa base et finit par effectuer des cercles de plus en plus grands, recherchant son objectif volatilisé. Hélas, il ne disposait plus que de quarante minutes d'autonomie... Heureusement, sept minutes plus tard, il repéra le bateau qu'il cherchait et descendit encore un peu pour s'assurer de son identité. Les caméras fixées sous ses ailes cliquetèrent, enregistrant des centaines de clichés.

Le navigateur nota soigneusement le nouveau cap du cargo et prévint le K.137 ravitailleur des coordonnées du prochain ravitaillement. Puis, les deux appareils repartirent vers l'est et prirent de l'altitude afin de consommer moins de pétrole.

* *

*

Chris Jones valsait avec une vieille duchesse qui se pressait honteusement contre son corps musculeux en essayant de lui expliquer les subtilités du croquet... Il s'était donné du courage en avalant d'un coup un grand verre de Gaston de Lagrange... Milton Brabeck avait eu plus de chance avec une jeune héritière de Haute-Autriche affligée d'une acné aussi tenace que juvénile, mais dotée d'un corps à damner un saint. Pour être sûre d'être invitée à danser, elle avait mis une robe de cuir noir percée d'ouvertures multiples, qui lui arrivait au premier tiers des cuisses. Dès le début du slow, elle avait tranquillement glissé une cuisse ferme entre celles du « gorille » et se frottait cyniquement à

lui. Milton n'avait plus le choix qu'entre l'éjaculation précoce, le viol ou la fuite. Embarrassé et au bord de l'apoplexie, il hésitait encore entre les trois solutions.

C'était pour Malko le dernier bal de la saison et ses invités s'en donnaient à cœur joie dans la grande pièce du premier étage, qu'un grand carré de parquet de Versailles impeccablement ciré permettait d'appeler « salle de bal ». Quelques profonds canapés de Claude Dalle, finement sculptés dans les essences les plus précieuses accueillaient ceux qui préféraient les joies du flirt à la danse. Une sono Samsung remplaçait avantageusement l'orchestre.

Quelques solitaires noyaient leur déception dans un flot de Johnny Walker, de Dom Perignon ou de Stolichnaya.

Malko contemplait Alexandra superbe dans une robe de daim marron au haut de dentelle totalement transparent, qui allumait systématiquement tous ses cavaliers. Leurs retrouvailles n'avaient pas vraiment encore eu lieu : depuis le retour de Malko, elle se refusait systématiquement à lui, exigeant pour se laisser approcher un test anti-sida...

Pour l'instant, il essayait d'empêcher sa cavalière, la jeune Gräfin Thalsbourg de lui faire perdre toute dignité. Sournement, cette jeune personne, élevée dans les meilleures institutions françaises, glissait des doigts fuselés entre leurs deux corps et les y agitait en murmurant à son oreille la seule phrase de français qu'elle semblait avoir retenu : « Je voudrais que tu mettes ta queue dans ma chatte »...

Il faut dire à sa décharge qu'elle n'avait pas boudée la vodka et le Dom Perignon. Même Elko, l'œil humide, se prenait à lutiner les servantes les plus aguichantes. Lui qui connaissait pourtant la paix du pantalon depuis belle lurette...

Soudain, le Turc lâcha les hanches plantureuses qu'il tenait, réalisant que le téléphone sonnait depuis déjà un bon moment dans le hall.

Il alla répondre, discuta quelques instants avec son correspondant et finit par aller chuchoter à l'oreille de Malko.

— On vous demande de Washington. C'est très urgent.

Malko eut du mal à s'arracher à la jeune élève des sœurs. Enfin seul, il alla prendre l'appareil et reconnut la voix du chef de la Division des Opérations de la CIA.

— Malko, désolé de vous déranger, annonça l'Américain, mais il y a un gros problème. Les Israéliens viennent de nous prévenir que le *Gur Mariner* a changé de cap. Il se dirige, semble-t-il, sur la Turquie. Istanbul ou Izmir. J'ai l'impression que vous allez reprendre du service.

CHAPITRE XVII

L'odeur pestilentielle des eaux croupissantes de la Corne d'Or pénétrait insidieusement dans le taxi, malgré les glaces hermétiquement closes. Elko Krisantem, les narines dilatées, la respirait cependant comme s'il traversait un jardin de roses. Pourtant le bras de mer se terminant en cul-de-sac, qui séparait le vieux Istanbul – Stamboul – de Beyoglu – là où se trouvaient les grands hôtels, les anciennes ambassades et le quartier des affaires –, était un marécage nauséabond où quelques carcasses pourrissaient. Les gros cargos étaient ancrés de l'autre côté du Bosphore, en face de la rive asiatique, plus au sud.

Les véhicules se traînaient sur le pont Galata, dans un concert de klaxons. Derrière le taxi de Malko, une Taunus blanche, avec deux haut-parleurs sur le toit marquée *Trafik Polisi*, s'égosillait à grands coups de sirène, sans gagner un mètre. Impavides, quelques pêcheurs étaient alignés le long des rambardes du pont, envoyant leurs lignes dans l'eau presque solide à force d'être polluée, guettés par des nuées de cormorans et de mouettes criardes. Malko et ses amis avaient mis une heure et demie pour parcourir les vingt-cinq kilomètres séparant l'aéroport de la ville. La circulation était une horreur. Dans Stamboul – le quartier des Mosquées et du bazar –, on ne pouvait pratiquement plus circuler.

Le chauffeur du taxi contourna un fourgon en panne au milieu du pont, lui jetant au passage.

— *Bok soyu*(20) !

Vexé, le conducteur du fourgon saisit son cric et commença à courir derrière le taxi en hurlant :

— *Pezevenk ! Esseoglu essek* (21) !

La carrure impressionnante de Chris Jones assis à côté du chauffeur le fit soudain ralentir. D'ailleurs, à la sortie du pont, la circulation s'accéléra, une partie des voitures se disséminant dans les ruelles tortueuses de Käraköy. Les deux Américains contemplaient cette ville pleine de miasmes avec un silence terrifié. S'ils avaient eu un masque à gaz, ils l'auraient mis immédiatement. Milton Brabeck se mit brutalement à se gratter l'entrejambe, envoyant un regard noir au chauffeur.

Je suis sûr qu'il y a des bêtes ici ! lança-t-il.

Chris Jones ricana.

— T'en fais pas ! On va prendre un bon bain d'eau de javel en arrivant.

— Pour circuler dans une ville comme ça, il faudrait une

combinaison d'astronaute, grommela Milton. Tu es sûr qu'ils appartiennent à l'OTAN ?

— Certain, dit Malko en se retournant vers les minarets des cinq cents mosquées qui se détachaient sur le ciel, étagées le long des collines de la vieille Constantinople, dominés par les six flèches de la Mosquée bleue. Ici, les choses n'avaient guère changé depuis un siècle. Cela faisait un drôle d'effet de se retrouver en Turquie, si longtemps après une de ses premières missions(22). La ville avait grandi comme un champignon et de hideuses constructions neuves avalaient peu à peu les *Yali*, les vieilles maisons de bois à balcons, qui faisaient le charme de la ville.

Sorti de l'aéroport flambant neuf, on replongeait immédiatement dans l'Orient torride, crasseux, bruyant, chatoyant, grouillant comme une fourmilière et quand même plein d'un charme sulfureux. Le taxi attaqua la montée vers Beyoglu. À leur droite, les « vapeurs » et les innombrables « Feribot »(23) pullulaient sur le Bosphore, reliant la rive asiatique à Stamboul, à Beyoglu. Du temps de la Sublime Porte, toutes les ambassades étrangères se trouvaient autour de la colline de Galata. Maintenant, elles étaient reléguées à Ankara, laissant parfois inoccupées de somptueuses résidences au milieu de parcs en friches donnant sur des ruelles sordides.

Le taxi déboucha devant le *Pera Palace*, le plus vieil hôtel de la ville construit en 1892 par les Britanniques, et s'arrêta devant un grand bâtiment carré à la façade tarabiscotée, protégé de hauts murs de pierre, eux-mêmes surmontés d'un imposant grillage. Un grand drapeau américain flottait sur le toit-terrasse au milieu d'une forêt d'antennes. Des soldats turcs en gardaient l'accès, armés jusqu'aux dents.

Le Consulat américain, centre nerveux de la CIA en Turquie. À Ankara, il ne se passait jamais rien, tous les trafics, toutes les arnaques avaient toujours lieu à Istanbul, point de passage entre la Roumanie, la Bulgarie et les pays du Moyen-Orient. Malko et les deux « gorilles » descendirent, et le taxi continua ensuite, avec Elko Krisantern, par un dédale de petites rues jusqu'à la place Taksim, où se dressait l'hôtel *Marmara*.

— Enfin de la clim ! soupira Chris Jones, en entrant dans le Consulat.

Les Marines de garde échangèrent quelques propos aimables avec Chris et Milton, puis un garde de la sécurité les mena tous les trois jusqu'à un ascenseur.

Un homme distingué, de haute taille, plutôt efféminé, mais charmant, les attendait au dernier étage, habillé comme une gravure anglaise. Il s'enquit avec une politesse exquise des conditions de leur voyage, comme s'ils étaient venus en bateau ou par l'Orient Express,

et les fit pénétrer dans son bureau.

Malcolm J. Callaghan dirigeait l'antenne de la *Company* à Istanbul depuis trois ans et s'y plaisait bien. Son bureau, modérément climatisé, était décoré de gravures de la vieille Turquie, de quelques portraits de sultans et de dames de harem. Son allure un peu précieuse mit visiblement Chris Jones de mauvaise humeur. L'Américain demanda plutôt brusquement.

— Alors qu'est-ce qu'on est venu faire ici ? Vous avez démerdé ce merdier ?

Sans se donner la peine de lui répondre, Malcolm J. Callaghan leur demanda s'ils voulaient du café, sucré ou non, le commanda par téléphone. Puis, il se lança dans une éloquente défense des vieilles maisons de bois qui jadis donnaient tant de charme au Bosphore et disparaissaient les unes après les autres, bouffées par le béton. Un jeune garçon pénétra dans le bureau – de toute évidence turc –, balançant à bout de bras un drôle de petit plateau de cuivre suspendu à trois chaînettes. Le café. Dès qu'il se fut éclipsé après un regard énamouré en direction du responsable de la CIA, ce dernier s'adressa enfin à Malko du même ton mondain.

— Je crains que nous n'ayons un problème avec le *Gur Mariner*, annonça-t-il.

— Pourquoi ? Les Turcs ne veulent pas collaborer ?

— Oh si ! affirma Malcolm Callaghan. Nous avons les meilleurs rapports possibles avec le MIT (24). Ils ont même l'autorisation d'utiliser certaines de nos banques de données. Le général de brigade Teuman Koman, qui le commande, a été en stage à West Point et parle parfaitement notre langue.

Le MIT était un mélange de Gestapo et de CIA, chargé à la fois de contrôler la population civile, la sécurité extérieure, et, en général, tout ce qui pouvait menacer le régime militaire turc... Depuis des années, les États-Unis avaient élu la Turquie comme allié privilégié, déversant sur le pays des flots de dollars et d'armements divers et détournant la tête lorsqu'on mourait un peu trop dans les prisons... Mais la Turquie avait six cent dix kilomètres de frontière commune avec l'URSS... Depuis que la CIA avait découvert qu'une partie de l'armement moderne livré à la Turquie était mis en place pour préparer une offensive éventuelle contre la Grèce – autre membre de l'OTAN –, l'amour s'était légèrement refroidi. Les missiles offerts gracieusement à la Turquie avaient été affectés au bombardement possible des bases grecques dans la mer de Marmara...

— Que se passe-t-il, alors ? demanda Malko.

— Le *Gur Mariner* a disparu, annonça l'Américain.

— Que voulez-vous dire ? demanda Malko.

D'après les informations du Mossad, les Irakiens allaient tenter de débarquer la cargaison du *Gur Mariner* dans un port turc, pour l'acheminer ensuite par voie terrestre jusqu'à l'Irak, grâce à la frontière commune aux deux pays.

Le responsable de la CIA se leva et lui montra une grande carte qui occupait tout un pan de mur. Une épingle rouge avait été piquée au milieu de la mer Égée, en face de l'île grecque de Naxos. Deux autres lui faisaient suite, en face de Chios et de Limnos, à l'entrée du détroit des Dardanelles. De l'autre côté, au milieu de la mer de Marmara, sorte de lac, relié à la Méditerranée par le détroit des Dardanelles et, à la Mer Noire, par le Bosphore, il y avait encore une épingle. C'est celle-ci que l'Américain désigna à Malko.

— Voici la dernière position du *Gur Mariner* selon l'aviation de reconnaissance israélienne, expliqua-t-il. Cela date de trois jours. Normalement, il se dirigeait vers Istanbul. Or, il n'y est pas.

— Où peut-il être ?

— Il n'y a que deux autres ports importants, Tekirdag et Ismit. Il n'y est pas non plus.

— Et le Bosphore ?

— Il ne l'a pas franchi. Nous avons vérifié et prévenu les Soviétiques de surcroît. Ils n'aiment pas du tout l'aventure irakienne. Le *Gur Mariner* n'a pas non plus fait demi-tour. Le détroit des Dardanelles est surveillé par des agents du Mossad, qui ne laisseraient pas passer une planche à voile.

Cela rappelait à Malko une vieille histoire : un sous-marin soviétique qui s'était lui aussi évaporé dans la mer de Marmara... Bien des années plus tôt.

— Il n'a pas coulé ? demanda-t-il.

— S'il l'a fait – et on ne voit pas pourquoi –, il l'a fait discrètement et sans envoyer le moindre message de secours.

— Il ne s'est quand même pas transformé en sous-marin, objecta Malko. Et ce n'est pas une soucoupe volante. Il est peut-être abrité dans une crique discrète en attendant que les choses se tassent...

Pourtant un cargo de dix mille tonnes ne se dissimulait pas comme une barque de pêche...

— Nous allons en savoir plus, promet Malcolm Callaghan. L'aviation turque a effectué des reconnaissances le long de la côte. Nous avons rendez-vous maintenant avec mon homologue du MIT.

Tout cela était bien mystérieux... Malko quitta à regret le bureau climatisé et ils se retrouvèrent dans une Ford grise qui redescendit sur Dolmabahce Caddesi longeant le Bosphore, où elle fut immédiatement

engluée dans un bouchon de plusieurs kilomètres... Des joueurs de Tavla(25), installés à la terrasse des innombrables Cayeri (26) regardaient tout cela d'un œil bovin. Ça donnait le temps d'admirer le Bosphore... Et de respirer l'odeur de l'Orient. Chris Jones et Milton Brabeck, eux, respiraient le moins possible...

Après le Palais de Dolmabahce allongé au bord du Bosphore, la voiture longea un haut mur de pierre, ressemblant à celui d'un couvent, pour stopper devant un portail massif et noir. Malcolm Callaghan sortit de la Ford et alla parler dans un micro. Quelques instants plus tard, le portail s'ouvrit automatiquement pour se refermer sur le pare-chocs arrière. La Ford s'arrêta dans une cour bordée de bâtiments vieillots et jaunâtres, hérissés d'antennes, avec d'antiques climatiseurs, qui sortaient comme des bubons des fenêtres, des voitures-radio et quelques civils.

— Officiellement, c'est une station de météo, expliqua Callaghan, mais c'est le QG du MIT pour tous les problèmes de Sécurité Extérieure. Vous verrez, ce sont des gens charmants.

Un garde moustachu et rébarbatif les fouilla sans ménagement avant de les installer dans une véritable serre où un autre garde vint les chercher. L'homme, qui les accueillit dans un bureau beaucoup plus somptueux avec des tapis, des tableaux et des meubles anciens, ressemblait à un Méphistophélès jeune avec sa moustache et son bouc.

— Okman Askin, présenta Malcolm Callaghan.

Le Turc serra chaleureusement les mains des arrivants. Malcolm Callaghan lui tendit aussitôt une cassette vidéo avec quelques explications. Malko comprit qu'il s'agissait d'une compilation de bandes concernant les derniers accidents de l'Airbus A 320, avec un commentaire approprié. Malcolm Callaghan eut un bon sourire.

Notre ami a des amis à la télévision, cela passera à une heure de grande écoute.

Boeing n'appréciait pas vraiment que les Turcs s'intéressent à l'Airbus et la CIA lui donnait un coup de main... Via ses amis locaux... La cassette honteuse disparut dans une serviette de cuir et Okman Askin les installa.

Café ? offrit-il. *Sadi* (27) ou *Sekubi* (28).

Les Turcs buvaient des litres de café fort et brûlant toute la journée, ce qui, évidemment, les rendait irritables. Mais impossible d'échapper à la tradition.

J'ai malheureusement des nouvelles négatives, annonça-t-il. Les reconnaissances aériennes n'ont décelé aucune trace de ce cargo. Il n'est enregistré dans aucun port turc. Nous possédons les écoutes de l'ambassade d'Irak à Ankara et de leur consulat ici et il n'y a rien de mentionné à cet égard. Je me demande si, à la faveur de la nuit, le *Gur Mariner* n'a pas fait demi-tour et repassé les Dardanelles. C'est la seule

explication.

Malko échangea un regard éloquent avec Malcolm Callaghan.

Vous êtes certain qu'il n'a pas franchi le Bosphore ? demanda-t-il. Depuis la mer Noire, on peut arriver en Irak par la route.

Nous en sommes sûrs ! affirma Okman Askin. La surveillance est très stricte, dans les deux sens. Nous avons également interrogé les deux postes de dédouanement, à Haydarpaça et Edime. Il n'y a aucune trace de ce navire.

Un ange passa, déguisé en fantôme. Il y avait toujours une explication logique aux choses. Que le bateau ait fait demi-tour ne semblait pas idiot à Malko. Il pouvait faire escale en Égypte et attendre. Ou à Chypre... Le Turc les contemplait, désolé.

Pour fêter votre arrivée, dit-il à Malko, j'ai décidé de vous inviter ce soir à dîner. À quel hôtel êtes-vous ?

— Au *Marmara*.

Je vous y prendrai vers neuf heures. Ce sera l'occasion de vous présenter l'une de mes meilleures collaboratrices occasionnelles – vous dites « stringer » en anglais, n'est-ce pas ? – qui vous aidera. Je suis très pris et ne pourrai vous consacrer autant de temps que je le souhaiterais. Maintenant, je dois m'occuper de ceci, si vous voulez que cela passe aux informations, dit-il en montrant la cassette.

Les quatre hommes se retrouvèrent dans la cour, guère plus avancés. Une fois dans la voiture, Malko demanda à Malcolm Callaghan.

— Quelle confiance peut-on lui accorder ?

— Presque totale, confirma l'Américain. Il est loyal et a besoin de nous. Sans nos dollars, le régime se serait effondré. En plus, ils détestent les Irakiens, bien qu'ils fassent parfois des opérations ensemble contre les Kurdes. C'est leur seul point d'accord : liquider du Kurde. Ils ont exilé le consulat irakien complètement en dehors de la ville, pour mieux le surveiller. Il n'y a pratiquement pas d'échanges diplomatiques entre les deux pays.

Ils remontaient de nouveau vers Taksim, là où se trouvaient tous les hôtels. Un camion-grue était en train de retirer fébrilement des voitures mal garées. La Turquie entrait dans la civilisation moderne...

— Et les Israéliens ? demanda Malko.

— C'est le seul pays musulman à entretenir des relations diplomatiques avec eux. Au niveau « Second Secrétaire ». D'ailleurs, les Turcs détestent les Arabes et se tournent beaucoup plus vers l'Europe.

La voiture déboucha sur la « maidane » Taksim, une grande place rectangulaire bordée d'immeubles laids et modernes et encombrée de bus à l'arrêt. De là partaient toutes les grandes artères irriguant le quartier. La Ford stoppa devant l'hôtel *Marmara*, un bloc de vingt

étages avec une terrasse au rez-de-chaussée.

— Je ne vous accompagnerai pas ce soir, annonça Malcolm Callaghan, j'ai des obligations. Je vais envoyer un rapport en rentrant au bureau. Demandant des instructions pour vous. En attendant, bonne soirée.

À côté de l'hôtel, une douzaine de chats vidaient consciencieusement une poubelle. Istanbul était restée la ville des chats.

* *

*

— Ça sent l'arnaque.

L'avis d'Elko Krisantem était définitif. Et il connaissait le pays : c'était le sien... Malko regardait un gros pétrolier remonter le Bosphore s'apprêtant à passer sous l'énorme pont suspendu dominant la voie d'eau de soixante mètres, reliant l'Europe à l'Asie. Il y en avait un second quelques kilomètres plus loin. Leur construction en 1973 avait porté un coup fatal aux ferrys d'antan.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda-t-il.

Le Turc frottait son menton mal rasé. Il eut un geste bien oriental avec ses mains ouvertes, la paume en l'air.

— S'il n'a pas fait demi-tour, ce bateau est quelque part ! Les Irakiens ne sont pas des imbéciles. Ils ont prévu qu'on leur tomberait dessus. Bien sûr, le gouvernement turc collabore avec nous ! Mais au niveau subalterne ? Au prix où est la livre turque, ce n'est pas difficile d'acheter des gens. Policiers, marins ou douaniers acceptent tous des *rucvets*(29).

— Mais encore ? insista Malko.

— Il faut que je retrouve des amis, fit Elko Krisantem. Donnez-moi quelques heures. Je suis parti depuis longtemps...

— OK, dit Malko. Tenez-moi au courant.

Il regagna sa chambre. À peine y était-il que le téléphone sonna. Une voix de femme demanda :

— Mr Linge ?

— Oui.

Je m'appelle Nesrin Zilli, annonça-t-elle. Mr Askin m'a demandé de vous servir de guide si vous aviez un problème.

Où êtes-vous ?

— En bas.

— Je descends. Comment vais-je vous reconnaître ?

La Turquie eut un rire charmant.

— Je suis tout en rouge !

Le temps de prendre l'ascenseur et il était dans le salon-bar en face

de la réception. Il repéra tout de suite la silhouette rouge... Belle à crever ! Une grande jeune femme au regard de braise, dans un tailleur de toile plein à éclater, les ongles faits, la bouche pulpeuse, les hanches en amphore. Son regard détailla Malko et elle lui tendit une main longue et fine.

— Bonsoir. Je suis Nesrin Zilli. J'espère que je ne vous dérange pas !

Avec un physique pareil, elle ne risquait de déranger personne. Ils s'assirent au bar et elle commanda un Cointreau.

— Que faites-vous ? demanda Malko.

— Oh, je sers un peu de Relations publiques à Mr Askin, qui a tellement de travail. Je suis journaliste aussi, au *Cumuriyet*.

Son regard ne le quittait pas et il se dit qu'il la mettrait dans son lit quand il en aurait envie... Elle était là pour le « marquer ». Les Turcs n'étaient pas aussi clairs que le disait Malcolm Callaghan. Sinon, cette rouge créature n'aurait pas débarqué ainsi. Ou ils cachaient quelque chose à leurs alliés, ou ils espéraient en savoir plus par lui et prendre l'initiative d'une enquête dans leur pays.

— Istanbul est calme, remarqua Malko, vous n'avez plus de terrorisme.

Nesrin Zilli eut un sourire ironique.

— Il y a trois semaines, le rédacteur en chef du *Cumuriyet* a été assassiné par trois hommes masqués.

— Pourquoi ?

— On ne sait pas vraiment. Les Syriens ou les Irakiens. À cause du partage des eaux de l'Euphrate.

Elko Krisantem apparut soudain près des ascenseurs et Malko se leva allant à sa rencontre. Inutile qu'elle sache qu'il était turc.

— Je reviens, dit-il.

— Si vous n'avez besoin de rien, j'irai me changer, dit-elle. Je crois que je dîne avec vous. Demain, si vous souhaitez visiter le musée Topkapi, je suis à votre disposition.

— Merci, fit Malko, avec plaisir.

Elko Krisantem arborait un sourire radieux.

— J'ai commencé à travailler, annonça-t-il. Vous venez avec moi ?

— Où ?

— C'est une surprise...

Malko traversa en diagonale la place Taksim, derrière Elko Krisantem. À côté du palais des Congrès, une file de vieilles voitures, qui, à première vue, évoquaient le Musée de l'automobile, étaient stationnées le long du trottoir. Les chauffeurs discutaient avec des gens qui faisaient la queue, d'autres attendaient à l'intérieur. Un marchand d'épis de maïs allait de l'un à l'autre. C'étaient toutes des « américaines » des années cinquante, en plus ou moins piteux état.

Des « dolmus », très prisés des istanbuliotes. Ces taxis collectifs desservait toutes les directions, à condition de ne pas être pressé : ils ne partaient qu'une fois pleins, ce qui signifiait une bonne quinzaine de passagers...

Elko Krisantem s'arrêta avec émotion devant une antique Buick noire 1958, qui ne tenait plus que par les couches successives de peinture. Les vitres étaient fendillées, le pare-brise rapiécé et des couvertures avaient été jetées sur les banquettes pour en cacher la misère. Un morceau de céramique bleu et rond, le porte-bonheur classique en Turquie, représentant un œil était accroché au-dessus du tableau de bord, remplaçant les cadrans et compteurs depuis longtemps défectueux.

Le chauffeur à la moustache tombante sortit de son véhicule et étreignit Elko Krisantem. Ils s'embrassèrent, se tapant dans le dos sous l'œil résigné de la dizaine de passagers déjà installés. Puis Elko se tourna vers Malko fièrement.

— Elle a bien tenu le coup, dit-il avec une pointe d'émotion dans la voix. J'ai eu du mal à la retrouver.

C'était la voiture qu'il utilisait pour transporter des touristes lorsqu'il avait rencontré Malko, des années plus tôt.

Il se lança dans une longue discussion avec le chauffeur, tandis que les passagers de la Buick se chamaillaient : un vieil homme voulait absolument changer de place pour ne pas se trouver à côté d'une femme : il revenait de La Mecque. Les autres se moquaient de lui.

Dix minutes plus tard, Elko se retourna vers Malko et le chauffeur rentra dans la voiture.

— Alors ? Vous avez appris quelque chose ? demanda Malko.

— Oui, fit Krisantem. Je sais où retrouver mon vieil ami, Hakan Sungur. C'est comme mon frère. Lui sait tout ce qui se passe à Istanbul. S'il y a une arnaque, il va la trouver.

— Où va-t-on le voir ?

— Je lui ai fait donner un rendez-vous ce soir. Il est maintenant propriétaire d'un « gazino »⁽³⁰⁾.

— Faut-il que je vienne ?

— Bien sûr, fit Elko, dans mes lettres je lui ai souvent parlé de vous. Il sera ravi de vous connaître.

Que faisait-il avant ?

— Comme moi, répondit placidement Elko Krisantem.

Autrement dit, tueur à gages.

— Je vais dîner d'abord, nous irons ensuite, fit Malko. Retrouvons-nous dans le hall de l'hôtel, vers onze heures.

Je n'aime pas cette fille en rouge, dit soudain Elko.

— Pourquoi ?

— Elle ne se conduit pas comme une vraie Turque. Elle veut vous

séduire.

Selon Elko Krisantem, seules les « créatures » affrontaient le regard des hommes. Le laxisme de Malko avec Alexandra le plongeait dans des rages noires et silencieuses... Celle-ci, avant le départ de Malko, avait enfin consenti à se laisser violer.

* *

*

Sous la table, la jambe de Nesrin Zilli, assise en face de lui, frôlait parfois celle de Malko. Chris et Milton étaient restés prudemment au *Marmara*, dévalisant la cafétéria de tous ses hamburgers. Okman Askin était toujours aussi courtois et affable. Il avait amené Malko dans un délicieux restaurant de poissons, tout au nord du Bosphore, l'*Urcan*. Bruyant à souhait, mais délicieux, avec une décoration très folklorique de poissons séchés pendus au plafond, de filets, d'accessoires de pêche.

De la table, on voyait les bateaux défiler lentement sur le Bosphore.

Le Turc leva son verre de vin blanc avec un sourire.

— À votre mission. J'espère que vous retrouverez ce bateau. Sinon que vous garderez au moins un bon souvenir d'Istanbul.

Nesrin Zilli adressa un regard appuyé à Malko. Elle avait troqué sa tenue rouge pour une robe noire, des bas et un collier de perles. Ce qui la rendait encore plus désirable. On aurait dit une publicité pour Shalimar... Pendant tout le dîner, elle lui avait fait un rentre-dedans pas possible... À peine sa langouste terminée, Malko demanda :

— Où les navires sont-ils déchargés, à Istanbul ?

— Sur la rive asiatique, expliqua Okman Askin. Il y a un seul point de dédouanement, à Haydarpaça. Les cargos sont ancrés dans la rade ou à quai. Ensuite, leur contenu est déchargé, stocké dans une enceinte sous douane et emmené ensuite, par camion ou par train, dans le reste du pays.

— Vous y avez été vous-même vérifier que le *Gur Mariner* ne s'y trouvait pas ?

Le représentant du MIT eut un léger sourire devant cette candeur.

— Non bien sûr ! Mes services ont téléphoné au responsable de la douane. Il eut un sourire mielleux qui le fit ressembler encore plus à Méphisto. Vous savez, les gens ont un peu peur de nous, du MIT, ils ne racontent pas n'importe quoi. Si le *Gur Mariner* avait été à quai, on me l'aurait dit.

Nesrin Zilli renchérit.

— Nous sommes très proches des Américains. Malcolm Callaghan le sait. Ce serait très mauvais pour la Turquie si elle était mêlée à une histoire de ce genre.

Ils semblaient parfaitement sincères tous les deux. Pourtant, le *Gur*

Mariner était bien quelque part...

— Pourrais-je me rendre à Haydarpaça ? demanda-t-il.

— Bien sûr, accepta le Turc sans hésitation. Nesrin vous y conduira parce qu'il faut un laissez-passer. Mais vous ne verrez que des centaines de Containers et des navires à quai.

— Je pourrai aussi m'entretenir avec les responsables, compléta Malko.

Quand ils quittèrent l'*Urcan* un peu plus tard, il pleuvait, comme souvent à Istanbul. Sur le chemin du retour, Okman Askin désigna à Malko un grand palais décrépit qui dominait la route.

— Ici vivait un des derniers sultans. Un homme bizarre. Dans une crise de neurasthénie, il a fait noyer, dans le Bosphore, toutes les femmes de son harem. Il y en avait trois cents.

— Comment ?

— Il les a mises dans des sacs, comme des chats.

Encore un misogyne... Le coupé Jaguar d'Okman Askin stoppa devant le *Marmara* et Nesrin Zilli proposa aussitôt :

— Voulez-vous visiter quelques endroits amusants ?

— Non, dit Malko, je préfère me coucher, demain soir peut-être. Mais pouvons-nous nous retrouver à neuf heures, demain matin ?

— Pas de problème, assura la jeune femme.

Malko n'eut même pas à prendre l'escalator. Elko attendait à côté. Ils redescendirent dans le parking sous l'hôtel prendre la Fiat louée par Malko, contournèrent la place, redescendirent le boulevard Tarlabasi et dévalèrent une rue horriblement raide. Trois cents mètres plus loin, ils durent laisser la voiture, continuant à pied pour gagner la rue Istical qui n'était plus qu'un chantier défoncé, y compris les trottoirs. Des néons rouges brillaient dans toutes les impasses, indiquant des boîtes de nuit.

C'est ici, annonça Elko Krisantem.

L'enseigne rouge annonçait *Denizli*.

Un portier chamarré s'inclina jusqu'au sol, repoussé sèchement par Krisantem. Le *gazzino* était en sous-sol d'où filtrait de la musique orientale. Malko arriva sur le seuil d'une pièce toute en longueur, au plafond bas, coupée en deux par une estrade. Une danseuse du ventre se trémoussait mollement dessus, face à cinq musiciens endormis. Dans la salle, il y avait une majorité d'hommes seuls. Pas gais. Chacun d'eux avait devant lui un verre de raki et de l'eau. Ils ne buvaient pas, le regard glué à la danseuse. Quelques putes à l'allure paysanne occupaient des banquettes, papotant en attendant l'heure de pointe.

Elko murmura quelques mots au loufiat qui s'était jeté sur eux, et on les installa aussitôt au premier rang, bousculant sans ménagement quelques spectateurs amorphes.

Voilà mon copain ! annonça fièrement Elko.

Un homme énorme roulait jusqu'à eux, presque chauve. Des épaules de lutteur de sumo, un ventre impressionnant, un grand nez busqué et une moustache retombant de chaque côté de sa bouche, à la kurde. Il poussa un rugissement en voyant Elko et le serra sur son ventre à défaut de le serrer sur son cœur. Pendant plusieurs minutes ce ne furent qu'embrassades et rires gras.

Malko eut droit quasiment au même traitement et faillit étouffer... Ils s'assirent enfin et le raki commença à couler à flots. Hakan Sungur parlait anglais, mais se lança dans une interminable conversation en turc avec Elko.

Presque tous nos amis sont morts ! traduisit ensuite Krisantem. Abattus par la police ou pendant un « contrat ». D'autres ont quitté le pays. Il n'y a plus de travail, maintenant avec le gouvernement militaire.

— Et lui ?

Il est devenu légal. Juste quelques petits trafics avec la Bulgarie et la Roumanie... Mais il garde le contact.

Hakan Sungur se pencha vers Malko, hilare, montrant ses clients et dit en mauvais anglais.

Ce sont tous des *koyru* (31), des Anatoliens. Chez eux, ils ne voient jamais de femmes, elles portent toute le *tchartchaf*. Alors, ils restent ici des heures à regarder. Ils n'osent même pas aller avec les putes. Ils sont contents.

Sur scène, la danseuse avait arrêté ses contorsions et parlait aux musiciens, avec, de temps à autre, une brusque ondulation, comme pour rappeler son numéro. Hakan Sungur l'appela, tira de sa poche une liasse de billets et en garnit généreusement les deux bonnets dorés ornés de pierreries, qui lui servaient de soutien-gorge, et la large ceinture dorée, qui maintenant sa longue robe rouge.

Avec ses gros seins et son visage large et souriant, elle était plutôt avenante.

— Fatos est une brave fille, mais un peu paresseuse ! fit le patron.

Le sourire réapparut sur le visage de Fatos et comme une poupée dont on aurait remonté le ressort, elle se lança dans une danse du ventre endiablée, pour le plus grand plaisir des Anatoliens... Hakan Sungur lança un regard malin à Elko.

— Il paraît que tu as un service à me demander...

Elko Krisantem sourit.

— Oui.

C'est en turc qu'il expliqua son histoire. Hakan Sungur tirait sa moustache, pensif. Finalement, il laissa tomber.

— Il n'y a qu'une seule personne qui peut savoir s'il y a quelque chose. Ali Bamyacioglu...

— Qui est-ce ? demanda Malko.

Le Turc eut un geste évasif.

— Il connaît tous les douaniers de Haydarpaça, les dockers aussi. Avant, il était dans le trafic d'armes. Il bosse aussi beaucoup avec les Arméniens du Bazar, ceux qui exportent clandestinement des antiquités.

— Il va parler ? demanda Malko.

Le Turc éclata d'un rire énorme.

— Si vous venez de ma part, sûrement. Mais il ne sait peut-être rien.

En turc, il commença à expliquer la suite à Elko Krisantem.

Le bruit de l'orchestre était assourdissant et le garçon ne cessait de remplir leurs verres. Une autre fille très jeune, l'air vicieux et abruti à la fois, remplaça Fatos qui vint s'asseoir tout contre Malko, le fixant avec des yeux de veau énamouré. Elle avait changé sa tenue de lumière pour un pull, moulant ses gros seins, et une mini. Dans la pénombre, elle glissa la main sur la cuisse de Malko, dans un geste sans équivoque. Hakan Sungur se pencha vers lui avec un sourire salace.

— Elle est arrivée d'Anatolie il y a un mois. On me l'avait réservée. Je vous la donne pour ce soir.

Malko déclina l'offre poliment, mais Fatos ne bougea pas. Ivres de musique et de raki, ils finirent par se lever. Nouvelles congratulations. Malko fut heureux de remonter l'escalier et d'émerger à l'air libre.

Il se retourna, entendant des pas.

Fatos était sur leurs talons !

Malko fit comme s'il ne l'avait pas vue. Mais elle se mit à les suivre, comme un chien perdu.

— Dites-lui que je ne veux pas d'elle, demanda-t-il à Krisantem.

Le Turc prit l'air embarrassé.

— Hakan est un homme susceptible, expliqua-t-il. Il vous a fait un très beau cadeau. Si vous le refusez, il va se vexer. Il risque de donner un *mauvais* coup de téléphone.

C'était un comble ! L'Anatolienne attendait avec son sourire bovin. Il n'y avait plus qu'à l'adopter. Dans la voiture, elle monta naturellement à côté de Malko. Impossible de s'en débarrasser. Malko demanda finalement à Elko Krisantem.

— Faites quelque chose, emmenez-la !

Il tira une liasse de sa poche et donna cent mille livres à la fille. Elko discuta un peu avec elle et finit par dire :

— Je l'emmène manger une soupe de tripes en haut de la rue Istical. Il y a un restaurant ouvert toute la nuit. Après, je verrai.

— Parfait, dit Malko.

Si Elko voulait en profiter, tant mieux. Il rentra dans sa chambre et prit une douche pour dissiper les vapeurs du raki à 50°... S'il ne

trouvait aucune trace du *Gur Mariner*, il n'avait plus qu'à quitter Istanbul. Les copains d'Elko Krisantem allaient-ils se montrer plus efficaces que les féroces Services Spéciaux turcs ?

CHAPITRE XVIII

Les cris assourdissants des mouettes accompagnaient sans discontinuer le gros ferry-boat parti de la place Eminonin à Istanbul, juste à côté du pont Galata, à destination de Haydarpaça, sur la rive asiatique. Il ponctuait sa traversée de petits coups de sirène, essayant d'éviter tout ce qui se déplaçait dans tous les sens sur le Bosphore, de la barque de pêche au majestueux pétrolier descendant de la mer Noire.

Une foule bigarrée était tassée sur le pont supérieur. En dépit des deux ponts ultra-modernes enjambant le Bosphore, beaucoup plus au nord, les ferries continuaient à faire le plein : pour 5000 livres (32), on rejoignait l'Asie en dix minutes.

Malko se retourna, admirant le Palais-musée de Topkapi et l'église Sainte-Sophie, derrière lesquels pointaient les six minarets de la mosquée Sultan Ahmet.

— C'est beau, n'est-ce pas ? remarqua Nesrin Zilli.

— Superbe, approuva Malko. Comme vous.

La jeune femme portait une robe en strech blanc décolletée en carré qui faisait loucher tous leurs voisins. Elle était venue le chercher à l'hôtel à neuf heures et il faisait déjà une chaleur accablante.

Malko reporta son attention vers l'avant du ferry. Des dizaines de cargos étaient ancrés dans la baie, en face de Haydarpaça. Certains si loin qu'on distinguait à peine leurs superstructures dans la brume de chaleur. D'autres déchargeaient à quai, sans un espace libre...

Le ferry toucha le quai et ils débarquèrent en face d'un centre commercial pouilleux aux toits de tôle ondulée. Malko, sur les indications de la jeune femme, tourna immédiatement à droite, longeant les docks. Jusqu'à une vaste entrée portant l'inscription : TODD HAYDARPAÇA LIMAN ISLETMESI.

— C'est là, annonça Nesrin Zilli.

Des camions entraient et sortaient sans arrêt. La jeune femme se fit guider par un douanier en uniforme bleu et ils se retrouvèrent dans un petit bureau vitré où il faisait 45°, en face d'un douanier crasseux, moustachu, rougeaud, renfrogné et qui puait l'ail : le responsable du dédouanement, Turan Ucaner. Sur la table, un *chawerma*(33) entamé enveloppe de papier attirait une nuée de mouches. Les autres se précipitèrent sur Malko... Nesrin Zilli montra son accréditif, expliquant l'affaire du *Gur Mariner*.

— On m'a déjà posé la question par téléphone, répliqua le douanier. Il n'y a ici aucun bateau de ce nom. Or, tous doivent effectuer une déclaration chez moi.

— Beaucoup de navires sont arrivés durant les quatre derniers jours ? interrogea Malko.

— Des flopées ! lança Turan Ucaner, l'air excédé. Regardez ! Ça n'arrête pas !

De son bureau vitré dominant les docks, on apercevait la rade et les grues en train de décharger. Des containers s'entassaient en piles gigantesques, à perte de vue.

— Vous auriez la liste de ces navires ? demanda Malko.

Pendant une fraction de seconde, il vit le visage du douanier refléter une fureur muette.

— Je crois pas ! finit par dire Turan Ucaner.

— Cherchez bien, insista Malko.

Nesrin Zilli intervint immédiatement, en turc, et le douanier se mit à transpirer encore plus. Farfouillant dans les piles de paperasses. Il exhiba finalement une feuille grasseuse, pleine de ratures et la brandit devant Malko.

— Voilà les mouvements du jour. Vérifiez !

— C'est la semaine que je veux, insista ce dernier.

Encore quelques minutes de palabres et le douanier retrouva enfin un registre noir où tous les mouvements du port étaient répertoriés. Jour par jour, recopiés à la main.

— Il y a une photocopieuse ici ? demanda Malko.

— Non.

C'était net et définitif.

— Dans ce cas, nous emportons le livre, conclut Nesrin Zilli.

Malko crut que le douanier allait frapper la jeune femme, puis la peur du MIT fut la plus forte. Turan Ucaner appela un grouillot et lui confia le registre noir. Ils restèrent tous les trois dans le bureau. Le silence n'étant troublé que par le bourdonnement des mouches. Mal à l'aise, le Turc transpirait à grosses gouttes, évitant le regard de Malko.

— Combien gagnez-vous ? demanda soudain celui-ci d'un ton plus conciliant.

Il fallut répéter trois fois la question pour qu'il consente à marmonner qu'avec les primes il se faisait environ un million de livres par mois. Il vivait dans un petit appartement de Harem, non loin de là. Avec une femme et trois enfants. Encouragé par Malko, il finit par devenir prolix, expliquant qu'il était nerveux parce que fatigué. Il ne dormait pas assez. Seulement, en face, il y avait une mosquée dont le muezzin le réveillait à l'aube et, au-dessus de lui, la permanence d'un parti de droite, celui du colonel Turkesh, où l'on discutait jusqu'à deux heures du matin. Tandis qu'il parlait à Malko, son regard était irrésistiblement attiré par le décolleté de Nesrin Zilli et il se frottait l'entrejambe machinalement...

Le grouillot revint enfin avec les pages photocopiées et Malko

remercia chaleureusement le douanier.

Ce n'est qu'une formalité, affirma-t-il. Mais je dois faire mon travail.

En partant, un énorme Scania manqua les écraser. Des chats faméliques rôdaient partout, traquant même les mouches...

Cet homme ment, dit Malko, lorsqu'ils remontèrent en voiture.

Sur quoi ? demanda Nesrin Zilli.

Je ne sais pas. Il était probablement mal à l'aise. Vous êtes certaine que *tous* les navires sont enregistrés ici.

Certaine.

Alors, nous avons une chance de découvrir la vérité. Grâce à ce document.

* *

*

Cela avait pris une bonne demi-heure d'établir une triple liaison d'une part entre le bureau de la CIA à Istanbul, d'autre part, celui de Londres et, enfin, le QG de la Lloyds, également en Grande-Bretagne. Régulièrement, la communication était coupée et rétablie après-cinq minutes de jurons. Deux employés de la CIA lisaient la liste relevée par Malko et la comparaient par l'intermédiaire de leurs homologues à celles des Lloyds, assureurs de tout ce qui flotte.

Malko arriva au dix-huitième navire enregistré à la douane de Haydarpaşa.

Voilà, annonça-t-il, le *Sunset King*, 10 000 tonnes, minéralier, inscription panaméenne. Armateur Shipping World Corp, Panama.

À Londres, on téléphonait d'abord à la Lloyds pour obtenir les coordonnées de l'armateur et ensuite à celui-ci afin de savoir où se trouvait son navire. La réponse arriva dix minutes plus tard.

— C'est OK. Il décharge de la lignite en provenance de Pologne.

Trois heures déjà que l'on s'escrimait à ce travail de Pénélope. Le chef de station tira Malko par la manche.

— Allons déjeuner, il est plus de deux heures.

Ils partirent à pied, à travers les petites rues de Galata, flanqués de Chris Jones et de Milton Brabeck, gagnant le bas de la rue Isticlal. Ils la remontèrent un peu pour aboutir dans le passage Çiçek, rempli de petits restaurants locaux. C'était bruyant, animé et sympa. Les deux « gorilles », eux, étaient recroquevillés. Il fallut les forcer pour qu'ils acceptent de manger. Épluchant les concombres déjà épluchés et reniflant avec méfiance le shish-kebab transformé en charbon.

— Vous êtes accrocheur, lança, à Malko, Malcolm Callaghan. Je pense que les Israéliens se sont fait avoir. Le *Gur Mariner* est probablement à Alexandrie où sa cargaison va être transférée sur un

autre bateau et ensuite, ni vu ni connu...

— C'est possible, dit Malko. Mais ce Turc de la douane n'est pas net.

L'Américain haussa les épaules, amusé.

— *Aucun* Turc n'est net ! Avec les salaires de misère et l'inflation, ils sont obligés de trafiquer pour survivre. Ici, il y a deux pays en un : le Danemark, pour les nantis, et le Pakistan, pour les autres.

On apporta le café. Chris Jones but le sien d'un coup. Soudain, Malko le vit devenir violet, se lever brusquement et se mettre à recracher une boue noirâtre sur les occupants de la table voisine, toussant comme un malheureux. Milton Brabeck lui assena une tape dans le dos à lui faire cracher ses poumons et, comme un des arrosés protestait, du plat de la main, il l'envoya de l'autre côté du passage sur un éventaire de tomates.

Dix secondes plus tard, les couteaux sortaient.

C'étaient des Anatoliens qui ne plaisantaient pas avec l'honneur...

Protégeant Chris Jones qui toussait toujours, ignorant qu'il faut boire le café turc lentement à cause du dépôt au fond de la tasse, Milton sortit son 357 Magnum et le brandit vers la verrière. Prudents, les Anatoliens reculèrent et on put enfin engager le dialogue... Grâce aux qualités de médiateur du Chef de station, les choses s'arrangèrent. Dix minutes plus tard, tout le monde sablait le raki. On eut du mal à se quitter.

— Il faut que j'appelle l'hôtel, dit Malko.

Elko Krisantem continuait ses recherches téléphoniques pour joindre son contact. Un peu plus loin, se trouvait une rangée de cabines rouges en face du vieux lycée français. Un petit vieux-assis sur un tabouret vendait des jetons de 100 livres. Malko appela le *Marmara* et Elko Krisantem annonça :

— Nous avons rendez-vous à quatre heures...

Il ne restait plus qu'à retourner au consulat américain. Ils y furent accueillis par l'adjoint de Malcolm Callaghan qui prévint d'emblée :

— Nous avons trouvé quelque chose. D'après le registre des douanes turques, un cargo de 11 000 tonnes est arrivé à Istanbul il y a trois jours. Le *Seawolf*, immatriculé au Libéria. Nous avons pu joindre son agent maritime, en nous faisant passer pour des clients éventuels. Or, il nous a été précisé que le *Seawolf* est actuellement au Bengladesh, désarmé, et qu'il va être découpé au chalumeau pour la ferraille !

— *Himmel Herr Gott*, murmura Malko, fou de joie.

— Bingo ! lança en écho Malcolm Callaghan.

— Se peut-il que ce douanier turc se soit fait avoir ? demanda Malko.

— C'est possible, répondit le jeune agent de la CIA. Si le navire a

de faux papiers en règle, il n'y a pas de problème, c'est impossible à vérifier.

— Nous retournons à Haydarpaça, dit Malko. Avec Elko Krisantem.

* *

*

Devant la taille respectable de deux « gorilles », le douanier de garde à Haydarpaça se découvrit une grande disponibilité... Mais lorsque Turan Ucaner vit les quatre hommes pénétrer dans son bureau, il arbora l'expression de quelqu'un à qui on annonce qu'il a le sida.

— Bonjour, dit Malko, je reviens pour vous demander une précision.

L'autre bredouilla. Brutalement, il avait oublié tout son anglais. Puis il croisa le regard de Chris Jones et parvint à dire « please » de façon presque convenable.

— Voilà, expliqua Malko, je veux tout savoir sur le *Seawolf*, arrivé il y a trois jours. Ce qu'il a débarqué et où il se trouve maintenant.

Il crut que l'autre allait avoir une syncope. Sans la présence des trois autres, il lui aurait sûrement sauté à la gorge.

— Ça va être long ! bredouilla-t-il, les papiers sont partis.

Ce fut le moment que choisit Elko Krisantem pour lui glisser à l'oreille, affectueusement.

— Dépêche-toi, *oruscu cocuglu* (34)...

Le Turc sursauta sous l'injure. Il marmonna quelques mots dans sa langue où revenait « aynasiz » (35).

— Non, précisa Elko Krisantem, nous ne sommes pas des flics. Juste des enquêteurs pour une compagnie d'assurances. Maintenant, si tu veux te retrouver au MIT suspendu par les pouces, jusqu'à ce que tu puisses te gratter sous les genoux sans te baisser, fais ta mauvaise tête.

Chris Jones s'épongea le front et, sûrement par inadvertance, posa le talon de son 45 sur les orteils du douanier, en pivotant légèrement... Le hurlement du Turc fut interrompu par les suaves excuses du « gorille ».

— Oh, *I am so sorry* !

Après avoir farfouillé fiévreusement dans sa paperasse, Turan Ucaner sortit enfin une feuille crasseuse qu'il mit sous le nez de Malko, goguenard.

— Voilà. Le *Seawolf*. Il est arrivé il y a trois jours, reparti hier soir. Destination Alexandrie. Il n'a pas touché le quai, il est resté en rade.

— Qu'a-t-il débarqué ?

Un pouce noirâtre se posa sur une ligne vierge.

— Rien. Il était là parce qu'il avait des problèmes de machines. Il a

effectué une réparation et est reparti après avoir payé la taxe. Pas de manifeste de chargement puisqu'il n'a rien débarqué.

Le douanier triomphait dans une haleine d'oignons. Malko déçu et intrigué n'insista pas. Il ramassa ses papiers et lança à la cantonade qu'il avait beaucoup de travail. Les quatre hommes se retrouvèrent dans la chaleur humide des docks et refranchirent le portail.

— Il ment ! explosa Elko.

— Évidemment qu'il ment, renchérit Malko. Les Irakiens ont trouvé une astuce géniale : changer le nom du bateau pour la douane et très probablement décharger en douce. Ou alors, ils n'ont rien fait et sont repartis pour Alexandrie où ils doivent se trouver maintenant.

— Comment va-t-on le savoir ? demanda Chris Jones dépassé par ces subtilités orientales.

— En nous intéressant à Turan Ucaner, fit Malko.

* *

*

Vingt minutes ne s'étaient pas écoulées que la silhouette ventrue de Turan Ucaner apparut, franchissant le portail de l'entrepôt sous douane. À pied, sans sa casquette. Il traversa le parking des poids lourds, se dirigeant vers la rangée de bistrots alignés en face du terminal des ferries. Il pénétra chez *Aslan Kardesler*, traversa la terrasse bâchée et alla droit vers la cabine téléphonique.

Malko, en planque dans la voiture, eut un sourire froid.

— Elko, voilà la réponse à votre question. Maintenant, nous *savons* qu'il y a un loup. Peut-être est-il trop tard déjà, mais il faut aller rendre visite à l'ami d'Hakan Sungur. En priant pour qu'il soit efficace.

Quand ils démarrèrent, le douanier était toujours au téléphone... Ils attrapèrent un ferry de justesse qui les débarqua près du pont Galata. Elko les guida dans Ankara Caddesi qui montait vers le quartier de Babiani, le « Fleet Street » d'Istanbul. Il les fit s'arrêter à l'entrée d'un enchevêtrement de ruelles escarpées, grimpant vers le Grand Bazar.

— Il vaudrait mieux que Chris et Milton gardent la voiture, avertit-il. Ici, ils pourraient faire peur à notre ami.

Les deux « gorilles » ne se formalisèrent pas... Elko et Malko s'enfoncèrent à pied dans un dédale de ruelles bruyantes, animées, sordides. Des fils électriques pendaient, enchevêtrés sur les façades des immeubles noircis par la pollution. Les vieilles maisons aux balcons de bois semblaient prêtes à s'écrouler ; des porteurs écrasés sous d'énormes ballots de tissu, harassés, escaladaient des ruelles raides comme des échelles, trébuchant sur les trottoirs défoncés. C'était aussi le quartier de la confection, avec des centaines de boutiques. Ici, il n'y

avait plus de circulation automobile. Certaines rues avaient été carrément transformées en parking par quelques malins. Elko s'orientait parfaitement. Juste avant d'arriver au bazar, il tourna dans un *sok* (36) en pente raide.

— C'est ici, annonça-t-il.

C'était l'impasse Ali Baba !

Une douzaine de Mercedes flambant neuves s'alignaient le long du trottoir, gardées par des moustachus patibulaires. Elko pénétra dans une courette, frappa à une porte et ils se retrouvèrent dans une échoppe minuscule encombrée d'objets d'art, d'argenterie et de pièces détachées de voitures. Un gros type pas rasé leva sur eux un œil torve.

— *No private sale !* grommela-t-il.

Elko murmura quelques mots en turc... Le nom de Hakan Sungur fit merveille... Le café arriva instantanément, on dégagea des sièges et ils s'enfermèrent tous les trois dans le bureau.

— Vous cherchez une Mercedes ? s'informa d'un air gourmand Faruk Yacisi. J'en ai plusieurs, presque neuves, les papiers sont en cours de fabrication. Il y en a même une qui a été volée à la sortie de l'usine de Stuttgart, mais elle vaut cent millions de livres...

— Je ne cherche pas de Mercedes, expliqua Malko, mais le chargement d'un cargo...

C'est Elko qui expliqua le fond de l'histoire. Faruk Yacisi laissa tomber :

— Moi, je « traite » avec les douaniers de Edirne... Je ne connais personne à Haydarpaşa, mais j'ai un copain qui fait du business avec eux, Lalim Kalafat. Il faut aller le voir de ma part. Il est dans le Grand Bazar, à Sandal Bedestini.

— Vous pensez qu'on peut décharger un cargo clandestinement ? demanda Malko.

Faruk Yacisi eut un sourire rusé.

— Avec de l'argent, on débarque n'importe quoi. Ce ne serait pas la première fois. Avant, c'étaient des armes ou des cargaisons d'alcool à destination des pays arabes. Il faut bien que les douaniers vivent. Maintenant, il n'y a plus d'armes, c'est trop dangereux.

Il griffonna sur un papier quelques mots et le tendit à Elko.

— Allez-y. Avant de l'interroger, donnez-lui cinq cents dollars. Ça l'aidera à réfléchir. Les affaires sont dures en ce moment.

* *

*

Une atmosphère pesante régnait dans un petit bureau mal climatisé du quatrième étage du consulat irakien à Istanbul. Trois membres des Services irakiens, dont le responsable à Istanbul, Saddam Madani,

écoutaient le rapport d'un de leurs agents, qui venait les avertir d'un grave danger.

Ils pouvaient parler librement : si toutes leurs lignes téléphoniques étaient écoutées par le MIT, les murs du hideux bloc de béton gris, qui abritait le nouveau consulat, tout au nord d'Istanbul, avaient été sondés par leurs experts : ils n'abritaient pas de micros.

Saddam Madani crayonnait sur un bloc, évaluant la situation. Levant les yeux, il demanda d'une voix calme.

— Y a-t-il un danger immédiat ?

L'autre hésita longuement avant de répondre.

— C'est encore impossible à dire. Mais les Américains sont sur la bonne piste et ils sont aidés par le MIT. Nous ignorons s'ils se sont laissé convaincre, mais l'agent qui a débarqué à Istanbul nous a déjà beaucoup nui. De plus, il est aidé par un Turc d'origine.

— Tu es sûr de ce douanier turc ?

L'Irakien eut un geste vague.

— Il n'a pas intérêt à trahir, mais...

Autrement dit, on pouvait s'attendre au pire. Saddam Madani se remit à crayonner, puis leva la tête vers les bidonvilles qui hérissaient les collines pelées, de l'autre côté de l'autoroute E5. Les Turcs les avaient humiliés en les forçant à déménager dans ce coin pourri. Hélas, il n'y avait rien à faire.

Saddam Madani rompit de nouveau le silence en se tournant vers un autre de ses collaborateurs :

— Et de ton côté ?

— Ça suit son cours, mais cela prendra encore trois jours. Il faut attendre que tout soit en place.

Saddam Madani alluma une cigarette et fit ses calculs. Trois jours c'était vite passé. Dans cette histoire, le MIT était court-circuité et les Israéliens nageaient complètement. Il restait cette équipe de la CIA accrochée à leurs basques. Si on les supprimait, Washington n'aurait pas le temps de mettre en place de nouveaux agents.

Il posa son regard sur un autre de ses collaborateurs, Hassim Filiz, chargé des contacts avec les « collaborateurs extérieurs ».

— Hassim ! ordonna-t-il. Active tes amis. Prépare le dossier pour agir le plus vite possible.

Hassim Filiz inclina la tête et se leva, quittant la pièce. Quelques instants plus tard, il prit sa voiture garée derrière les barbelés entourant le consulat et gagna la E5, passant devant l'hôpital de la Sécurité sociale. Il lui fallut plus d'une heure pour redescendre sur Istanbul et s'enfoncer dans les ruelles autour du Grand Bazar.

Il entra dans une petite épicerie et passa dans l'arrière-boutique. Le propriétaire était un Kurde rallié à l'Irak, autrement dit un traître, tenu par les Services irakiens. Si ceux-ci le dénonçaient à ses

coreligionnaires, il ne vivrait pas deux heures. On lui offrit du café.

— Tu sais où trouver les gens de l'autre jour ? demanda-t-il à son interlocuteur.

— Pourquoi ?

— Un contrat.

— Ils ont peur en ce moment.

— C'est très bien payé. Dix millions de livres.

Avec le SMIC turc à 300 000 livres et 30 % de chômage, c'était une offre à prendre en considération. Le Kurde, méfiant, demanda pourtant :

— C'est un homme politique ? Un général ?

— *Yabouci* (37).

Le Kurde en fut soulagé. Un étranger, c'était forcément moins dangereux...

— Je vais voir, promit-il.

— Fais vite, adjura Filiz. C'est pour aujourd'hui. Sinon l'offre ne tient plus...

— C'est de la folie, protesta le Kurde. Il faut des repérages, une préparation.

— Tout est fait, trancha Filiz. Nous fournissons le dossier. Je reviens te voir dans une heure, je vais chercher l'argent.

Il se leva sans laisser à son interlocuteur le temps de protester. Sachant très bien que ceux dont il avait besoin se terraient dans un rayon de cent mètres. Après l'exécution du rédacteur en chef du *Cumuriyet*, ils n'avaient pas intérêt à faire des vagues. Il y avait encore de rares équipes de tueurs à gages à Istanbul, mais ils étaient hors de prix et frileux. La fin des années noires avait asséché le terrorisme et tous s'étaient reconvertis dans des métiers moins dangereux. Sauf ceux qui ne pouvaient pas faire autrement... Il avait bon espoir que son offre soit acceptée...

* *

*

Un étroit passage, se greffant sur Kalpakcilar, l'allée des bijoutiers du Grand Bazar menant à la porte Beyazit, donnait sur Sandai Bedestini, le souk de l'argenterie. Une sorte de cour carrée, ouverte, bordée de boutiques offrant pratiquement les mêmes objets – chandeliers, légumiers, couverts, plateaux – copiés d'après les merveilles de Topkapi. Un escalier de bois branlant menait à une galerie, au premier étage, desservant les ateliers, où se fabriquaient à longueur de journée ces objets artisanaux vendus au poids.

Le vacarme effroyable des artisans tapant comme des sourds pour repousser l'argent ne semblait pas incommoder les dizaines de chats

massés dans un renforcement, autour d'une poubelle qui disparaissait littéralement prise d'assaut par les plus affamés.

Elko poussa la porte d'une échoppe sur la vitrine de laquelle on pouvait lire en lettres tarabiscotées : LALIM KALAFAT. GUMUS(38). Un jeune homme somnolait à la caisse. À la vue de clients éventuels, il envoya un enfant chercher le patron, à l'atelier au-dessus du magasin, tandis que le vendeur commençait à aligner ses trésors et à les peser. Il y avait peu de clients et cette cour était une oasis de calme au milieu du fourmillement du Grand Bazar. Lalim Kalafat arriva en même temps que trois cafés.

Un bonhomme haut comme trois pommes, avec une moustache grise plus grande que lui, un nez cyranesque et un regard de singe malin. Au nom de Faruk Yacisi, son visage s'éclaira d'une lueur cupide. Apparemment, le trafiquant de voitures ne lui envoyait que de bons clients. Assis sur un tabouret en face d'un monceau d'argenterie, Elko détailla leur problème en turc. Dès qu'il eut terminé, Malko, sans laisser le temps de réfléchir à l'Arménien, poussa sur le comptoir cinq billets de cent dollars.

Lalim Kalafat, en bon Arménien, ne put s'empêcher de mettre la main dessus... Et son visage, plutôt rébarbatif pendant le récit, devint nettement plus chaleureux.

— Je connais Turan Ucaner. C'est un spécialiste du *rucvet*, comme tous les douaniers d'ailleurs. Mais rien d'important ne peut se faire sans lui, à Haydarpaşa. Il va bientôt prendre sa retraite, alors il met les bouchées doubles. Tout le monde ferme les yeux parce qu'il est très mal payé et que tout coûte très cher.

— Vous pensez qu'il aurait pu couvrir le débarquement clandestin d'un cargo ? interrogea Malko.

Lalim Kalafat eut un rire frais.

— Bien sûr. Il suffit de ne pas le mentionner dans son registre de douane. Et de donner un *rucvet* aux dockers. Mais pour une opération de ce type, il a dû être très bien payé. Il ne parlera pas facilement.

— Que pouvez-vous faire ?

Les doigts de l'Arménien caressèrent les billets de cent dollars, avec la douceur qu'on met à effleurer la peau d'une femme aimée.

— Puisque vous êtes un ami de Faruk Yacisi, je vais essayer de savoir ce qui s'est passé en allant là-bas, quand je ferme, vers sept heures.

— Vous pouvez venir à l'hôtel *Marmara* ensuite ?

L'Arménien hocha tristement la tête.

— Impossible. Je dois revenir ensuite ici. J'ai des ouvriers qui travaillent tard à l'atelier en haut pour finir une commande urgente. Vous pouvez passer à partir de onze heures, ce soir. C'est juste au-dessus de la boutique.

— Alors, à tout à l'heure, dit Malko.

En sortant du Grand Bazar, Elko Krisantem rayonnait.

— Finalement, remarqua-t-il, on a eu raison de ne pas tuer tous les Arméniens. Ils sont vraiment malins...

Jadis, pour Krisantem, comme pour beaucoup de Turcs, tuer un Arménien, c'était comme écraser une mouche sur une vitre. Malko salua intérieurement ce ralliement aux Droits de l'Homme.

Chris et Milton étaient cuits à point dans la voiture quand ils les rejoignirent... Ils mirent presque une heure pour retrouver le pont Galata, dans un embouteillage indescriptible.

Au *Marmara*, il n'y avait d'autre solution que de se mettre au parking souterrain de l'hôtel. On y accédait par une rue pentue comme une échelle. Malko qui avait repris le volant pénétra dans le parking, descendant la rampe hélicoïdale. Il n'y avait de place qu'au second sous-sol. Il enclenchait la marche arrière lorsque trois hommes jaillirent d'une voiture garée à quelques mètres. Encagoulés, des baskets, des tenues sombres. Tous armés de pistolets mitrailleurs. Ils s'avancèrent, prenant la voiture sous leur feu.

Chris Jones réagit si vite que Malko le vit à peine ouvrir la portière d'un coup d'épaule et se jeter sur le sol de ciment dans un roulé-boulé impeccable.

Sa réaction provoqua quelques fractions de seconde de flottement chez les tueurs et eut deux conséquences. D'abord les trois autres occupants de la voiture, réalisant qu'ils n'avaient pas le temps de sortir sans se faire cribler de balles, plongèrent hors de vue des assaillants. Seul Malko, la portière bloquée par un pilier de ciment, ne pouvait pas sortir.

Les premières rafales claquèrent, pulvérisant les glaces et le pare-brise de la Fiat. Si les passagers avaient été en position normale, ils auraient tous été tués. Un des tueurs, armé d'un Ingram, fit un pas en avant, visant la tôle des portières. Il n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente du pistolet mitrailleur.

Avant même d'avoir terminé son roulé-boulé, Chris Jones avait dégainé son Beretta 92, équipé du viseur laser. Un trait rouge, émis par ce dernier, en jaillit et se posa sur la poitrine de l'homme à l'Ingram. Un centième de seconde plus tard, son cœur éclatait sous le choc du projectile de 9 mm. Il recula, battant l'air de ses bras et l'Ingram tomba à terre avec un bruit métallique.

Le trait rouge bascula sur la droite, se fixant sur le visage du second tueur.

Chris Jones tira deux fois et les deux balles groupées percèrent la cagoule, à trois centimètres l'une de l'autre. Il tournoya sur lui-même et tomba derrière un des piliers de ciment. Le troisième tueur, décontenancé, recula, tout en tirant dans la direction de Chris Jones. Ce dernier, en train de se remettre debout, retomba avec une grimace, frappé par deux balles. Le bras tendu, il eut encore le temps de tirer une fois. Le projectile du Beretta 92 pénétra dans le cou du tueur et termina sa course dans son cerveau.

Une grosse tache de sang s'élargissait sur la chemise de Chris Jones, au niveau de l'abdomen. Il bascula en arrière, très pâle, après avoir quand même touché les dividendes de vingt années d'entraînement.

Le moteur de la voiture des tueurs rugit. Son conducteur tentait de fuir. Elko Krisantem jaillit de la Fiat comme, un diable, Astra au poing, et se précipita devant le véhicule en train de manœuvrer. Le chauffeur venait tout juste de passer la première quand sa tête éclata. Pour faire bonne mesure, Elko lui tira encore deux balles dont une lui fit éclater l'aorte. La voiture alla s'écraser contre le mur du fond dans un grand bruit de ferraille. Malko et Milton Brabeck jaillirent de la

Fiat, dont les deux portières de gauche étaient bloquées par le mur.

Milton Brabeck se rua sur Chris, allongé sur le dos, horriblement pâle.

— *Shit !* s'exclama-t-il. *Shit ! Shit !* Il a une balle dans le ventre.

Malko s'approcha et aperçut une seconde tache de sang qui s'élargissait vers l'épaule gauche du « gorille ».

— Il est blessé là aussi, dit-il.

Ils entendirent un piétinement pressé, des appels et plusieurs policiers surgirent, arme au poing, et les mirent en joue. La vue des hommes encagoulés à terre et les explications d'Elko Krisantem les calmèrent partiellement. L'un d'eux remonta en courant réclamer une ambulance. Malko tendit la carte de Okman Askin avec le numéro du MIT, ce qui acheva de les rassurer.

Agenouillé près de Chris Jones, Milton Brabeck appuyait de toutes ses forces un mouchoir sur la blessure du ventre, sans parvenir à arrêter l'hémorragie. Chris ne réagissait plus.

— Bon sang ! Il se vide ! gronda le « gorille ». Qu'est-ce qu'ils foutent ?

L'ambulance arriva douze minutes plus tard. Lorsqu'on déposa Chris Jones sur la civière, il laissa une énorme tache de sang sur le ciment. Milton Brabeck était presque aussi blanc que lui.

— Il va crever, répétait-il machinalement, il va crever.

— Allez avec lui, conseilla Malko. Elko, à quel hôpital vont-ils ?

— Au Pasteur, dit le Turc, après s'être renseigné. C'est juste derrière l'hôtel *Divan*, tout près. Il faut l'opérer immédiatement.

L'ambulance démarra dans un hurlement de sirène assourdissant, laissant une bonne partie de ses pneus sur le ciment. Les explications commencèrent, relayées par Elko Krisantem. On ôta la cagoule des morts : c'étaient tous de très jeunes gens. On les fouilla sans trouver aucun papier, et les policiers réunirent leurs armes. Un peu plus tard, toujours sexy dans une robe de toile grise, Nesrin Zilli débarqua d'une voiture noire équipée de trois antennes. Après un bref conciliabule avec le chef des policiers, on rendit son arme à Elko Krisantem. Le MIT était vraiment tout-puissant. Les photographes de la police arrivèrent et Malko put enfin quitter le parking, flanqué de Krisantem et de la jeune femme. Il envoya le Turc louer une autre voiture et, avec Nesrin, ils s'installèrent à une table du salon de thé du *Marmara*, en face de la réception, dominant la place Taksim. La collaboratrice d'Okman Askin semblait très nerveuse.

— Que s'est-il passé ?

— Vous l'avez vu, dit Malko. Nous avons été attaqués par un commando très bien armé.

— Vous savez pourquoi ?

— Pas encore, fit Malko, prudent. Nous avons effectué une enquête

qui tendrait à prouver que le *Gur Mariner* a bien déchargé sa cargaison ici. Mais il nous manque encore beaucoup d'éléments.

La jeune femme faisait machinalement tourner les glaçons de son verre de Cointreau entre ses doigts.

— Vous ne pouvez pas m'en dire plus ?

— Pas pour l'instant, dit-il. J'ai encore des vérifications à effectuer. Mais, d'abord, je voudrais prendre des nouvelles de Chris Jones.

— Allons dans votre chambre, proposa la jeune femme, ce sera plus facile pour téléphoner.

* *

*

Tendu, Malko écoutait la longue conversation en turc. Nesrin Zilli avait eu du mal à trouver un responsable à l'hôpital Pasteur et ne le lâchait plus.

Elle finit par raccrocher et annonça :

— Il vient d'être opéré. Il a eu beaucoup de chance que l'hôpital soit tout à côté. Il a perdu trois litres de sang. Un quart d'heure plus tard, on ne pouvait plus le sauver.

— Il va bien ? demanda anxieusement Malko.

— Aussi bien que possible avec une balle dans le ventre et une dans l'omoplate, dit la jeune femme. Mais il s'en sortira. Son ami insiste pour rester auprès de lui. Il a demandé s'il y avait des antibiotiques en Turquie...

Ça avait dû faire plaisir aux Turcs...

— Il vous fait dire qu'il sera ici vers dix heures et demie, ajouta Nesrin Zilli.

— Merci, dit Malko.

Il se sentait bizarre, dans un état second. Nesrin Zilli avait une attitude ambiguë avec lui : à la fois très femme et aussi violemment désireuse de lui extorquer ce qu'il savait. Leurs regards se croisèrent et elle lui sourit. Un sourire sensuel, des yeux et de la bouche. En même temps, elle décroisa les jambes, exhibant un peu de ses cuisses. Un brasier s'alluma instantanément au creux du ventre de Malko. Chaque fois qu'il frôlait la mort, il avait la même réaction : une violente envie de faire l'amour. Il eut l'impression que la jeune Turque s'attendait à ce qu'il se jette sur elle. Mais il se contenta de proposer :

— Voulez-vous dîner avec moi, à l'hôtel ?

Avant le rendez-vous avec Lalim Kalafat, à onze heures, il n'avait rien à faire.

* *

La vue, depuis le dix-neuvième étage du *Marmara*, était somptueuse. À gauche, le Bosphore et la berge asiatique, à droite la Corne d'Or, moins l'odeur pestilentielle. Le caviar était acceptable, le Moët millésimé bien glacé et le service parfait. Installés à une table de coin, dominant à la fois la Corne d'Or et le Bosphore, Malko et Nesrin Zilli pouvaient passer aux yeux des gens non avertis pour un couple d'amoureux. Ils n'avaient plus reparlé de l'incident du parking. Nesrin Zilli n'avait posé aucune question sur la piste suivie par Malko. Pourtant cela devait lui brûler les lèvres...

— Si nous dansions ? proposa-t-elle au dessert.

Une chanteuse en mini était accompagnée par un orchestre moderne. Ils gagnèrent la piste, et à la façon dont elle se serra tout de suite contre Malko, Nesrin Zilli exprima sans détour ce dont Malko se doutait.

À la fin de la danse, ils se séparèrent à regret. On l'appela au téléphone. C'était Milton. Chris avait repris connaissance.

— Restez à l'hôpital, dit Malko. Je me débrouillerai avec Elko.

Pour son rendez-vous de onze heures avec l'Arménien, il n'avait pas besoin du « gorille ».

Il était déjà presque dix heures. Nesrin, ce serait pour une autre fois.

— Je crois que je vais aller me reposer, dit-il en signant l'addition.

La jeune Turque se leva aussitôt.

— Moi aussi !

Dans l'ascenseur, elle demanda soudain.

— Je peux donner un coup de fil de votre chambre ?

— Bien entendu !

Arrivée dans la chambre de Malko, elle ignore le téléphone, alla jusqu'à la fenêtre, puis se retourna. Son regard rivé dans celui de Malko, elle commença à déboutonner sa robe, faisant apparaître un soutien-gorge et un slip de dentelle noire.

Elle le fit glisser le long de ses jambes, puis s'approcha de Malko, sans même retirer son soutien-gorge. Collée à lui, elle demanda d'une voix rauque.

— Baise-moi comme une putain.

Elle n'eut pas besoin de le demander deux fois. Malko plongea avec délices dans un tourbillon érotique inattendu. Nesrin était déchaînée, leurs dents se heurtaient, elle lui griffait le dos, son pubis cognait contre son ventre, impérieusement. Jusqu'à ce qu'elle l'entraîne sur le lit, les jambes déjà ouvertes. Son feulement se transforma en halètement précipité quand il se mit à la prendre violemment, sans se préoccuper de son plaisir à elle, comme elle l'avait demandé. Et

pourtant, il la sentit se tordre et jouir presque en même temps que lui.

Cela n'avait pas duré un quart d'heure et elle n'avait même pas ôté sa robe.

Elle se releva, souriante, remit son slip et reboutonna son vêtement. Une lueur amusée flottait dans ses yeux sombres.

— Tu te demandes pourquoi j'ai voulu baiser avec toi ? dit-elle d'un ton léger.

— Un peu, avoua Malko.

Elle lissa un peu le dos de sa robe pour la défroisser et dit :

— D'abord, parce que tu me plaisais, bien sûr. Et puis, j'aime sentir l'odeur de la mort sur quelqu'un, ça m'excite. Mais, aussi, parce que ce salaud de Okman est sur son bateau, en ce moment, avec une poule de vingt ans. Il m'a envoyée m'occuper de cette affaire pour avoir les mains libres. Pensant que je n'oserais jamais coucher avec toi. Eh bien, j'ai osé. Et je recommencerai.

Nesrin éclatait de joie. Sa vengeance, elle ne l'avait pas mangée glacée. Elle embrassa Malko légèrement et s'enfuit. Lorsqu'il sortit d'une douche réparatrice, il était onze heures moins le quart et Elko Krisantem frappait à sa porte : il était temps d'aller au Grand Bazar.

Plus que jamais.

* *

*

De nuit, les allées du Grand Bazar étaient étrangement silencieuses, contrastant avec le grouillement incessant de la journée. L'activité commerciale s'arrêtait vers sept heures.

Malko et Krisantem, après s'être garés près de la porte Beyazit, descendirent Kalpakcilan pour gagner la cour des argentiers.

Les boutiques étaient barricadées et les chats errants étaient les seuls êtres vivants en vue. Ils gagnèrent la galerie du premier étage. Un rai de lumière filtrait sous la porte de l'atelier de Kalafat. Malko frappa à la porte, une fois, deux fois. Il finit par la pousser et elle s'ouvrit. L'atelier était tout en longueur, avec des étagères chargées d'ébauches de plats. Une bouteille de butagaz servant à faire fonctionner un chalumeau, des tabourets et un établi composaient le reste du mobilier.

— Himmel ! Herr gott !

Il venait d'apercevoir Lalim Kalafat. Le petit Arménien semblait penché sur son établi, le visage enfoncé dans une cuvette, les bras posés de chaque côté. Ses pieds, bizarrement, touchaient à peine le sol...

Malko et Elko s'approchèrent et découvrirent un spectacle d'horreur. L'Arménien avait le visage enfoncé dans une sorte de mastic

marron et malodorant, servant à faire les moulages des pièces en argent. Quelqu'un lui avait mis la tête dedans et l'y avait maintenue jusqu'à ce qu'il suffoque...

Elko Krisantem arracha le corps qui glissa à terre. Les traits étaient noirâtres et déformés, les yeux ouverts, comme la bouche. L'empreinte demeurait en creux dans le moule.

Malko s'étranglait de rage. Le coup de téléphone donné par Turan Ucaner, le matin même, avait eu des conséquences tragiques.

Le corps de l'Arménien était encore tiède. Le meurtre remontait à quelques minutes... Pendant qu'il réfléchissait, la porte grinça. Lui et Elko se retournèrent d'un bloc. Un homme se tenait dans l'embrasure, chassieux, une couverture sur les épaules.

Elko l'interpella aussitôt. Ils eurent une brève conversation et Krisantem se tourna vers Malko.

— Il a vu arriver Kalafat. Quelqu'un le suivait. Un petit costaud, avec un uniforme bleu.

Cela ne pouvait être que Turan Ucaner. Il avait dû surprendre Kalafat à Haydarpaşa. Malko se souvint soudain de sa conversation avec le douanier. Ce dernier avait donné assez de précisions pour qu'on puisse retrouver son adresse. Il habitait Harem, en face d'une mosquée, et dans l'immeuble du parti *Milliyetçi çalesma*.

— On va essayer de le rattraper, dit Malko, l'intercepter avant qu'il ne rentre chez lui.

Ils remontèrent en courant jusqu'à la porte Beyazit, poursuivis par les miaulements d'une bataille de chats.

Ensuite, direction la E5, l'autoroute qui encerclait Istanbul et se continuait par le pont suspendu sur le Bosphore, redescendant sur la rive asiatique. Turan Ucaner allait probablement prendre un ferry et ensuite un Dolmus. Ils avaient une chance.

* *

*

Tout en roulant, Malko essayait de reconstituer ce qui s'était passé : Kalafat avait dû aller traîner sur les docks à la recherche d'infos et était tombé sur un homme à la solde de Ucaner... Ce dernier, averti, l'avait suivi et liquidé. Cela signifiait que son hypothèse était la bonne : le *Gur Mariner* avait clandestinement débarqué sa cargaison. Celle-ci, pour une raison inconnue, devait toujours se trouver sur les docks, sinon Ucaner n'aurait pas tué pour empêcher de la retrouver.

À cette heure tardive, il n'y avait guère que des camions sur la E5. Tout le trafic d'Europe passait par les deux ponts sur le Bosphore, en direction d'Ankara, de l'Irak et de l'Iran.

Un gros pétrolier glissait silencieusement sous l'énorme pont

Bokacisi quand ils le franchirent, atteignant la rive asiatique.

— Il faut rester sur le freeway, conseilla Elko. Jusqu'au croisement avec celui d'Haydarpaça.

Malko continua, pied au plancher. Des clapiers grisâtres hérissaient les collines nues. Avant, c'était une région boisée.

Dix minutes plus tard, ils atteignirent l'embranchement. L'autre freeway filait droit sur la côte, vers Haydarpaça. Une longue file de camions montait des docks. Malko se dit que son container était peut-être sur l'un d'eux...

Enfin, le freeway se termina. Ils étaient arrivés à Harem, au nord de Haydarpaça. Elko se renseigna auprès d'un passant attardé et ils se retrouvèrent dans une rue bordée d'un patchwork de vieilles maisons et d'horribles buildings modernes, faits n'importe comment.

Soudain, ils aperçurent une mosquée avec un modeste minaret blanc. Juste en face, se trouvait un petit immeuble de cinq étages. Une banderole rouge était fixée au balcon, avec, en lettres blanches sur fond rouge : *Milliyetçi çalesma Partisi*.

— C'est ici, dit Elko Krisantem.

— On planque, fit Malko. Vous, dans le couloir, moi dans la voiture. Si je le vois, je fais un appel de phares.

* *

*

Malko n'était pas là depuis cinq minutes qu'un taxi jaune s'arrêta devant la maison de Turan Ucaner. Il vit sortir le douanier qui s'engouffra d'un pas rapide dans son immeuble. Il eut juste le temps de faire un appel de phares avant de bondir hors de la voiture.

Une masse indistincte se débattait dans le couloir avec des bruits d'évier qui se vide. Ceux-ci se calmèrent très vite et Malko alluma la minuterie... Ucaner avait déjà les yeux hors de la tête, les doigts pris entre le lacet de Krisantem et sa gorge. Le filet d'air qui passait encore suffisait tout juste à irriguer son cerveau... Il avait glissé à terre, Elko Krisantem affectueusement penché sur lui. Ce dernier adressa un regard interrogateur à Malko.

— Ne le tuez surtout pas, dit celui-ci. Il faut qu'il nous dise ce qu'il sait.

Il s'approcha de Ucaner, qui avait déjà le regard flou, et demanda :

— Pourquoi avez-vous tué Kalafat ?

Visiblement, le douanier n'était pas mûr... Il émit un roucoulement furieux et parvint à envoyer un faible coup de pied à Malko. Elko s'empessa de serrer un peu, ce qui ramena Ucaner à de meilleurs sentiments...

L'interrogatoire ne pouvait pas se dérouler sur place. Le livrer à la

police ne servirait à rien. Il y avait le MIT, mais ils perdaient le contrôle de leur enquête.

— Si on le ramenait là-bas, suggéra Elko. Au Grand Bazar. On serait tranquilles et il ne pourrait pas nier.

C'était une bonne idée. Malko voulut vérifier quelque chose. Il prit une des mains du douanier et l'examina. Même à la faible lumière de la minuterie, il aperçut les traces de mastic brun. C'était bien l'assassin de l'Arménien.

— Vous allez pouvoir le faire monter dans la voiture ? demanda-t-il.

Elko ne répondit même pas. Il se pencha à l'oreille du douanier et murmura quelques mots. Aussitôt, l'autre glissa contre le mur et se leva. Elko le dominait de dix bons centimètres. Le lacet toujours noué autour de sa gorge, il le poussa devant lui, lui laissant tout juste assez d'air pour qu'il ne s'effondre pas... Heureusement, la rue était déserte. Le douanier se retrouva allongé sur le plancher de la voiture, Elko à cheval sur son dos. Le voyage allait lui paraître long...

* *

*

Les chats se battaient toujours lorsqu'ils garèrent la voiture à côté de la porte Beyazit. C'était la partie la plus délicate du voyage... Rasant les murs du Grand Bazar et les boutiques closes, ils parvinrent jusqu'à l'étroit passage menant au souk de l'argenterie sans croiser personne. Le douanier trébucha en grimpant au premier étage.

Rien n'avait bougé. Malko poussa la porte et alluma la lumière, pris à la gorge par l'odeur de la cire froide.

Elko Krisantem posa son prisonnier sur un tabouret et, d'un coup, se mit à serrer. Le douanier émit quelques gargouillements de mauvais augure et devint tout flasque.

— Idiot, s'emporta Malko, vous l'avez tué !

— Non, non ! affirma le Turc.

Il s'affairait déjà avec une cordelette, ligotant l'autre comme un saucisson, l'attachant à l'établi. Lorsqu'il recommença à respirer, Elko ôta son lacet. Turan Ucaner aspira une grande goulée d'air, posa sur les deux hommes un regard haineux et gronda entre ses dents.

— *Ananinami*(39)...

Le dialogue s'engageait bien.

— *Oruspu cocugu* (40), fit simplement Krisantem.

Malko intervint pour faire cesser cet échange d'amabilités. Le visage cireux de l'Arménien assassiné fixait le plafond sale. Il tendit le doigt vers le cadavre et demanda au douanier.

— Vous avez assassiné cet homme tout à l'heure. Parce qu'il avait

découvert la vérité sur la cargaison du bateau que vous avez déchargé clandestinement, le *Gur Mariner*. Je sais que vous avez menti. Où est-elle ?

Le gros douanier lui jeta un regard torve et demeura silencieux. Sans illusion sur ce qui l'attendait. Il avait fallu une sacrée motivation pour qu'il prenne le risque de venir tuer le petit Arménien.

Elko le fouilla. Il sortit divers papiers sans importance, puis cinq billets de cent dollars. Les frères jumeaux de ceux donnés par Malko à Kalafat... Cette fois le douanier manifesta une certaine nervosité. D'autant que Krisantem était en train de farfouiller dans des bouts de papier. Il en sortit un portant une suite de chiffres et de numéros avec, entre parenthèses, le mot « *Seawolf* ». Probablement le numéro d'un container déchargé clandestinement... Il le mit sous le nez du douanier.

— *Bok soyu*(41). Tu vas nous dire où il est ?

Sans l'aide de Ucaner, cela prendrait des heures de le découvrir. Or, les containers partaient sans arrêt de la douane. Le prisonnier releva un peu la tête et, délibérément, cracha sur la main d'Elko Krisantem... Il avait dû recevoir vraiment beaucoup d'argent...

Pour l'instant, ils étaient dans une impasse.

Malko s'approcha à son tour.

— Ucaner, dit-il, si vous nous aidez, on oublie ce que vous avez fait, même ce meurtre, et je vous donne cinq millions de livres.

Cela le dégoûtait de faire une telle proposition, mais l'enjeu était trop important pour s'arrêter à des considérations morales. Il s'agissait de contrer le rêve expansionniste de Saddam Hussein qui risquait d'attenter à des centaines de milliers de vies humaines. Grâce à la combinaison de l'arme atomique et des super canons mis au point par Georges Bear, après le Koweït, il pouvait rayer Israël de la carte.

Le douanier, sans même lever la tête, lança une courte phrase aussitôt traduite par Elko Krisantem, qui accompagna sa prestation d'un coup de pied dans les parties vitales du prisonnier.

— Il a dit « j'encule ta mère ! », *Sie Hoheit*.

Compact comme un bloc de béton, le douanier attendait. À l'aube, ils seraient bien obligés de déguerpir avant l'arrivée des artisans, et ils avaient déjà un cadavre sur les bras. Ils pouvaient l'étrangler, mais, mort, il était inutilisable... C'était l'impasse. Soudain, le regard d'Elko tomba sur un des ustensiles de Pateher et brilla fugitivement.

— *Sie Hoheit*, dit-il avec infiniment de respect, il faudrait me laisser seul avec lui quelques minutes. Nous parlons la même langue. Si vous faisiez le guet, en bas. Il doit y avoir des patrouilles de police la nuit, à cause des cambriolages.

Comme pour lui donner raison, ils entendirent soudain du bruit dans la galerie. Malko alla voir. L'homme, qu'ils avaient déjà vu, se

promenait enroulé dans sa couverture, à demi endormi. Il jeta un regard intrigué à Malko, puis retourna dans son coin.

— Allez-y ! souffla Krisantem, je n'en ai pas pour longtemps.

Elko commença par fermer à clef la porte de l'atelier, se méfiant des réactions de son maître. Le douanier le suivait des yeux avec inquiétude. Il avait compris qu'avec Elko il avait affaire à pire que lui-même...

D'une voix presque douce, il demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elko tourna vers lui un sourire féroce.

— Je vais te faire crever, *pezevenk*(42)...

— Qui tu es ? On peut s'arranger, lança Ucaner. Tu sais, il y a beaucoup d'argent sur ce coup. Détache-moi. On se paie cet étranger et on part...

Sa phrase fut coupée net par le chiffon imbibé de cire qu'Elko venait d'enfoncer dans sa bouche... Il gargouilla, secoua la tête comme un âne fou tandis qu'Elko continuait à lui remplir systématiquement la bouche de tous les chiffons qui traînaient. Lorsqu'il eut terminé, il maintint le tout avec une bande de toile émeri qui servait à polir le métal. Arrachant au passage un peu de muqueuse, juste pour voir s'il pouvait vraiment crier. Il ne sortit de la bouche bâillonnée qu'un très faible cri de souris...

Rassuré, Elko s'approcha de la bouteille de butane alimentant le chalumeau servant à modeler le métal. Il le prit, ouvrit le gaz, approcha son briquet de l'embout. Il y eut un « plouf » sourd et une belle flamme bleue jaillit en chuintant. En bon artisan, Elko régla avec douceur la mollette jusqu'à ce que la flamme n'ait plus que quelques centimètres. Il posa ensuite l'embout et s'approcha du prisonnier. Lorsqu'il déboutonna sa chemise, l'autre se mit à remuer comme s'il était pris de la danse de Saint-Guy...

Ce fut rien à côté du bond qu'il fit lorsque la flamme à 1 500° caressa le mamelon d'un de ses seins, dessinant une arabesque rouge comme un tatouage.

Il tomba avec le tabouret, émettant des grognements saccadés. Patiemment, Elko le releva et s'attaqua à l'autre sein. Il pouvait voir la sueur couler dans les yeux de sa victime, il « sentait » l'horrible douleur, mais le cadavre du petit Arménien était là pour lui rappeler que Ucaner n'avait pas fait de quartier lui non plus. Il s'interrompit pour demander gentiment.

— Tu es prêt à me parler ?

Malgré l'affreuse brûlure, le douanier ne répondit pas. Grognant des mots indistincts. Pour être sûr de ne pas se tromper, Elko lui tendit un papier et un crayon.

Sans résultat.

— Bien, fit-il. On va continuer.

Quand il commença à défaire la ceinture du pantalon, Ucaner se contorsionna désespérément. Elko, impitoyable, parvint à descendre son pantalon et son slip sur ses genoux, libérant ses parties sexuelles. Évidemment, ça le dégoûtait un peu. Malko lui avait quand même inculqué un vernis de civilisation. Mais il avait en face de lui un Anatolien dur comme du granit, capable de supporter des tortures sans se déballonner. Il n'y avait qu'un truc pour le faire craquer... Il se pencha à son oreille et murmura.

— Tu ne pourras plus jamais baiser ta femme, ni aucune autre d'ailleurs. Alors, à la santé des générations futures...

Il reprit le chalumeau et le dirigea avec précaution sur la zone sensible.

Avant même que la flamme n'entre en contact avec la peau, les poils commencèrent à brûler dans une écœurante odeur de cochon brûlé... Ucaner essayait d'entrer dans le mur... La peau de sa verge commença à griller, avec d'énormes cloques. Il était secoué comme sur une chaise électrique, les yeux hors de la tête, bavant à travers le bâillon. Soudain, Elko vit ses yeux se révolter. Il était évanoui...

Il arrêta le chalumeau et lui épongea le front. Pourvu qu'il ne l'ait pas tué ! Mais quelques instants plus tard, le douanier ouvrit les yeux pour rencontrer le regard féroce de Krisantem qui lui annonça :

— Ce coup-ci, je vais te mettre les couilles au barbecue. Tu pourras les ramener chez toi pour les pendre près de ton lit...

Il prenait déjà le chalumeau. Ucaner croisa son regard et craqua. Ce n'était pas de pot d'être tombé sur un autre Turc. Jamais un étranger ne lui aurait fait un truc pareil ! À l'intensité de ses mimiques, Elko comprit qu'il y avait un tournant dans la conversation. Il tendit le mot avec la question « tu veux parler ». Cette fois, d'une main tremblante, sa victime écrivit dessous « oui ».

* *

*

— Qui t'a contacté ?

— Quelqu'un avec qui je travaille d'habitude.

— Qui ?

— Un transporteur. Il sort souvent des marchandises avec ses camions.

— Qu'est-ce qu'il t'a offert ?

— Cinq millions de livres.

— Pour quoi faire ?

— Laisser décharger un container d'un navire, l'entreposer et

fabriquer les papiers pour qu'il puisse sortir de la douane sans problème.

Elko Krisantem se purléçait les babines. Turan Ucaner était brisé. Il avait appelé Malko après avoir rendu une apparence décente au douanier, lui promettant de lui trancher les parties vitales s'il disait quoi que ce soit du traitement qu'il avait subi... Rhabillé, Ucaner était juste un peu pâle et crispé. Gentiment, Elko Krisantem mit de la cire sur ses brûlures pour soulager sa douleur. Quand il l'enlèverait, cela serait une autre paire de manches...

— Vous savez ce qu'il y avait dans le container ?

— Non.

Et visiblement, il s'en foutait.

— Vous avez vu des Irakiens ?

Ucaner ouvrit de grands yeux.

— Des Irakiens ? Non. Pourquoi ?

— Pour rien.

Turan Ucaner aurait bien voulu être ailleurs... La férocité de son interrogateur l'inquiétait pour son proche avenir... Malko continua l'interrogatoire.

— Où est ce container ?

— Dans les docks.

C'était trop beau pour être vrai... Il n'y avait plus qu'à prévenir le MIT.

— Très bien, dit-il. On va y aller.

— Maintenant ?

— Maintenant.

Malko remarqua qu'il avait du mal à marcher, mais préféra ne pas se poser de questions. Le douanier prit place à côté de lui, l'Astra d'Elko Krisantem vissé à sa nuque, et ils refirent le chemin déjà parcouru un peu plus tôt dans la soirée. À l'entrée de l'entrepôt douanier, la sentinelle eut l'air surpris en reconnaissant son chef, mais ils passèrent sans encombre. Des milliers de containers s'empilaient à perte de vue. Turan Ucaner les guida dans le dédale jusqu'à une pile près du quai 5.

— C'est là ! fit-il.

Ils descendirent tous les trois. Soudain le douanier poussa une exclamation.

— *At Yarragi* (43). Il n'est plus là.

Elko était déjà sur lui, empoignant son sexe à deux mains. L'autre poussa un hurlement.

— Si tu t'es foutu de notre gueule, gronda le Turc, tu vas terminer dans la flotte...

— Non, non, je vous jure ! Il était là.

Il montrait deux gros containers de quinze mètres de long empilés

l'un sur l'autre. Malko s'approcha. Leur étiquette indiquait leur provenance : New York.

Il se retourna vers Ucaner. Le Turc suait à grosses gouttes, paraissant sincère.

— Qu'a-t-il pu se passer ? demanda-t-il.

Le douanier avala sa salive avant de répondre.

— Ils ont dû venir le chercher avec un camion ce soir, pendant que je n'étais pas là... Je leur avais donné tous les papiers...

Malko était déjà en train de calculer combien de temps il fallait à un poids lourd pour atteindre l'Irak. Mais sans savoir lequel, impossible de l'intercepter. En plus, les Irakiens devaient avoir au niveau local des tas de complicités. Elko releva le chien de l'Astra et dit :

— Il ment, il faut le tuer.

— Non, protesta Turan Ucaner, je ne mens pas, je vais savoir ce qui s'est passé. Demain matin. On va venir me donner le reste de l'argent. Je leur demanderai.

— Demain matin, le camion sera loin, fit observer Malko.

Il était déjà loin... mais sans information complémentaire, il n'y avait rien à tenter.

— À quelle heure prenez-vous votre service ? demanda-t-il.

— Neuf heures.

— Très bien. Nous serons là. Vous nous montrerez l'homme qui viendra vous voir. Sinon, nous terminerons au MIT...

* *

*

Réveillé en pleine nuit, Malcolm Callaghan avait du mal à suivre les dernières péripéties.

— J'appelle tout de suite Okman Askin pour voir ce qu'on peut faire, dit-il... Le MIT dispose de deux hélicos. Ils peuvent rattraper le camion...

Malko alla prendre une douche et en sortait tout juste quand le téléphone sonna. C'était Malcolm Callaghan, pas encourageant.

— J'ai eu Askin, annonça-t-il. Les choses ne sont pas simples. Il faudrait connaître le numéro du camion. Il en passe tous les jours des centaines. Le MIT ne dispose pas d'assez de gens pour fouiller tous les containers... Vous ne pouvez pas avoir une information supplémentaire ?

— Combien faut-il de temps pour arriver à la frontière irakienne ?

— Environ douze heures, en roulant vite.

Cela laissait à peine trois ou quatre heures. Si Ucaner avait dit la vérité. Tout dépendait maintenant du douanier corrompu.

Milton Brabeck, les yeux rougis par le manque de sommeil, fixait le bureau vitré de Turan Ucaner comme un chat regarde un canari... Malko rongea son frein, comptant les minutes. Imaginant le poids lourd que chaque tour de roue rapprochait de l'Irak... Leur voiture était stationnée en plein soleil, non loin de l'entrée des docks sur la rampe qui descendait vers le chemin de fer. Elko Krisantem, par prudence, était installé dans le bureau du douanier afin de lui éviter toute tentation... Il était dix heures dix et le soleil tapait comme à Cayenne.

Elko apparut soudain sur l'escalier menant au bureau, suivi de Turan Ucaner. Il fit un crochet vers la voiture.

— On lui a téléphoné ! annonça-t-il, nous allons en face, au Kardesler. Voir son type.

Milton et Malko leur emboîtèrent le pas et virent Elko et Ucaner s'installer à des tables séparées. Quelques minutes plus tard, un homme descendit d'une Volkswagen jaune comme un taxi et rejoignit le douanier. Ils restèrent une dizaine de minutes ensemble, puis l'inconnu passa discrètement sous la table une grosse enveloppe à Turan Ucaner qui l'empocha. Il se leva aussitôt après et regagna la voiture jaune où l'attendait le conducteur.

Trente secondes plus tard, le douanier était entouré affectueusement de ses nouveaux amis.

— Alors, maquereau ! demanda aimablement Elko Krisantem.

— C'était lui ! fit piteusement Ucaner.

— On s'en doute. Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il était content. Seulement, ils ont un problème.

— Lequel ?

— Le camion n'est pas parti d'Istanbul.

Malko l'aurait bien embrassé.

— Pourquoi ?

— Une histoire de pneus. Il faut en changer un à l'avant. Ils ne l'auront pas avant ce soir ou demain.

— Pourquoi t'a-t-il dit cela ? demanda Elko, soupçonneux.

— Il voulait être sûr qu'il n'y avait aucune trace écrite du passage de ce container à la douane.

— Pourquoi ?

— Officiellement, ce camion emporte un container, expédié par le consulat d'Irak à Istanbul et donc couvert par l'immunité diplomatique. En réalité, il s'agit du container débarqué clandestinement.

C'était diabolique !

— Où est ce camion avec le container ? demanda Malko.

Turan Ucaner s'essuya le front.

— Il ne me l'a pas dit exactement. Dans un parking à l'air libre, pas très loin d'une bretelle de la E5. Tout près du consulat d'Irak.

Elko Krisantem lui écrasa le pied sous la table, méchamment.

— Tu te fous de nous, maquereau...

— Non, non, affirma le douanier. Je ne sais rien de plus. Seulement, c'est un très gros camion avec un pneu foutu à l'avant.

Elko et Malko échangèrent un regard éloquent. La terreur de Turan Ucaner était visible à l'œil nu. Il leur avait dit tout ce qu'il savait... Maintenant c'était à la police turque de jouer.

— Laissez-le, dit Malko. Vous savez où joindre ces gens ?

— Non, ce sont eux qui me téléphonent.

— S'ils vous appellent, essayez d'en savoir plus. Voici mon numéro.

Il le griffonna sur un bout de bloc du *Marmara* et le Turc le mit dans sa poche.

— Je peux m'en aller ?

— Oui.

Il se leva, traversa devant le parking des poids lourds et s'éloigna à pied.

Il n'avait pas disparu depuis trois minutes qu'une Volkswagen jaune canari passa devant le café.

— *Holy shit !* s'exclama Milton Brabeck.

Ils avaient compris tous les trois. Ils se ruèrent à la poursuite de Turan Ucaner. De loin, ils virent la voiture jaune arriver derrière lui. Il ne la voyait pas. Un bras sortit de la portière, prolongé par un gros pistolet. Les détonations se perdirent dans le brouhaha du port. Ucaner tituba, puis tomba en avant, frappé de plusieurs projectiles dans le dos. La voiture s'arrêta et, sans même descendre, le tueur logea encore une balle dans la tête du douanier avant de redémarrer. Milton avait tiré son arme, mais il y avait trop de monde. Lorsqu'ils arrivèrent près du corps, Turan Ucaner avait cessé de vivre.

Les Irakiens bétonnaient.

* *

*

Un garçonnet s'éclipsa après avoir apporté le café. Okman Askin semblait très embarrassé. Il se retourna vers le Bosphore comme pour y chercher une inspiration, puis affronta le regard de Malcolm Callaghan.

— Ce que vous me demandez est très délicat, expliqua-t-il. Il s'agit d'une décision politique.

L'Américain, en dépit de sa courtoisie, montra un peu d'agacement.

— Je pense que vous ne réalisez pas l'importance de l'enjeu. Si jamais le monde apprend que des composants militaires permettant à l'Irak de noyer Israël sous un déluge atomique ont *librement* transité par la Turquie, les réactions seront extrêmement négatives...

— Bien sûr, admit le Turc, mais la situation réelle est un peu plus complexe. Le container dont vous parlez n'a pas d'existence officielle. En plus, avec la disparition de ce douanier, je n'ai pas de témoin solide. Il n'y a aucune trace de son débarquement et comme on en manipule des centaines tous les jours, c'est improuvable. Ce navire – le *Gur Mariner* – n'est pas venu officiellement à Istanbul et son « double » est déjà reparti ! D'après les documents officiels il n'a jamais rien débarqué.

— Vous savez pourtant que tout cela est exact, objecta Malko.

Le Turc eut un geste apaisant.

— Bien sûr ! Seulement, ce que vous demandez aux autorités turques est de saisir un container protégé par l'immunité diplomatique. Imaginez que cet homme ne vous ait pas dit la vérité et que nous tombions sur une cargaison officielle... Vous imaginez la réaction des Irakiens ! Or notre Premier ministre se rend en Irak la semaine prochaine. Il m'est impossible de prendre sur moi de retrouver ce container et de le faire ouvrir.

— Les Services spéciaux sont faits pour ce genre de problème, remarqua suavement Malcolm Callaghan, un peu agacé par ce soudain légalisme. Dans le passé, le MIT s'est permis des entorses infiniment plus graves à la légalité sans faire autant de chichis.

— Exact, reconnut Askin. Étant donné nos excellentes relations, je vais moi-même aller voir le chef de cabinet du Premier ministre. Il est le seul à pouvoir me donner le feu vert.

— C'est urgent ! souligna l'Américain.

— Je vais faire de mon mieux, promit le Turc, je vous appelle au consulat dès que possible.

* *

*

Un troupeau de moutons était frileusement blotti sur un triangle d'herbe desséchée au nœud routier de Talatpasa, là où la E5 envoyait un embranchement vers le nord, sur Kasithane. Indifférents au grondement de la circulation, les animaux dormaient sous la protection d'un berger anatolien qui semblait aussi perdu qu'eux.

— On sort ici ! annonça Elko Krisantem penché sur la carte.

Tout le nord d'Istanbul était un no man's land de collines pelées hérissées de *Gecekundus* (44) hideux, de part et d'autre de la Çevre Youlou, l'énorme autoroute qui encerclait la ville et ses six millions

d'habitants. Une fois sortis de la E5, ils se mirent à la recherche du consulat d'Irak, passant devant un énorme hôpital lépreux et redescendant vers une zone presque campagnarde. À force de demander aux passants, ils aboutirent tout à coup devant un blockhaus gris de quatre étages sur lequel flottait le drapeau irakien, isolé par de hautes grilles, gardé par deux voitures de la police turque.

Tout en haut de la rue Edip Hadivar, une petite voie commerçante et bucolique du quartier d'Okmeydani : c'était le point de départ de leurs recherches pour tenter de retrouver le mystérieux camion, sans attendre la réponse du MIT.

— Il faut remonter vers la E5, dit Malko.

Turan Ucaner avait dit, avant d'être assassiné, que le parking était visible du freeway. Ils le parcoururent trois fois dans les deux sens, sans rien voir entre Talaptsa et Sisli. C'est presque par hasard, alors qu'ils étaient ressortis par la bretelle de Sisli et qu'ils suivaient une rue parallèle à la E5, que Malko aperçut en contrebas une sorte de terrain vague où stationnaient une demi-douzaine de poids lourds. Il leur fallut encore dix bonnes minutes pour y arriver. Malko s'arrêta à bonne distance, en haut d'une rue surplombant le « parking », un simple terrain vague. Il y avait deux camions citernes, un Scania bâché immatriculé en Allemagne de l'Est, un roumain trop petit pour être leur objectif et un énorme semi-remorque Volvo, chargé d'un container couleur rouille de douze mètres de long. Un monstre. Deux hommes se trouvaient dans la cabine du poids lourd en train de casser la croûte. À côté, se trouvait une Mercedes grise, portières ouvertes, avec quatre hommes.

— Je vais voir, dit Elko.

Il s'éloigna, faisant un large détour. Malko le vit réapparaître, dix minutes plus tard, portant un sac de fruits et un journal !

Elko Krisantem longea le terrain vague, débouchant juste devant le Volvo. Tout à coup, Malko et Milton Brabeck le virent monter sur le marchepied et frapper à la glace, côté conducteur !

— *Holy shit !* lança l'Américain, *he is crazy* (45) !

* *

*

Quand Elko Krisantem le voulait, il savait prendre l'air totalement abruti... C'est une face d'imbécile un peu amorti, que vit le conducteur du Volvo, en train de dévorer un *lakmaccun* (46). Déjà de mauvaise humeur, il baissa sa glace et lança.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Oh rien ! fit Krisantem, je passais et je regardais ton camion.

— Et alors, t'en as jamais vu ! lança le conducteur commençant à

remonter sa glacer.

— Si, si, fit Krisantem, je voulais juste te dire que ton pneu a une grosse coupure. À l'avant. C'est dangereux de rouler comme ça.

— Je sais, dit le camionneur d'une voix excédée. Tire-toi !

Elko Krisantem remit pied à terre et s'éloigna avec son sac et son journal. Un citoyen modèle venant de faire une bonne action.

Quand il retrouva Malko et Milton, il annonça simplement.

— C'est le camion et le chauffeur a un riot-gun à côté de lui.

Plus les quatre hommes de protection dans la Mercedes...

Malko regarda longuement la semi-remorque et le container à l'intérieur duquel se trouvaient très vraisemblablement les éléments essentiels du plan *Osirak*. Les Irakiens avaient bien joué. Légalement, ils bénéficiaient de la protection diplomatique : les plombs fermant le container l'attestaient. Quant à une action clandestine, ils pensaient bien avoir une longueur d'avance...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Milton Brabeck ?

— Elko, restez là avec la voiture, ordonna Malko. Au cas où le camion bougerait. Ce qui est peu probable étant donné l'état de son pneu. D'après Ucaner, ils ne devraient pas le changer avant ce soir, mais nous ne pouvons pas prendre de risque... Quant à nous, on retourne au MIT.

* *

*

Le portail de l'immeuble secret du MIT, à côté du palais Dolmabahce, s'ouvrit silencieusement sur la Ford grise de Malcolm Callaghan et se referma derrière eux. En traversant la cour, Malko aperçut, par une fenêtre ouverte aux verres dépolis, des rangées de femmes, des écouteurs aux oreilles : un centre clandestin d'écoutes téléphoniques...

Okman Askin les attendait dans son bureau, caressant son petit bouc. Ils durent subir l'inévitable cérémonie du café et entendre quelques platitudes avant d'entrer dans le vif du sujet. Le Turc semblait très, très mal à l'aise. Il se jeta enfin à l'eau avec un sourire légèrement crispé :

— Je sors de chez le Premier ministre, annonça-t-il. Il a bien voulu me recevoir quelques minutes, étant donné la gravité de la situation. Malheureusement, son analyse n'est pas tout à fait la vôtre.

— C'est-à-dire ? demanda Malko.

— Il estime que tous les éléments ne sont pas réunis pour une intervention officielle auprès des Irakiens.

Autrement dit, les Turcs ne voulaient rien faire...

— Est-ce que vous êtes bien conscient des conséquences de cette

attitude ? demanda sèchement Malcolm Callaghan. Je vais être obligé d'informer immédiatement mon gouvernement que vous refusez de vous opposer à ce que nous considérons comme une grave menace à la paix au Moyen-Orient. Il est à craindre que toute l'affaire ne soit portée à la connaissance du public. D'autant que je suis obligé d'avertir également mes homologues israéliens qui sont concernés au premier chef.

Okman Askin eut un geste apaisant.

— Je n'ai pas dit que nous ne voulions rien faire... Comme vous l'avez souligné, les Services spéciaux ont pour mission de régler ce genre de problèmes.

— C'est-à-dire ? Vous envisagez une action clandestine du MIT ?

Cette fois l'Américain ne se laissait pas démonter.

— Pas exactement, sourit le Turc, mais si *vous* en avez les moyens, je peux vous affirmer qu'aucun obstacle ne sera mis à votre action.

C'était un comble !

Malcolm Callaghan allait ouvrir la bouche lorsque le chef du MIT précisa suavement.

— Cela vous est d'autant plus facile que vous avez déjà repéré le véhicule en question.

Donc, le MIT les surveillait... Malcolm Callaghan demeura quelques instants silencieux, avant de dire froidement :

— Il va de soi que vous prenez la responsabilité de ce qui peut arriver.

Le Turc fit comme s'il n'avait pas entendu, regarda sa montre et lança d'un ton aimable :

— Je dois me rendre à une importante réunion. Je crois que l'essentiel a été dit. Tenez-moi au courant de la suite des événements.

Ils se serrèrent tous la main froidement et Malcolm Callaghan attendit d'être dans la voiture pour exploser :

— Ces salauds ne veulent pas gâcher le voyage du Premier ministre en Irak ! Après tout l'argent qu'on leur a donné... Je vais parler du problème à l'Ambassadeur. Qu'il intervienne énergiquement.

— Ils ne bougeront pas, coupa Malko. Il faut nous débrouiller nous-mêmes...

La Ford remontait vers Taksim et on voyait apparaître le Bosphore peu à peu avec les toits du palais Dolmabahce.

— Comment ? demanda le représentant de la CIA.

— Je ne sais pas encore, dit Malko, mais on va trouver. Même si on doit faire sauter ce camion.

La suggestion de Malko plaisait visiblement à Milton Brabeck, avide de venger Chris Jones qui se remettait lentement de sa blessure à l'hôpital Pasteur.

— Si on dissimulait une charge explosive à retard sous le châssis, proposa Milton Brabeck. Elko aurait pu le faire tout à l'heure.

— Il faut trouver mieux, objecta Malko. Le camion est en ville, je ne veux pas être responsable d'un massacre.

Le téléphone interrompit leur discussion. C'était Elko Krisantem qui appelait de la planque.

— Ils viennent d'amener un pneu neuf, annonça-t-il, mais ils n'ont pas de cric assez puissant pour soulever le camion. À mon avis il y en a pour plusieurs heures. Une seconde voiture de protection est arrivée...

— Très bien, dit Malko, restez là.

Il était installé dans sa chambre au *Marmara* depuis leur retour, cherchant désespérément un plan. La CIA ne pouvait guère l'aider, n'ayant pas le temps d'acheminer des renforts. Sur place, il n'y avait que des analystes.

— Milton, demanda-t-il, allez relever Elko, il faut qu'il nous procure des armes un peu plus conséquentes que ce que nous avons. Nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes...

Milton Brabeck s'éclipsa aussitôt. Il avait loué une seconde voiture et commençait à se reconnaître dans le dédale de la ville, grâce à une carte.

Malko entendit à peine frapper à sa porte. Quelques minutes plus tard, il ouvrit pour se trouver en face de Nesrin Zilli. La jeune femme avait des lunettes noires qui ne laissaient voir de son visage qu'une énorme bouche rouge. Elle portait un tailleur de toile jaune. Un gros sac était accroché à son épaule. Sans un mot, elle embrassa Malko, avec une pression de tout son corps, puis ôta ses lunettes. Le regard de ses yeux noirs le réchauffa.

— Surpris ?

— Un peu, dit Malko. Comment saviez-vous que je me trouvais là ?

— Oh, je suis venue un peu au hasard.

Comme la fois précédente, elle s'assit sur le lit, mais sans provocation.

— Je sais tout ce qui se passe, expliqua-t-elle.

— Comment ?

— Okman est mon amant, rappela-t-elle simplement, il me raconte beaucoup de choses. Je suis au courant du problème que vous avez à

affronter. Et je viens vous aider.

— Comment ?

Malko était plutôt abasourdi. Nesrin lui adressa un sourire dévastateur.

— Je dispose de certaines informations que même lui ne connaît pas.

— Par le MIT ?

— Non, par nos réseaux...

— Quels réseaux ?

Le sourire s'accentua.

— Vous ne devinez pas ?

Un déclic se fit dans l'esprit de Malko.

— Le Mossad ?

— Vous n'êtes pas lent à comprendre ! dit-elle gentiment. Je ne vous ai pas approché par hasard. Oui, je travaille pour cette organisation. Pour mon pays, en fait. Je suis israélienne, d'origine turque.

Cela expliquait sa liberté sexuelle. Nesrin Zilli continua.

— On m'a envoyée dans ce pays il y a longtemps avec pour mission de pénétrer les Services turcs. J'y suis parvenue puisque j'ai épousé Okman et que j'ai divorcé ensuite. Mais il est resté mon amant. Un très bon amant, d'ailleurs ; contrairement à beaucoup de Turcs, il n'est pas trop macho. Simplement volage... Mais nous parlerons de ceci une autre fois. Voilà ce que je sais. Le camion qui nous intéresse partira demain matin à l'aube – direction la frontière irakienne. Il ne s'arrêtera pas en route et sera escorté par deux voitures de protection fournies par le consulat irakien. Des gens des Services.

— Le chauffeur en fait partie aussi ?

— Non. C'est un Turc. Un rescapé d'un groupe d'extrême gauche qui a commis pas mal d'assassinats. Il faut absolument empêcher ce chargement d'atteindre l'Irak.

Malko la regarda, plutôt étonné.

— Puisque le Mossad est au courant de tout cela, dit-il, pourquoi n'agit-il pas ? Vous êtes coutumiers de ce genre d'opération.

— Parce que nous n'en avons pas les moyens. En dépit de ce que disent nos ennemis, nous ne sommes pas des surhommes... Nous aussi, nous avons été pris de court. Nous avons *vraiment* perdu le *Gur Mariner*. Chez nous, on avait fini par penser qu'après une escale dans un petit port, il était reparti vers Alexandrie. Nous n'avons pas assez d'avions pour patrouiller dans toute la Méditerranée. C'est vous qui nous avez remis sur la bonne piste. En retrouvant ce container. Seulement, nous n'avons pas le temps matériel d'organiser une opération de commando.

» Vous, vous êtes sur place et vous disposez de quelques moyens,

même s'ils ne sont pas importants.

— Et si j'échoue ? demanda Malko.

La jeune femme hocha la tête.

— Dans ce cas, l'état-major de *Tsahal* a un plan. Désespéré. Envoyer des chasseurs bombardiers détruire ce camion avant qu'il ne passe la frontière turco-irakienne. Mais là encore, outre des conséquences diplomatiques imprévisibles et graves, rien ne garantit le succès : nous n'avons pas le temps d'organiser correctement une telle opération.

Le silence retomba. Malko comprenait mieux la brusque « flambée » de Nesrin Zilli pour lui. La jeune femme demanda d'une voix tendue :

— Vous avez un plan ?

— Oui, en pointillé, dit Malko, mais avec de nouveaux éléments. Je vais essayer de raffiner.

* *

*

Heureux comme une femme qui découvre son premier diamant, le vieux boutiquier turc récupéra encore un autre Skorpion, un MP 5 allemand et trois grenades, plus une dizaine de chargeurs pour les armes automatiques.

— Ça va comme ça ? demanda-t-il.

— Parfait, dit Malko.

C'est Elko qui les avait amenés chez ce vieux copain à qui il restait un petit stock d'invendus... Restes de la belle époque de la guerre civile. Il essuya ses yeux chassieux et dit :

— Pour vous ce sera seulement cinq mille dollars. Moitié prix. Il n'y a plus de marché.

Ils enfournèrent le tout dans un sac de toile et quittèrent la petite boutique du bijoutier de Kalpakaan.

Ils redescendirent rapidement la grande allée grouillante de touristes, ruisselante d'or à 14 carats et parfois moins... Il était déjà presque sept heures du soir et la journée était passée très vite. Milton Brabeck leur avait appris que le Volvo avait maintenant un pneu neuf à l'avant mais, conformément aux indications de Nesrin Zilli, n'avait pas bougé. Elle avait avoué à Malko posséder un informateur au sein du consulat irakien.

Comme toutes les fins de journée, la circulation était monstrueuse et ils mirent plus d'une heure à regagner le *Marmara*. Ils retrouvèrent Milton Brabeck à l'hôtel. Il avait étalé sur le lit les six pains d'explosif – du Semtex –, récupérés grâce à Krisantem, chez un autre de ses amis, avec des détonateurs.

— J'ai réussi à fabriquer une minuterie avec une « Swatch » expliqua le « gorille ». J'espère que ça marchera.

Le plan de Malko était simple. S'emparer du camion à l'aube suivante, juste avant son départ, au moment où les gardes irakiens seraient le moins sur leurs gardes, l'amener dans un endroit désert et le faire exploser. S'il y avait une réaction, liquider les Irakiens.

— Je peux aller voir Chris à l'hôpital, demanda Milton ?

Il disparut et Elko Krisantem alla se reposer dans sa chambre, laissant Malko seul avec Nesrin. La jeune femme, tendue, fumait cigarette sur cigarette. Elle éteignit celle qu'elle était en train de fumer et fixa Malko avec un sourire, qui retroussait son épaisse lèvre supérieure sur ses dents éclatantes. Elle s'approcha jusqu'à toucher Malko, noua ses bras autour de son cou et proposa gaiement :

— *One for the road*(47) ?

Comme la fois précédente, elle se contenta d'ôter sa jupe et la veste de son tailleur. Quand elle eut bien excité Malko, elle s'allongea sur le dos, les mains accrochées à la tête du lit et dit de sa voix d'amoureuse.

— Vas-y. Sers-toi de moi.

Elle qui était si énergique avait son petit fantasme : devenir un objet sexuel. Ça tombait bien. Malko la laboura lentement, tandis qu'elle l'enserrait entre ses cuisses musclées, puis il se retira et la mit à plat ventre. C'est en le sentant forcer doucement mais implacablement l'entrée de ses reins qu'elle réalisa qu'il prenait son injonction à la lettre... Il la viola d'une seule poussée, lui arrachant un bref cri de douleur, puis il sentit sa croupe se détendre et il put la sodomiser tout son saoul, jusqu'au plaisir final.

Lorsqu'elle se redressa, il vit que son rimmel avait coulé : des larmes de douleur. Nesrin lui adressa un sourire ambigu et dit :

— Je crois que je risquerais de m'attacher à toi, si on se voyait trop souvent.

Malko se dit que presque toutes les femmes qu'il avait rencontrées au cours de ses missions vivaient de la même façon : au jour le jour, appliquant à la lettre l'adage latin, *carpe diem* (48).

Nesrin Zilli aimait l'amour et la guerre et faisait les deux avec autant de passion. C'était sa dernière détente avant l'ultime affrontement. Pendant qu'elle prenait une douche, il repassa dans sa tête les éléments de son plan.

* *

*

Le néon rouge du *Denizli* clignotait dans la ruelle, éclairant quelques chats perdus et un clochard. Elko Krisantem émergea du night-club en compagnie de Fatos, la danseuse orientale dont le vieux

copain d'Elko avait voulu lui faire cadeau... Les phares éclairaient sa silhouette superbe. Si elle n'avait pas eu un visage taillé à coups de serpe, elle eût été splendide avec son corps plein, sa poitrine énorme et ferme et sa chute de reins extraordinaire, cambrée et ronde.

Elle adressa un sourire aimable à Malko et prit place à l'arrière, à côté de Milton Brabeck. Comme il démarrait, elle dit quelque chose en turec à Elko.

— Fatos a faim, traduisit-il, on pourrait s'arrêter en haut de caddesi Isticlal, il y a un snack ouvert.

Ils s'arrêtèrent à l'endroit indiqué et Fatos put se restaurer d'une *Iskenbe*(49), couvée par un ivrogne qui transportait plusieurs bouteilles dans la doublure de son manteau. Ensuite, ils repartirent par Cumburuyet désert, vers le nord de la ville. Il était un peu plus de cinq heures et demie du matin et le jour se levait.

Malko arrêta la voiture en haut de la rue qui descendait vers le parking où se trouvait le Volvo. Tout son plan reposait sur une hypothèse. Si elle ne se vérifiait pas, il allait être obligé de passer en force. C'est-à-dire d'attaquer le camion en pleine ville, avec les gardes irakiens autour.

Fatos et Elko discutaient à voix basse. L'Anatolienne écoutait gravement. Elko tira sur sa robe décolletée pour qu'on aperçoive encore plus ses seins qui semblaient prêts à percer le tissu. Puis il échangea un regard avec Malko.

— À tout à l'heure ! dit-il.

Lui et Fatos sortirent et se séparèrent immédiatement. Malko suivit Fatos des yeux, se disant que c'était l'appât idéal. Sa robe se resserrait sur ses cuisses juste en dessous de ses fesses cambrées, les mettant encore plus en valeur.

Elle s'éloigna, suivie à bonne distance par Elko Krisantem. Il n'y avait plus qu'à attendre.

* *

*

Neçat Ouran, le chauffeur du Volvo, venait de se réveiller, la bouche pâteuse, lorsqu'il aperçut Fatos qui descendait la rue juste en face de lui. D'abord, il n'en crut pas ses yeux. Une fille comme ça dans ce coin perdu... Elle était trop loin pour qu'il puisse distinguer ses traits, mais sa silhouette l'enflamma instantanément.

Pour jouer, il lui expédia un coup de phares, façon de saluer sa beauté. Elle lui adressa aussitôt un petit geste de la main et se tourna à moitié pour traverser. Lorsqu'il aperçut sa croupe, Neçat Ouran sentit son ventre s'embraser. Il se mit à gratter l'entrejambe de son jeans, sentant son sexe grossir à toute vitesse. L'idée de le plonger

dans cette croupe inouïe lui faisait battre le sang aux tempes.

D'un coup d'œil, il regarda ce que faisaient ses anges gardiens. Les huit Irakiens répartis en deux voitures luttèrent contre le sommeil. De temps en temps, l'un d'eux descendait se dégourdir les jambes quelques instants. Ils n'avaient pas pu être relevés durant la nuit et commençaient à trouver le temps long...

La fille allait disparaître dans une petite rue. Neçat Ouran appuya sur son commodo, envoyant trois appels de phares successifs... Elle s'arrêta et lui adressa un petit geste de la main. Aussitôt, le chauffeur sortit un bras par la portière, lui faisant signe de venir... Elle sembla hésiter, puis se dirigea vers lui, faisant onduler ses hanches. Quand Ouran découvrit son décolleté, il sentit son cerveau se liquéfier ! Sans se presser, la fille arriva jusqu'au Volvo, s'arrêta et mit un pied sur le marchepied du camion. Ce faisant, sa robe remonta très haut sur sa cuisse et Neçat Ouran aperçut le triangle d'un slip blanc. Il l'aurait bien arraché avec ses dents...

— Salut ! fit-il d'une voix étranglée. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je rentre chez moi, dit Fatos.

— D'où tu viens ?

— Du boulot. Je travaille dans une boîte, près d'Isticlal Caddesi.

L'adrénaline se rua encore plus fort dans les artères du camionneur. Les danseuses orientales baisaient toutes avec leurs clients pour compléter leur maigre salaire. Les yeux fixés sur les seins gonflés, il demanda en ricanant.

— On t'a mis beaucoup de billets là-dedans ce soir ? Son gros index s'enfonça un peu dans la chair tendre d'un sein. Au lieu de se rebeller, Fatos gazouilla, en se tortillant.

— On ne m'en met jamais assez...

Neçat Ouran avala sa salive, tourna la tête pour vérifier que les Irakiens ne s'affolaient pas et lança d'une voix égrillarde.

— Et tu n'as pas envie qu'on te mette autre chose ? L'Anatolienne lui adressa un regard dépourvu de malice.

— Quoi donc ?

— *At Yarragi* (50), fit-il, comme la mienne. Elle va faire péter mon jeans si tu continues à me regarder comme ça.

Fatos reposa le pied par terre avec une moue vexée.

— Bon, je m'en vais !

Le camionneur plongeait instantanément le bras à l'extérieur, l'attrapa sous l'aisselle et la hissa sur le marchepied. Les seins à hauteur de sa bouche. Il en bavait, littéralement ! De l'autre main, il la plaqua contre la portière et fourragea dans son corsage. Aussitôt, Fatos tenta de lui échapper, lui lançant d'une voix soudain agressive.

— Hé ! Je t'ai pas dit d'essuyer tes pattes sur moi. Ouran retira sa main de la portière et demanda d'une voix pressante :

— Tu veux pas passer un moment avec moi ici ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— T'as cinquante mille livres...

Elle avait choisi volontairement un tarif honnête. Possible pour un routier.

— Hé, tu me prends pour un *Yabaan*(51), protesta Ouran.

— Si tu veux pas, c'est pas grave, fit placidement Fatos. D'habitude je demande cent mille.

— Si, si, viens !

À l'idée de perdre ce morceau de roi, il en avait des sueurs froides. Il ouvrit la portière et la fit s'asseoir sur la banquette à côté de lui. Comme il connaissait les usages, il fouilla d'abord dans son jeans et en sortit les billets froissés que Fatos mit dans son sac. Déjà, il fourrageait entre ses cuisses, essayant d'arracher son slip.

Poliment, Fatos posa la main sur la bosse énorme de son jeans.

— C'est vrai que t'en as une très grosse ! fit-elle rêveusement. Je sais pas si ça va coller, moi, j'ai une toute petite chatte...

Si on avait mis des fusées dans le dos du routier, il aurait volé jusqu'à la lune. Il ne savait plus où donner de la main, écartant le haut, le bas, partout où il pouvait toucher la chair tiède. Soufflant comme un phoque. Fébrilement, il descendit la fermeture de son jeans, exhibant une trique énorme, massive, violacée.

Comme un fou, il saisit la nuque de Fatos et la lui planta pratiquement dans la bouche. Elle se mit à le traiter si bien qu'il faillit partir tout de suite.

— Arrête ! gronda-t-il. Je veux te baiser. Tu vas le gagner ton argent, à la sueur de ton petit cul.

Il n'avait plus qu'une idée : enfoncer son membre massif dans ce sexe qu'il imaginait minuscule, à l'en faire éclater. Quel viatique avant un voyage fatigant. C'est Allah qui lui avait envoyé cette petite salope...

Pendant qu'elle continuait sa fellation avec plus de retenue, il retroussa sa robe sur ses hanches, mesmérisé par les fesses inouïes de blancheur et de fermeté. Le slip de dentelle les rendait encore plus désirables.

— Mets-toi comme ça ! ordonna-t-il.

Il voulait qu'elle se place entre lui et le gros volant, mais elle refusa. Préférant s'agenouiller sur la banquette, lui tournant le dos. Neçat Ouran en avait le vertige. Prenant dans la main gauche son sexe prêt à exploser, il le pointa en direction de celui de Fatos, poussa de toutes ses forces et finit par s'enfoncer d'un coup en elle, emmenant avec lui un morceau de dentelle ; il aurait percé de l'acier. Son membre était tellement serré qu'il faillit défaillir tout de suite. Il

baissa les yeux sur cette croupe fabuleuse et se mit à la besogner le plus lentement possible, pour faire durer le plaisir, en dépit des protestations de Fatos.

— Arrête ! Tu me défonces ! Tu es trop gros !

Ça l'excitait encore plus, Neçat ! Il se dit qu'il allait l'installer sur la couchette derrière lui, l'emmener en voyage, la baiser sur tous les parkings entre Istanbul et Mossoul. Il se retira, enfonça ses gros pouces dans les deux globes fermes, dégageant l'entrée des reins de Fatos et annonça :

— Je vais te déchirer le cul, petite salope ! Avec ma bite d'âne !

Ce furent les derniers mots qu'il prononça. Tout à son affaire, il n'avait pas entendu Elko Krisantem ouvrir la portière et grimper dans la cabine. Le lacet fut autour de son cou avant même qu'il le voie.

Elko ne fit pas de quartier, serrant tout de suite à se faire péter les ligaments du poignet. Férocement. Neçat Ouran ne put même pas glisser les doigts entre son cou et le mortel lacet. Sa force herculéenne semblait se dissoudre. Il ne pensait plus, se débattant encore, un voile rouge devant les yeux. Fatos, Elko et lui formaient une masse confuse, oscillant sur la banquette. Elko serrait, serrait, retenant lui-même son souffle.

Pris dans les convulsions de l'agonie, le routier fit de vrais bonds de carpe. Tout à coup, il projeta Elko Krisantem contre le klaxon qui se déclencha, hurlant dans le calme matinal.

* *

*

Elko Krisantem comprit le danger en une seconde, entendant des portières s'ouvrir et des exclamations. Le chauffeur ne respirait plus, mais les Irakiens allaient rappliquer. À voix basse, il lança à Fatos.

— Vite, descends et referme.

Il la poussait vers la portière. Heureusement, elle réagit immédiatement. Sautant à terre, au moment où un des Irakiens jaillissait de sa Mercedes, Skorpion au poing... Fatos claqua la portière de la cabine et s'éloigna en titubant. Sous le sourire goguenard de l'Irakien qui interpella aussitôt le chauffeur.

— Salaud, tu nous as réveillés !

Neçat Ouran était tassé sur le plancher de la cabine, le visage tout bleu et ne risquait pas de répondre. Elko se demanda ce qu'il fallait faire. S'il démarrait sous le nez des Irakiens ils allaient réagir. Aussi, resta-t-il tapi dans le camion, attendant ce qui allait se passer.

* *

Malko avait sursauté en entendant le klaxon : quelque chose allait de travers. Il sauta de la Mercedes de location, emportant un des Skorpions en plus de son pistolet extra-plat et une grenade.

— Attendez-moi ! dit-il à Milton Brabeck. Je vais voir ce qui se passe.

Il dévala la rue et ralentit en vue du camion. Tout paraissait calme. Il examina les lieux puis continua sa progression. D'où il se trouvait, les Irakiens ne pouvaient le voir. Il parvint ainsi tout contre le camion et grimpa sur le marchepied. D'un coup d'œil, il fut édifié... Elko, pistolet au poing surveillait l'autre côté, assis sur le cadavre... Il lui fit signe d'entrer.

Malko se glissa à l'intérieur de la cabine, à la place du chauffeur. La clef était sur le contact.

— On y va ! dit-il.

Au même moment, la tête d'un Irakien apparut derrière la glace de l'autre portière. Son hilarité se transforma en stupeur puis en panique, en voyant les deux hommes et le corps inerte du routier. Il n'eut pas le temps de penser plus : la balle tirée par l'Astra lui fracassa le crâne au moment où Malko lançait le lourd diesel.

— Je m'occupe d'eux ! cria Elko.

Avant que Malko puisse dire quelque chose, il avait sauté à terre, arrosant les Irakiens au passage. Seulement, son Skorpion tirait trop haut et sa rafale partit dans les murs avoisinants. Déjà, ils ripostaient et il dut s'abriter derrière l'arrière du Volvo.

Réalisant trop tard son erreur.

Malko enclencha la première et le lourd véhicule se mit en route en grondant. Il n'avait pas conduit de poids lourd depuis longtemps(52), mais s'y fit vite. En une seconde, le Volvo commença à escalader la côte menant à la E5. Dans son rétroviseur, il aperçut les deux voitures des Irakiens se lancer à sa poursuite... Il se mit à zigzaguer pour les empêcher de le doubler.

Quelques instants plus tard, il arriva comme une trombe à la hauteur de la voiture où se trouvait Milton Brabeck. Impuissant, le « gorille » vit défiler le mastodonte sous ses yeux et n'eut d'autre ressource que de se lancer à sa poursuite, derrière les deux Mercedes irakiennes...

Malko déboucha sur le E5 à 80 à l'heure. Il se sentait le maître du monde au volant de ce monstre. Dès que les voitures voulaient le doubler, il donnait un petit coup de volant. Pour l'instant, cela allait, mais il ne pouvait pas continuer cette course indéfiniment... Il faudrait bien s'arrêter. Il aperçut un panneau indiquant : « Sultan Ahmet Koprusü » (53). Or, à la sortie du pont, il y avait un poste de

contrôle des poids lourds avec une chicane. Il serait forcé de s'arrêter et les Irakiens lui tomberaient dessus. À huit contre deux, Milton et lui n'avaient aucune chance...

Ensuite, les Irakiens feraient valoir que le camion leur appartenait et fileraient avec...

Le pont se rapprochait, dominant le Bosphore de plus de soixante mètres. Une des voitures irakiennes réussit à le doubler et tenta de l'obliger à s'arrêter mais, une fois son coffre enfoncé, n'insista pas. À bord du Volvo, Malko ne risquait pas grand-chose.

Dans le rétro, il aperçut Milton Brabeck qui zigzaguait pour doubler la seconde voiture irakienne... Comment cette course folle allait-elle se terminer ?

Il lui restait 2 600 mètres environ avant le péage et la chicane. Son plan original ne pouvait plus être appliqué : jamais ils n'auraient le temps de faire sauter le camion, les Irakiens à leurs troussees. Soudain, il eut une idée folle. Mais c'était la seule chance d'éviter l'échec. Il commença par ralentir. Conduisant d'une main, il réussit à haler jusqu'à lui le cadavre du chauffeur. Les Irakiens ne comprenaient visiblement plus ce qu'il voulait. Le pont était encore à huit cents mètres. Cinq cents mètres plus loin, il était arrivé à ses fins : amener la tête du mort au-dessus de l'accélérateur du Volvo et la maintenir surélevée avec son pied.

Le pont suspendu approchait. Malko entendit le hurlement d'une sirène de police et une Taunus blanche le dépassa. Les deux haut-parleurs fixés sur son toit vomissaient des injonctions incompréhensibles. Les Irakiens avaient dû donner l'alerte... Il ralentit encore. Maintenant, il était encadré de plusieurs voitures : les Irakiens, Milton Brabeck et la police. Il donna un coup de volant vers la gauche, empiétant sur la voie adverse. La Taunus dut faire un brusque écart pour ne pas être emboutie. Pendant quelques secondes, Malko roula complètement à gauche de la chaussée large d'une trentaine de mètres, à l'affolement total des véhicules arrivant en face, qui se mirent à lui faire des appels de phares désespérés. Puis, il braqua à droite, visant un point du parapet opposé, éloigné d'une centaine de mètres. Il remit la direction en ligne. Le Volvo n'avancait plus qu'au pas.

Malko ouvrit la portière, et ôta son pied de dessous la tête du mort. Celle-ci retomba sur l'accélérateur. Il se passa quelques fractions de secondes avant que les 260 chevaux se déchaînent sous le poids qui remplaçait son pied. Malko était déjà sur le marchepied. Alors que le poids lourd ne roulait encore qu'à vingt à l'heure, il sauta sur la chaussée, presque sous les roues de la voiture de Milton Brabeck. Du coin de l'œil, il aperçut le Volvo prendre de la vitesse, traversant le pont en diagonale, droit vers le parapet sud.

Des Irakiens jaillirent de leurs deux véhicules, courant derrière le mastodonte dans un inutile effort pour l'arrêter. Milton Brabeck pila et se précipita pour aider Malko, contusionné, les vêtements déchirés, à se relever. Ils coururent jusqu'au parapet sud, juste à temps pour voir les quarante tonnes du Volvo pulvériser la barrière de sécurité, rebondir sur la voie inférieure réservée aux piétons et, de là, plonger vers le Bosphore, soixante mètres plus bas.

Il ne l'atteignit pas. Au moment où il allait toucher l'eau, la masse imposante d'un pétrolier remontant vers la mer Noire défilait sous le pont. Le Volvo et son container atterrirent juste sur son étrave dans un fracas assourdissant. La cabine se détacha de la semi-remorque et le container se brisa net en deux morceaux, répandant son contenu qui disparut dans les eaux limoneuses du Bosphore.

* *

*

Malko était en train de lire un article de l'*Observer*, intitulé *Betrayal in Irak*(54) lorsque Elko Krisantem frappa à la porte. Il ne répondit pas immédiatement, plongé dans sa lecture. L'article révélait qu'une importante affaire d'espionnage venait d'être découverte à Bagdad, selon les autorités irakiennes. L'enquête avait mené à l'arrestation d'un des responsables des Services secrets irakiens, Tarik Hamadi. Convaincu d'avoir trahi son pays au profit d'Israël, il avait été condamné à mort et pendu la veille.

Édifié, Malko reposa l'*Observer* et cria à Elko d'entrer.

— Mettez vite la télé, conseilla le Turc.

Malko appuya sur la télécommande et l'image apparut quelques secondes plus tard. Un commentateur lisait une dépêche d'une voix grave : la veille au soir, les chars de l'armée irakienne, déjà massés à la frontière depuis plusieurs jours, avaient envahi le Koweït ! À cent contre un, les Koweïtis n'avaient pu résister que quelques heures. Saddam Hussein, de Bagdad, avait immédiatement proclamé que le Koweït n'existait plus et n'existerait plus jamais. Devenu partie intégrante de l'Irak...

Comme un jour de 1939, l'Allemagne nazie avait annoncé après la prise de Varsovie qu'il n'y aurait plus jamais de Pologne. Adolf Hitler pouvait reposer en paix : il avait trouvé un digne successeur. Malko n'écoutait plus les commentaires. Réfléchissant à ce qui serait arrivé s'il n'avait pas pu contrer l'opération *Osirak* du dictateur de Bagdad. Après le Koweït, c'eut été la destruction d'Israël.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BUSSIÈRE
18200 Saint-Amand-Montrond le 10-9-1990.
1192D-5 – Dépôt légal. Éditeur 8311 – 9/1990.
ISBN : 2-7386-0134-0

-
- 1 : Missile fabriqué en Irak, dérivé du missile soviétique SCUD.
 - 2 : Iran-Irak
 - 3 : Grand hôtel de Munich.
 - 4 : Jérusalem.
 - 5 : Comme c'est pittoresque !
 - 6 : Services spéciaux allemands
 - 7 : Très charmante demoiselle
 - 8 : Terme utilisé par les Américains pour désigner un homme de race blanche.
 - 9 : Voir Coup d'état au Yemen.
 - 10 : Voir Carnage à Abu Dhabi.
 - 11 : voir Arnaque à Brunei.
 - 12 : Attention, madame.
 - 13 : Police de l'Air et des Frontières.
 - 14 : C'est pas vrai.
 - 15 : Voir : *SAS à Istanbul*.
 - 16 : Cité de l'ONU.
 - 17 : Technical Division de la CIA.
 - 18 : Environ 1 milliard, 600 millions.
 - 19 : Les Services britanniques.
 - 20 : Descendant de merde.
 - 21 : Maquereau ! Fils d'âne !
 - 22 : Voir *SAS à Istanbul*.
 - 23 : Ferry-boats.
 - 24 : Milli Istihradate Teçkilati.
 - 25 : Tric-trac.
 - 26 : Cafés salons de thé.
 - 27 : Sans sucre.
 - 28 : Sucré.
 - 29 : Pots-devin.
 - 30 : Boite de nuit.
 - 31 : Paysans.
 - 32 : Environ 10 francs.
 - 33 : Sandwich au mouton rôti.
 - 34 : Dépêche-toi, fils de pute.
 - 35 : Flics.
 - 36 : Impasse.
 - 37 : Un étranger.
 - 38 : Argent.
 - 39 : Je baise ta mère et ta sœur !
 - 40 : Fils de pute.
 - 41 : Descendants de merde !
 - 42 : Maquereau.
 - 43 : Bite de cheval.
 - 44 : Bidonvilles.
 - 45 : Merde, il est devenu fou !
 - 46 : Sorte de pizza.
 - 47 : Un dernier pour la route.
 - 48 : Profite de la vie.
 - 49 : Soupe aux tripes.
 - 50 : Bite de cheval.
 - 51 : Étranger.

[52](#) : Voir SAS, la *Filière bulgare*.

[53](#) : Pont Sultanahmet.

[54](#) : Trahison en Irak.